

Implacablement vôtre

**Richard Sapir
Warren Murphy**

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.com



N°1

L'IMPLACABLE

IMPLACABLEMENT
VÔTRE

RICHARD
SAPIR



WARREN
MURPHY

Richard Sapir et Warren Murphy

Implacablement vôtre

L'Implacable – 1

Milady

Chapitre premier

Tout le monde savait pourquoi Remo Williams allait mourir. Le chef de la Police de Newark avait dit à ses amis intimes que Williams était sacrifié aux groupes défendant les droits civiques.

— Qui a jamais entendu parler d'un flic passant sur la chaise électrique ?... et pour avoir tué un pourvoyeur de drogue ? Peut-être une suspension... peut-être même la révocation... mais la chaise ? Si ce voyou avait été blanc, Williams n'aurait pas été condamné à mort.

À la presse, le chef de la Police déclara :

— C'est une bavure tragique. Williams a toujours eu des états de service excellents dans la police.

Mais les journalistes ne se laissèrent pas abuser. Ils savaient pourquoi Williams devait mourir. « Il était fou. Bon Dieu, on ne pouvait pas laisser ce dingue se balader dans les rues. Et d'abord, comment est-ce qu'il a pu être engagé dans la police ? Il tabasse un homme à mort, il le laisse crever dans le ruisseau, il laisse son insigne comme preuve, et puis il espère s'en tirer en gueulant au coup monté. Foutu con. »

L'avocat de la défense savait pourquoi son client avait été condamné :

— Cette foutue plaque. Nous ne pouvions pas tourner cette pièce à conviction. Pourquoi n'a-t-il pas simplement avoué qu'il avait passé à tabac ce voyou ?

Même alors, jamais le juge ne l'aurait envoyé à la chaise.

Le juge savait fort bien pourquoi il avait condamné Williams à mort. On le lui avait ordonné.

Ce qui ne veut pas dire qu'il savait pourquoi il avait reçu cet ordre. Dans certains milieux, on ne pose pas de questions sur les verdicts.

Un seul homme ignorait absolument pourquoi sa sentence avait été si sévère et si rapide. Et il cesserait de se demander pourquoi ce soir-là à 23 h 35. Après, ça n'aurait plus aucune importance.

Remo Williams était assis sur la couchette de sa cellule et fumait des cigarettes à la chaîne. Ses cheveux châains avaient été rasés sur les tempes, là où les gardiens placeraient les électrodes.

Les jambes du pantalon gris fourni à tous les détenus de la prison d'État avaient déjà été proprement fendues, presque jusqu'aux genoux. Les chaussettes blanches étaient propres, à l'exception des endroits où

de la cendre était tombée. Il avait cessé la veille de se servir du cendrier.

Il jetait simplement son mégot sur le plancher peint en gris, et le regardait se consumer. Ça ne laissait même pas de trace, ça se consumait lentement, on le remarquait à peine.

Les gardiens viendraient ouvrir la porte de la cellule et feraient balayer les mégots par un auxiliaire. Ils attendraient dans le couloir, Remo entre eux, pendant que le détenu maniait le balai.

Et quand Remo reviendrait, il n'y aurait rien pour indiquer qu'il avait fumé là, ni que la cigarette était morte sur le plancher.

Il ne pouvait laisser aucune trace de lui dans la cellule de la mort. Le lit était d'acier et n'avait même pas une couche de peinture sur laquelle il pourrait graver ses initiales. S'il déchirait le matelas, on le remplacerait.

Il n'avait pas de lacets pour attacher quelque chose où que ce soit. Il ne pouvait même pas briser l'unique ampoule électrique au-dessus de sa tête. Elle était protégée par une petite cage de verre coulé dans un grillage d'acier.

Il pouvait casser le cendrier. Ça, il pouvait le faire, s'il voulait. Il pourrait gratter quelque chose dans l'émail blanc du lavabo sans bonde et à robinet unique.

Mais qu'écrirait-il ? Un conseil ? Un adieu ? À qui ? Pourquoi ? Que dirait-il ?

Qu'on fait son boulot, qu'on est promu, et qu'une nuit on découvre un pourvoyeur de drogue mort dans une ruelle où l'on fait sa tournée, et il a votre insigne dans la main, et on ne vous colle pas une médaille, mais vous tombez dans le panneau et vous écopez de la chaise électrique.

C'est vous qui finissez dans le Corridor de la Mort, l'endroit où vous vouliez envoyer tant d'individus, tant de truands, de voyous, de tueurs, les menteurs, les fournisseurs de drogue, l'écume de la terre vivant aux dépens de la société. Et alors le peuple, les honnêtes gens pour qui vous avez trimé et risqué votre peau, se lèvent dans leur majesté et se retournent contre vous.

Qu'est-ce que vous faites ? Tout à coup, ils envoient des gens à la chaise, les juges qui refusent la peine de mort pour les bandits, mais qui l'accordent aux protecteurs.

On ne peut pas graver ça sur un lavabo. Alors on allume une autre cigarette et on jette le mégot encore allumé sur le plancher et on le regarde se consumer. La fumée monte en volutes et disparaît avant de s'être élevée d'un mètre. Et le mégot s'éteint. Mais à ce moment, on en a une autre prête à allumer, et une autre prête à jeter.

Remo Williams retira de ses lèvres la cigarette mentholée et la haussa devant ses yeux, pour voir la braise rougeoyante se nourrir de

ce soupçon de menthe, puis il la jeta par terre.

Il en prit une autre dans un des deux paquets posés à côté de lui sur la couverture brune rugueuse. Il leva les yeux vers les deux gardiens qui lui tournaient le dos. Il ne leur avait pas parlé depuis qu'il était entré dans le Corridor de la Mort deux jours plus tôt.

Ils n'avaient jamais fait leur ronde dans les dernières heures de la nuit, en regardant les fenêtres et en attendant de passer inspecteur. Ils n'avaient jamais été attirés dans une ruelle par un pourvoyeur de drogue qui, à l'état de cadavre, n'avait plus rien sur lui.

Ils rentraient chez eux le soir et ils laissaient derrière eux la prison et la loi. Ils attendaient leur retraite et la petite maison de campagne. Ils étaient les commis du respect de la loi.

La loi.

Williams regarda la cigarette qu'il venait d'allumer et détesta soudain le goût mentholé qui donnait l'impression qu'on mangeait des Valda. Il déchira le filtre et le jeta par terre. Puis il mit le bout déchiqueté entre ses lèvres et aspira profondément.

Il avala la fumée et s'allongea sur son matelas, en soufflant des bouffées vers le plafond de plâtre uni aussi gris que le plancher et les murs et les espérances de ces gardiens-là dans le Corridor.

Il avait des traits forts, aigus, des yeux bruns profondément enfoncés qui semblaient friser aux coins, mais pas de rire. Remo riait rarement.

Son corps était dur, sa poitrine profonde, ses hanches peut-être un peu trop larges pour un homme mais pas trop pour ses puissantes épaules.

Il avait été le pilier de l'équipe au lycée et redoutable dans la défense. Et tout cela n'avait pas valu l'eau de la douche qui entraînait la sueur dans la tuyauterie.

Et voilà que quelqu'un avait marqué.

Soudain, les muscles faciaux de Remo se crispèrent et il se redressa. Ses yeux, braqués sur aucune distance particulière, détectèrent soudain chaque rainure du plancher. Il vit le lavabo, et pour la première fois vit réellement le métal gris massif des barreaux. Il écrasa sa cigarette du bout du pied.

Bon Dieu, ils n'avaient pas marqué, pas dans sa défense. Jamais ils n'avaient traversé le milieu du terrain. Et s'il ne laissait que ça, ce serait toujours quelque chose.

Lentement, il se pencha et tendit la main vers les mégots éteints sur le sol.

Un gardien parla. Il était grand, et son uniforme le serrait aux épaules. Remo se souvint vaguement qu'il s'appelait Mike.

— Ça sera balayé, dit Mike.

— Non, je vais le faire, répondit Remo.

Les mots étaient sortis lentement. Il y avait combien de temps qu'il n'avait pas parlé ?

— Tu veux manger quelque chose... ?

La voix du gardien mourut. Il s'interrompit et regarda au fond du Corridor.

— Il est tard, mais on pourrait te trouver quelque chose.

Remo secoua la tête.

— Je vais juste finir de nettoyer. Il me reste combien de temps ?

— Une demi-heure environ.

Remo ne répondit pas. De ses grandes mains carrées, il rassembla les cendres. S'il avait eu un balai, ça aurait été mieux.

— Il n'y a rien qu'on peut t'apporter ? demanda Mike.

Remo secoua la tête.

— Non, merci.

Dans le fond, ce gardien lui plaisait bien.

— Cigarette ?

— Non. J'ai pas le droit de fumer ici.

— Ah ? Ben alors, vous voulez le paquet ? J'en ai deux.

— Je ne peux pas le prendre, mais merci quand même.

— Ça doit être un sale boulot que vous faites ici, mentit Remo.

Le gardien haussa les épaules.

— C'est un boulot. Tu sais. Pas comme de faire des rondes en ville. Mais faut quand même avoir l'œil.

— Ouais, fit Remo et il sourit. Un boulot c'est un boulot.

— Ouais, grogna le gardien.

Un silence tomba, d'autant plus assourdissant qu'il avait été rompu.

Remo chercha quelque chose à dire mais ne trouva rien.

Le gardien reprit la parole.

— Le prêtre ne va pas tarder.

C'était presque une question. Remo grimaça.

— Tant mieux pour lui. Je n'ai pas été à l'église depuis que j'étais enfant de chœur. Merde, tous les petits voyous que j'arrête me disent qu'ils ont été enfants de chœur, même les protestants et les juifs. Ils savent peut-être quelque chose que je ne sais pas. Ça aide, si ça se trouve. Ouais, je verrai le prêtre.

Remo étira ses jambes et marcha jusqu'aux barreaux, sur lesquels il posa sa main droite.

— Une sacrée affaire, hein ?

Le gardien hocha la tête mais les deux hommes reculèrent d'un pas.

— Je peux aller chercher le prêtre maintenant, si tu veux, dit Mike.

— Sûr, répondit Remo. Mais dans une minute. Attendez.

Le gardien baissa les yeux.

— Il n’y a plus guère de temps.

— Nous avons quelques minutes.

— D’accord. N’importe comment il viendra sans qu’on l’appelle.

— C’est la routine ?

L’insulte finale. Ils chercheraient à sauver son âme immortelle parce que c’était écrit dans le Code pénal.

— Je ne sais pas, répondit l’autre. Il n’y a que deux ans que je suis ici. Nous n’avons eu personne, de ce temps-là. Écoute, je vais voir s’il est prêt.

— Non, n’y allez pas.

— Je reviens tout de suite. Juste au bout du Corridor.

— Bon, d’accord, allez-y, dit Remo parce que ça ne valait pas la peine de discuter. Prenez votre temps. Je suis navré.

Chapitre 2

Selon la légende de la prison d'État, le condamné faisait généralement un bien meilleur repas le soir de son exécution que le directeur Matthew Wesley Johnson. Ce soir-là ne faisait pas exception.

Le directeur essayait de concentrer son attention sur son journal. Il l'avait appuyé contre le plateau intact de son dîner, sur son bureau. Le climatiseur bourdonnait. Il lui faudrait assister à l'exécution. C'était son travail. Pourquoi diable le téléphone ne sonnait-il pas ?

Johnson se tourna vers la fenêtre. Des bateaux nocturnes remontaient lentement l'étroit fleuve noir vers les centaines de jetées et de docks qui parsemaient la côte voisine, leurs lumières clignotant des codes et des avertissements à des récepteurs qui étaient rarement là.

Il consulta sa montre. Plus que vingt-cinq minutes. Il se reporta au *Newark Evening News*. Le pourcentage des crimes augmentait, claironnait la première page. Et alors ? pensa-t-il. Il monte tous les ans. Pourquoi annoncer ça à la une pour inquiéter les gens ? D'ailleurs, nous avons maintenant une solution au problème du crime. Nous allons exécuter tous les flics. Il songea à Remo Williams dans sa cellule.

Depuis longtemps, il se disait que c'était l'odeur qui le dérangeait. Non pas celle du dîner de rosbif congelé devant lui auquel il n'avait pas touché, mais l'odeur de l'attente de cette nuit. Si c'était plus propre, peut-être. Mais il y avait l'odeur. Même avec le ventilateur aspirant, il y avait l'odeur. De chair grillée.

Combien y en avait-il eu en dix-sept ans ? Sept hommes. Ce soir, ce serait le huitième. Johnson se rappelait chacun d'eux. Pourquoi le téléphone ne sonnait-il pas ? Pourquoi le gouverneur n'appelait-il pas pour annoncer un sursis ? Remo Williams n'était pas un bandit. C'était un flic, Bon Dieu, un flic.

Johnson parcourut les pages intérieures du journal, cherchant les faits divers. Un homme accusé de meurtre. Il lut l'article, guettant les détails. Un Noir jouant du couteau à Jersey City. Ils finiraient sûrement par l'arrêter. Une bagarre dans un bar. Ça se réduirait à un homicide. Pas de sentence de mort de ce côté-là. Bien.

Mais il y avait Williams, ce soir. Johnson secoua la tête. Qu'avaient donc les tribunaux ? Est-ce que ces groupes des droits civiques leur

flanquaient la panique ? Ne savaient-ils pas que chaque sacrifice doit mener à un plus grand sacrifice, jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien ? Exécuter un flic parce qu'il a tué un voyou ? Est-ce qu'une décennie de progrès serait suivie d'une décennie de loi du lynch ?

Trois ans s'étaient passés depuis la dernière exécution. Il avait cru que les temps changeaient. Mais la rapidité de l'inculpation et du procès de Williams, le prompt rejet de son appel, et maintenant ce pauvre homme attendant dans le Corridor de la Mort.

Merde. Pourquoi avait-il besoin de cet emploi ? Johnson regarda une photo encadrée, posée au coin de son vaste bureau de chêne. Mary et les enfants. Quelle autre place lui rapporterait 24 000 dollars par an ? Ça lui apprendrait à soutenir les politiciens vainqueurs.

Pourquoi le salaud ne téléphonait-il pas pour annoncer la grâce ? Combien d'hommes espérait-on qu'il ferait griller pour 24 000 dollars ?

Le voyant s'alluma sur la ligne privée de son téléphone ivoire. Le soulagement dérida ses lourds traits scandinaves. Il décrocha précipitamment.

— Johnson, dit-il.

— Heureux de vous joindre, Matt, répondit la voix familière.

Où diable pensiez-vous que je pourrais être ? pensa Johnson.

— Ravi de vous entendre, gouverneur. Vous ne pouvez pas savoir comme ça me fait plaisir.

— Je suis navré, Matt. Il n'y aura pas de grâce. Pas même un sursis d'exécution.

— Ah ? fit Johnson et sa main libre froissa le journal.

— Matt, je vous appelle pour vous demander un service.

— Bien sûr, gouverneur, bien sûr.

Johnson repoussa le journal et le fit tomber du bureau dans la corbeille à papiers.

— Dans quelques minutes un moine, un capucin, et son accompagnateur arriveront à la prison. Il est peut-être déjà en route vers votre bureau. Laissez-le parler à machin-chouette, Williams, celui qui va mourir. Laissez l'autre homme assister à l'exécution depuis le panneau de contrôle.

— Mais il y a très peu de visibilité, du panneau de contrôle, dit Johnson.

— Qu'est-ce que ça peut faire ? Laissez-le se placer là.

— Le règlement interdit d'autoriser...

— Matt. Allons. Nous ne sommes plus des gosses. Laissez-le se placer là.

Le gouverneur ne priait plus ; il ordonnait. Les yeux de Johnson glissèrent vers la photo de sa femme et de ses enfants.

— Et autre chose. Cet observateur appartient à une espèce de

clinique privée. Le Département de la Santé de l'État l'a autorisé à emporter le corps de Williams. Je ne sais quelles recherches du cerveau criminel, un truc à la Frankenstein. Ils auront une ambulance sur place pour l'emmener. Prévenez le pavillon de garde. Ils auront une autorisation écrite de ma main.

La lassitude voûta les épaules du directeur de la prison.

— D'accord, gouverneur. J'y veillerai.

— Parfait, Matt. Comment vont Mary et les petits ?

— Très bien, gouverneur, tout à fait bien.

— Faites-leur mes amitiés. Je passerai les voir un de ces jours.

— D'accord, gouverneur, avec plaisir.

Le gouverneur raccrocha. Johnson considéra le téléphone.

— Va te faire foutre ! gronda-t-il et il raccrocha violemment.

Son juron fit sursauter sa secrétaire qui venait de se glisser sans bruit dans le bureau, de cette démarche qu'elle adoptait généralement quand elle passait devant des groupes de détenus.

— Il y a là un prêtre et un autre homme, dit-elle. Vous voulez que je les fasse entrer ?

— Non, répondit Johnson. Faites accompagner le prêtre à la cellule du prisonnier Williams. Que l'autre soit escorté au pavillon de la mort. Je ne veux pas les voir.

— Et notre aumônier, monsieur le directeur ? N'est-ce pas un peu bizarre de...

— Tout le travail d'un exécuter de l'État est bizarre, Miss Scanlon. Faites ce que je dis, simplement.

Il pivota dans son fauteuil pour contempler le climatiseur qui pompait dans la pièce de l'air frais et propre.

Chapitre 3

Remo Williams était couché sur le dos, les yeux fermés ; ses doigts pianotaient silencieusement sur son ventre. Qu'était la mort, après tout ? Comme le sommeil ? Il aimait dormir. La plupart des gens aiment dormir. Pourquoi craindre la mort ?

S'il ouvrait les yeux, il verrait sa cellule. Mais dans ses ténèbres personnelles, il était libre pour un moment, libéré de la prison et des hommes qui voulaient le tuer, libéré des barreaux gris et de la lumière crue du plafond. L'obscurité était paisible.

Il perçut dès pas lointains dans le corridor, de plus en plus forts. Ils s'arrêtèrent. Des voix marmonnèrent, des vêtements bruissèrent, des clefs tintèrent et puis, avec un déclic bruyant, la porte s'ouvrit. Remo cligna des yeux dans la lumière jaune. Un moine en froc brun tenant une croix noire avec un Christ d'argent se tenait sur le seuil et attendait. Le capuchon sombre cachait les yeux du moine. Il tenait le crucifix de la main droite, la gauche glissée sous les plis de l'habit.

Le gardien, en s'écartant de la porte, dit à Remo :

— Le prêtre.

Remo s'assit sur le lit, ramenant ses jambes devant lui. Il avait le dos au mur. Le moine restait immobile.

— Vous avez cinq minutes, mon père, dit le gardien. La clef tourna dans la serrure.

Le moine hocha la tête. Remo lui désigna la place à côté de lui, sur le lit.

— Merci, murmura le moine.

Tenant le crucifix comme une éprouvette qu'il craindrait de renverser, il s'assit. Sa figure était dure, burinée. Ses yeux bleus semblaient mesurer Remo pour un direct plutôt que pour son salut. Des gouttes de sueur sur sa lèvre supérieure captaient la lumière de l'ampoule.

— Vous voulez être sauvé, mon fils ? demanda-t-il, d'une voix un peu forte pour une question aussi personnelle.

— Bien sûr, répondit Remo. Qui ne le veut pas ?

— Bien. Savez-vous faire votre examen de conscience, votre acte de contrition ?

— Vaguement, mon père. Je...

— Je sais, mon fils. Dieu vous aidera.

— Ouais, fit Remo sans enthousiasme.

S'il en finissait vite avec ça, peut-être aurait-il le temps de fumer encore une cigarette.

— Quels sont vos péchés ?

— Franchement, je n'en sais rien.

— Nous pouvons commencer par le commandement de Notre Seigneur, Tu ne tueras point.

— Je n'ai pas tué.

— Combien d'hommes ?

— Y compris le Vietnam ?

— Non, le Vietnam ne compte pas.

— Ce n'était pas tuer, hein ?

— À la guerre, tuer n'est pas un péché mortel.

— Et en temps de paix, quand l'État dit que vous avez tué mais que ce n'est pas vrai ? Ça compte ça ?

— Vous parlez de votre condamnation ?

— Oui.

Remo regarda ses genoux. Ça risquait de durer toute la nuit.

— Eh bien, dans ce cas...

— Ça va, mon père. Je le confesse : J'ai tué cet homme, mentit Remo.

Son pantalon de couteil gris bien propre n'avait pas eu le temps de s'user aux genoux.

Remo remarqua que le capuchon du moine était parfaitement propre, absolument neuf, aussi. Est-ce qu'il souriait ?

— Vous avez convoité les biens d'autrui ?

— Non.

— Volé ?

— Non.

— Actes impurs ?

— Sexuels ?

— Oui.

— Bien sûr. En pensée et en action.

— Combien de fois ?

Remo tenta presque de faire le calcul.

— Je ne sais pas. Assez.

Le moine hocha la tête.

— Blasphème, colère, orgueil, envie, gourmandise ?

— Non ! s'écria Remo.

Le moine se pencha en avant. Remo distingua des taches de nicotine sur ses dents. Le léger parfum subtil d'une eau de toilette de prix lui monta aux narines. Le moine chuchota :

— Foutu menteur.

Remo sursauta. Ses pieds frappèrent le plancher. Ses mains

remontèrent comme s'il voulait parer un coup. Le religieux resta penché en avant, immobile. Et il riait. Le moine riait. Les gardiens ne pouvaient le voir à cause du capuchon, mais Remo le voyait bien. L'État lui jouait un dernier tour : un moine riant et suant, souillé par le tabac.

— Chut, fit l'homme en froc brun.

— Vous n'êtes pas un prêtre, dit Remo.

— Et vous n'êtes pas Dick Tracy. Parlez moins fort. Vous voulez sauver votre âme ou votre cul ?

Remo regarda le crucifix, le Christ d'argent sur la croix noire et le bouton noir aux pieds.

Un bouton noir ?

— Écoutez, nous n'avons guère de temps, reprit l'homme en habit de moine. Vous voulez vivre ?

Le mot semblait monter de l'âme de Remo.

— Agenouillez-vous.

Remo tomba à genoux d'un mouvement fluide. Le bord du lit lui arrivait à la poitrine, son menton se trouvait à la hauteur des plis anguleux de la robe indiquant les genoux.

Le crucifix s'avancait vers sa tête. Il leva les yeux vers les pieds d'argent percés d'un clou d'argent. La main de l'homme enserrait le ventre du Christ.

— Faites semblant d'embrasser les pieds. Oui. Plus près. Il y a une pilule noire. Détachez-la avec les dents. Allez-y, mais ne la mordez pas.

Remo ouvrit la bouche et referma les dents autour du bouton noir sous les pieds d'argent. Il vit la robe glisser tandis que l'homme se levait pour le cacher aux yeux des gardiens. La pilule se détacha. Elle était dure, une capsule de plastique sans doute.

— Ne brisez pas la capsule, ne brisez pas la capsule, siffla le religieux. Glissez-la dans le coin de votre bouche. Quand ils serreront le casque autour de votre tête pour que vous ne puissiez pas bouger, mordez un bon coup et avalez tout le bazar. Pas avant. Vous entendez ?

Remo garda la pilule sur sa langue. L'homme ne riait plus.

Remo le foudroya du regard. Pourquoi toutes les grandes décisions de sa vie lui étaient-elles imposées sans qu'il ait le temps de réfléchir ? Il passa le bout de sa langue dessus.

Du poison ? Ridicule. Pourquoi faire ?

La recracher ? Et alors quoi ?

Rien à perdre. À perdre ? Il ne gagnait pas. Remo essaya de goûter la pilule sans la laisser toucher ses dents. Aucun goût. Le moine le dominait.

Remo glissa la pilule sous sa langue et prononça très vite une

prière tout à fait sincère.

— OK, dit-il.

— Le temps est écoulé, annonça la voix tonnante du gardien.

— Dieu vous bénisse, mon fils, dit le moine à haute voix en faisant un signe de croix avec le crucifix, puis, dans un souffle : À tout à l'heure.

Il sortit de la cellule la tête baissée, le crucifix devant lui, un éclat d'acier à la main gauche. De l'acier ? C'était un crochet.

Remo posa une main sur le lit et se releva. La salive lui emplissait la bouche. Il avait grande envie d'avaler. Retenir la pilule. Sous la langue. Là où elle était. Bien, maintenant avale... attention.

— Ça va, Remo, dit le gardien. C'est l'heure.

La porte de la cellule était ouverte, un gardien de chaque côté. Un homme blond, grand et fort, attendait au centre du Corridor de la Mort en compagnie de l'aumônier de la prison. Le moine avait disparu. Remo avala encore une fois, très prudemment, plaqua sa langue sur la pilule et s'avança à leur rencontre.

Chapitre 4

Harold Haines n'aimait pas ça. Quatre exécutions en sept ans et, tout à coup, l'État éprouvait le besoin d'envoyer des électriciens pour tripoter la boîte à fusibles.

« Une vérification de routine, avaient-ils dit. Vous ne vous en êtes pas servi depuis trois ans. Nous voulons être sûrs que tout marche bien. »

Et maintenant, Haines trouvait ça bizarre. Sa figure pâle était levée vers le tableau gris tandis qu'il tournait un rhéostat. Du coin de l'œil il observa brièvement la paroi de verre séparant la salle de contrôle de celle de la chaise électrique.

Les génératrices gémirent dans un crescendo aigu. La lumière crue des ampoules jaunes vacilla légèrement quand l'électricité fut drainée dans la salle de la chaise.

Haines secoua la tête et baissa le courant. Les appareils reprirent leur sourd bourdonnement maléfique, mais ça ne lui paraissait pas normal. Rien n'était normal, dans cette exécution. Était-ce à cause de la pause de trois ans ?

Haines tira sur son uniforme de coutil gris, aux plis raides d'amidon, presque irritants. Celui-là, c'était un flic. Ainsi Williams était un flic. Et alors ?

Haines en avait vu quatre mourir dans son fauteuil, et Williams serait son cinquième. Il s'assierait dans le fauteuil, trop pétrifié pour parler ou pour laisser grouiller ses intestins et puis il regarderait autour de lui. Les plus courageux faisaient ça, ceux qui n'avaient pas peur d'ouvrir les yeux.

Et Harold Haines le laisserait attendre. Il retarderait le moment de donner tout le voltage jusqu'à ce que le directeur jette un coup d'œil furieux vers la salle de contrôle. Alors Harold Haines aiderait Williams en le tuant.

— Quelque chose ne va pas ? demanda une voix.

Haines pivota brusquement, comme si un prof l'avait surpris en train de se branler dans les lavabos.

Un petit homme brun en costume noir, portant un attaché-case métallique gris, se tenait à côté du panneau de contrôle.

— Quelque chose ne va pas ? répéta l'homme à mi-voix. Vous avez l'air un peu excité. Congestionné.

— Non, grommela sèchement Haines. Qui êtes-vous et qu'est-ce que vous faites là ?

L'homme sourit légèrement mais la question hostile ne le fit pas bouger.

— Le bureau du directeur vous a averti que je viendrais.

Haines hocha vivement la tête.

— Ouais, c'est vrai, on me l'a dit.

Il se retourna vers le tableau pour une dernière vérification.

— Il ne va pas tarder, reprit-il en examinant le voltmètre. D'ici, la vue n'est pas formidable mais si vous vous approchez de la paroi de verre, vous verrez tout très bien.

— Merci, murmura l'homme brun mais il ne bougea pas.

Il attendit que Haines soit absorbé par ses jouets de mort, puis il examina les rivets d'acier à la base du capot de la génératrice. Il compta dans sa tête : « Un, deux, trois, quatre... le voilà. »

Avec soin, il posa l'attaché-case à la base du panneau, tout contre le cinquième rivet de la rangée. Ce rivet brillait plus que les autres, pour une bonne raison. Il n'était pas, en acier mais en magnésium.

L'homme regarda distraitement autour de lui, la pièce, Haines, le plafond, la vitre et alors que ses yeux semblaient se fixer sur le fauteuil de la mort, sa jambe droite poussa imperceptiblement l'attaché-case contre le cinquième rivet, qui bougea d'une ligne.

Il y eut un léger déclic. L'homme s'écarta du panneau et s'approcha de la paroi de verre.

Haines n'avait pas entendu le déclic. Il détourna les yeux des manettes du tableau.

— Vous êtes du gouvernement ? demanda-t-il.

— Oui, répondit l'homme en feignant d'être très occupé à contempler la chaise électrique.

À deux pièces de là le Dr Marlowe Phillips versa du scotch pur dans un verre à eau et rangea la bouteille de whisky dans l'armoire à pharmacie. Il venait de raccrocher son téléphone. C'était le directeur de la prison qui l'avait appelé. Il avait failli hurler quand le directeur lui avait annoncé qu'il n'aurait pas à pratiquer l'autopsie de Williams.

— Apparemment, Williams possède certaines caractéristiques anormales, avait-il déclaré. Un groupe de recherche a réclamé le corps. Ne me demandez pas de quoi il s'agit. Du diable si je le sais. Mais je pensais que vous n'en seriez pas offusqué.

Offusqué ? Phillips huma le magnifique arôme de l'alcool qui murmurait des messages réconfortants à tout son système nerveux. Il était médecin des prisons depuis près de trente ans. Il avait pratiqué treize autopsies d'électrocutés. Et il savait – quoi qu'en disent les livres, l'État ou ses propres connaissances médicales – que ce n'était pas la chaise qui les tuait, mais le scalpel de l'autopsie.

Le courant électrique les engourdissait, les paralysait, détruisait le système nerveux et les amenait au seuil de la mort. Ils mourraient. Rien ne pouvait les sauver. Mais l'autopsie, quelques minutes après l'électrocution, achevait réellement le travail, il en était convaincu.

Le Dr Phillips considéra le verre qu'il tenait. C'était ainsi que ça avait commencé trente ans plus tôt. Sa première autopsie, et le « mort » avait frémi quand le bistouri s'était enfoncé dans sa chair. Cela ne s'était jamais reproduit. Mais c'était inutile, le Dr Phillips était convaincu. Et ainsi tout avait commencé. Rien qu'un verre pour oublier.

Mais pas ce soir. Rien qu'un verre pour célébrer. Je suis libre. Qu'un autre tue le pauvre bougre à moitié mort, ou le laisse mourir en paix et passer ses quelques dernières minutes intact. Il avala le whisky d'un trait et retourna vers l'armoire à pharmacie.

La question le tourmentait : qu'y avait-il d'anormal chez Williams ? Sa dernière auscultation n'avait révélé aucune irrégularité, à part un haut degré de tolérance à la douleur et des réflexes d'une rapidité exceptionnelle. À part ça, il était parfaitement normal.

Mais le Dr Phillips n'entendait pas se laisser troubler par de tels détails oiseux. Il rouvrit l'armoire à pharmacie et tendit la main vers le meilleur remède du monde.

Ce n'était pas vraiment un kilomètre. C'était trop court pour ça. Tout le foutu Corridor était trop court. Remo marchait derrière le directeur. Il sentait les gardiens tout près de lui sur ses talons, mais ne tenait pas à les voir. Son esprit se préoccupait de la pilule. Il ne cessait d'avalier et de ravalier, en la gardant pressée sous sa langue. Il n'aurait jamais cru qu'il pouvait fabriquer tant de salive.

Sa langue était engourdie. Il sentait à peine la pilule. Était-elle toujours là ? Il ne pouvait tout de même pas fourrer la main dans sa bouche pour s'en assurer, c'était sûr. Sûr ? Qu'est-ce qui était sûr ? Il devrait peut-être la cracher. Peut-être s'il pouvait la revoir... Et s'il la regardait, quoi ? Qu'est-ce qu'il en ferait ? La montrer au directeur et lui demander de la faire analyser ? Il pourrait peut-être courir dans une pharmacie de Newark ou prendre un avion pour Paris et la faire examiner là-bas ? Ouais, ce serait génial. Le directeur accepterait peut-être. Il les emmènerait tous avec lui. Les gardiens. Combien étaient-ils, trois, quatre, cinq ? Cent ? Il y avait tout un État contre lui.

La dernière porte apparut.

Chapitre 5

Remo s'assit tout seul sur la chaise électrique. Il ne s'en serait jamais cru capable. Il garda ses mains croisées sur ses genoux. Ils ne l'électrocuteraient peut-être pas s'ils savaient qu'il ne bougerait jamais les bras de son propre gré. Il avait envie d'uriner. Au-dessus de sa tête un gigantesque ventilateur aspirant bourdonnait bruyamment.

Il y avait un gardien pour chaque bras et ils les placèrent sur les accoudoirs, et les y immobilisèrent avec des crampons métalliques. Remo fut surpris de les laisser faire aussi facilement comme s'il voulait les aider. Et il avait envie de hurler. Mais il se tut et les laissa également fixer ses jambes aux pieds du siège avec d'autres crampons.

Puis il ferma les yeux et fit passer la pilule sous sa canine gauche qui pourrait mieux mordre dedans.

Il les laissa placer sur sa tête un petit demi-casque de métal ressemblant à la doublure en lanières d'un casque de football. Une bande, à l'intérieur, tira sa tête en arrière contre le dossier de bois. Il était froid sous son cou, froid comme la mort.

Alors Remo Williams mordit dans la pilule, fort, assez fort pour se casser les dents et elles ne se cassèrent pas. Et un liquide tiède et sucré lui emplit la bouche en se mêlant à sa salive. Il avala toute cette douceur et tous les débris de la pilule.

Il se sentit alors tout baigné de chaleur et ensommeillé et ça n'avait plus d'importance qu'on s'apprête à le tuer. Alors il ouvrit les yeux et les vit tous là debout, les gardiens, le directeur et était-ce un pasteur ou un prêtre ? Il ne ressemblait certainement pas au moine. C'était peut-être lui. Ils faisaient peut-être toujours ça, avant les exécutions : donner au condamné l'impression qu'il avait une chance, pour qu'il se laisse faire tranquillement.

— Avez-vous une dernière volonté... ?

La voix du directeur ? Remo voulut secouer la tête mais elle était soudée au dossier. Il ne pouvait pas bouger. Était-ce la pilule ou les crampons qui le maintenaient ? Soudain la question lui parut fascinante. Une tiède et douce obscurité l'enveloppa, il se promit d'examiner la question un jour. Il dormirait jusqu'au lendemain.

Harold Haines, son visiteur totalement oublié, regardait par la vitre et attendait que le directeur se mette en colère. Ce coup-ci, les journalistes n'étaient pas autorisés et les quelques chaises de la salle

étaient vides. Les journaux du lendemain ne publieraient que quelques paragraphes et le nom de Harold Haines ne serait pas mentionné. Si la presse avait été là, il y aurait eu de longs articles décrivant tout, même l'homme qui envoyait le courant, Harold Haines.

Le directeur ne bougeait pas. Williams non plus. Il paraissait détendu. Avait-il perdu connaissance ? Ses yeux étaient fermés, ses bras inertes. Le bougre était tombé dans les pommes.

Eh bien, Haines allait le réveiller, et bien. Il y aurait une remontée graduelle du courant, et puis la décharge violente.

Haines respirait plus bruyamment, un courant caressant, réveillant, montant lentement vers son apogée et le flot ultime du jus jusque dans les cieux. Il sentit la chaleur de sa propre haleine quand le directeur recula la chaise électrique et fit un signe de tête vers la salle de contrôle. Haines tourna lentement les rhéostats. Il pouvait presque goûter la légère et douce odeur de porc de la chair grillée chatouillant les narines de ceux qui se trouvaient dans la salle.

Le directeur fit un nouveau signe. Et Haines envoya une nouvelle décharge à Williams tandis que les génératrices bourdonnaient.

Le corps fut agité d'un spasme et s'affaissa dans le fauteuil. Haines, le cœur battant, saisi d'une fantastique sensation de liberté, coupa le courant et laissa s'éteindre les génératrices. C'était fini.

Il remarqua que son visiteur était parti. Il continua d'abaisser les leviers pour couper les circuits. Il était exaspéré par les mauvaises manières de ses visiteurs, par la mauvaise presse, par le son anormal des génératrices. Quelque chose, un tas de choses avaient mal tourné. Demain, se promit-il, il allait démonter tout le panneau de contrôle et voir ce qui n'allait pas.

Le corps de Remo Williams était paisiblement tassé sur la chaise électrique. La tête, penchée sur une épaule, tomba sur la poitrine quand les gardiens défirent les crampons. Le Dr Phillips, qui était entré une fois l'électrocution terminée, plaça par acquit de conscience un stéthoscope sur la poitrine de Williams, le déclara mort et s'en alla.

Aussitôt, des assistants du centre de recherches obtinrent du directeur la permission de déplacer le corps. Ils soulevèrent Williams et le déposèrent avec précaution sur leur chariot et le recouvrirent d'un drap. Les gardiens trouvaient que ces hommes en blouse blanche avaient l'air assez bizarres, en se précipitant pour enlever le cadavre comme si le mort ne pouvait pas attendre.

Les assistants avaient croisé les mains de Williams sur la boucle de sa ceinture. Mais quand ils poussèrent rapidement la civière dans les sombres corridors de la prison, les mains se détachèrent et glissèrent pour se balancer de chaque côté du chariot. Les hommes le poussèrent, les draps touchant presque le sol, vers une porte donnant sur une plate-forme de chargement dans la cour de la prison.

Une ambulance Buick toute neuve attendait, les portes ouvertes. Les assistants hissèrent le chariot l'intérieur du véhicule et refermèrent les portes dont les vitres étaient opaques. Celles de côté aussi. À l'intérieur, l'homme brun qui s'était tenu à côté de Haines dans la salle de contrôle rejeta une couverture de ses genoux dès que les portes eurent claqué.

Une seringue était prête dans sa main droite. De la gauche, il alluma un plafonnier, puis se pencha sur le corps et déchira le devant de la chemise de prison grise. Il chercha soigneusement la cinquième côte, puis il enfonça l'aiguille dans la chair jusque dans le cœur de Remo. Avec précaution, il appuya sur le poussoir, lentement, jusqu'à ce que tout le liquide soit passé dans le corps de Remo.

Il retira l'aiguille, en prenant soin de ne pas la remuer.

Quand il l'eut extraite du corps il la jeta dans un coin puis leva les bras vers le plafond et abaissa un masque à oxygène. Il entendit le sifflement de l'oxygène qui commença à être pompé dès que le masque fut décroché de sa fixation au plafond.

Il l'appuya sur la figure encore blême de Remo puis il attendit, les yeux sur sa montre. Au bout d'une minute, il colla son oreille sur la poitrine. Lentement, un sourire se forma sur ses lèvres.

Il se redressa, retira le masque, le remplaça entre ses crampons, s'assura que le débit d'oxygène était coupé, puis il frappa à la vitre de séparation.

Le moteur de l'ambulance tourna et la grosse Buick démarra.

À vingt-cinq kilomètres environ de la prison l'ambulance s'arrêta au bord d'une petite route. Un des assistants, qui avait remplacé sa tenue blanche par un costume civil, sauta du siège avant et se dirigea vers une voiture en stationnement ; un homme à la main gauche remplacée par un crochet était accoté contre une des ailes et fumait nonchalamment une cigarette.

L'homme au crochet lança des clefs à l'assistant, jeta sa cigarette et courut vers l'arrière de l'ambulance. Il frappa à la porte et annonça d'une voix posée :

— MacCleary.

Les portes s'ouvrirent et il sauta dans le véhicule en souplesse, presque comme un grand chat se réfugiant dans une cave.

L'homme brun referma les portes. MacCleary alla rapidement s'installer sur un siège à côté du corps, toujours inerte sur le cuir noir du chariot.

— Eh bien ? dit-il à l'autre.

— Nous avons un gagnant, Mac, dit l'homme brun. Je pense que nous avons un gagnant.

— Personne ne gagne dans cette boîte, grommela l'homme au crochet. Personne ne gagne.

Chapitre 6

L'ambulance roulait et à l'intérieur l'air avait un goût de laxatif. « Probablement le taux élevé d'oxygène, » pensa MacCleary.

Il concentra son attention sur l'homme allongé sur le chariot et se réjouit à chaque mouvement de la puissante poitrine recouverte par le drap. C'était l'homme. C'était peut-être la solution.

— Allumez, dit MacCleary.

— Vous êtes sûr, Mac ? On m'a dit pas de lumière.

— Allumez, répéta MacCleary. Rien qu'une minute.

L'homme brun allongea le bras et soudain l'intérieur fut baigné d'une vive lumière jaune. MacCleary cligna des yeux et les braqua sur la figure, les pommettes saillantes, les yeux fermés, les paupières cachant les yeux brun foncé, la peau blanche lisse, marquée seulement d'une petite cicatrice au menton.

Macleary cligna des yeux et MacCleary regarda. Il contempla le plus grand coup de poker qu'il avait jamais tenté. Il avait violé tous les règlements qu'on lui avait inculqués, au sujet de tous les œufs dans le même panier. C'était la mauvaise solution, mais c'était la seule.

Et, si le corps humain qui respirait sur la civière marchait, bien d'autres choses marcheraient. Bien plus de gens vivraient dans un pays qu'ils aimaient. La plus grande nation du monde pourrait survivre comme elle le devait. Et tout risquait de dépendre de ce corps assoupi aux paupières fermées, un peu plus sombres dans la lumière crue que le teint normal de l'homme. Ces paupières. MacCleary les avait déjà vues. Et la lumière avait brillé dessus, alors comme à présent.

Seulement c'était la lumière du soleil, du brûlant soleil du Vietnam, et le Marine avait dormi sous le squelette de bois d'un arbre gris.

Macleary était alors dans la CIA. Vêtu d'un treillis de l'armée, il avait gravi une colline escorté par deux Marines.

C'était à un moment où la guerre se trouvait dans l'impasse. Dans quelques mois, il rentrerait chez lui. Mais pour le moment, MacCleary avait une mission.

Dans un petit village à l'intérieur des lignes américaines, un Viet Cong avait installé son quartier général. L'objectif de la CIA : pénétrer dans la principale maison de communications et s'emparer des archives, une liste des principaux sympathisants du Viet Cong à

Saigon.

Si la ferme, désignée comme le centre de communications du VC, était attaquée normalement avec des hommes procédant lentement à l'assaut, les communistes auraient le temps de brûler leurs listes de contacts. La CIA voulait ces listes.

MacCleary avait mis au point un plan, pour qu'une compagnie entière de Marines charge le bâtiment, aucun homme ne cherchant le couvert, presque une attaque de kamikazes. Ainsi, espérait MacCleary, tout irait suffisamment vite pour qu'ils n'aient pas le temps de brûler les archives.

Les Marines lui donnèrent une compagnie. Mais quand il aborda le capitaine commandant cette unité, l'officier se contenta de désigner de la tête un ballot recouvert d'une bâche sur lequel deux Marines étaient assis, leurs M-1 au creux du coude.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda MacCleary.

— Vos archives, répondit nonchalamment le capitaine.

C'était un petit homme maigre, qui réussissait à avoir un uniforme parfaitement repassé même dans des conditions de combat.

— Mais l'assaut ? Vous n'étiez pas censés commencer avant mon arrivée.

— Nous n'avions pas besoin de vous. Prenez vos paperasses et tirez-vous d'ici. Nous avons fait notre boulot.

MacCleary voulut protester, se ravisa et se retourna pour aller soulever la bâche. Après avoir feuilleté pendant vingt minutes d'épais parchemins couverts de caractères chinois, MacCleary sourit et fit un signe de tête respectueux au capitaine des Marines.

— Je ferai un rapport exprimant la reconnaissance de la CIA, promit-il.

— C'est ça, grommela le capitaine.

MacCleary jeta un coup d'œil à la ferme. Ses murs de pisé ne portaient aucune trace de balles.

— Comment avez-vous fait ? À la baïonnette ?

Le capitaine repoussa son casque et se gratta la tête au-dessus de la tempe.

— Oui et non.

— Que voulez-vous dire ?

— On a un gars. Il fait des trucs.

— Quels trucs ?

— Comme cette histoire de la ferme. Il les réussit.

— Comment ?

— Il entre et il tue les gens. Nous nous servons de lui pour les assauts d'un seul homme sur des positions, du travail de nuit. Il, euh... il produit, c'est tout. C'est bien plus facile que de gonfler la liste des pertes.

— Comment fait-il ?

Le capitaine haussa les épaules.

— Je ne sais pas. Je ne le lui ai jamais demandé. Il le fait, c'est tout.

— Je pense que pour cela il devrait être décoré de la Médaille d'Honneur du Congrès, déclara MacCleary.

— Pour quoi ? demanda le capitaine, l'air perplexe.

— Pour avoir rapporté ces foutus documents à lui tout seul. Pour avoir tué... combien d'hommes ?

— Je crois qu'il y en avait cinq.

Le capitaine paraissait toujours dérouté.

— Pour cela et pour avoir tué cinq hommes.

— Pour ça ?

— Certainement.

Le capitaine haussa les épaules.

— Williams fait ça tout le temps. Je ne vois pas ce qu'il y a de si spécial cette fois. Si on en fait tout un plat maintenant, il sera muté. Et d'abord il n'aime pas les médailles.

MacCleary examina le capitaine, cherchant des traces de mensonge. Il n'y en avait pas.

— Où est-il ?

Le capitaine fit un signe de la tête.

— Près de cet arbre.

MacCleary aperçut le torse de barrique sous l'arbre, un casque posé sur une figure. Il regarda brièvement la ferme, le capitaine qui semblait s'ennuyer et de nouveau l'homme étendu sous l'arbre.

— Montez la garde autour de ces documents, ordonna-t-il puis il s'approcha lentement du Marine endormi.

Il fit sauter le casque de la tête d'un coup de pied avec assez de dextérité pour ne pas faire mal.

Le Marine cligna des yeux puis souleva paresseusement les paupières.

— Comment vous appelez-vous ? demanda MacCleary.

— Qui êtes-vous ?

— Un commandant.

MacCleary portait les feuilles du grade sur ses épaules pour la commodité. Il vit que le Marine les regardait.

— Je m'appelle Remo Williams, mon commandant, dit le Marine en cherchant à se relever.

— Restez là, dit MacCleary. Vous avez rapporté les documents ?

— Oui, mon commandant. J'ai fait quelque chose de mal ?

— Non. Vous envisagez de faire carrière dans les Marines ?

— Non, mon commandant. Mon engagement se termine dans deux mois.

— Qu'est-ce que vous allez faire, une fois démobilisé ?

— Je vais retourner dans la police de Newark et m'engraisser derrière un bureau.

— C'est un gaspillage d'élément précieux.

— Oui, mon commandant.

— Jamais songé à entrer à la CIA ?

— Non.

— Ça vous plairait ?

— Non.

— Vous ne changerez pas d'idée ?

— Non, mon commandant.

Le Marine était respectueux avec une sorte de maussaderie qui faisait comprendre à MacCleary que la déférence n'était qu'un moyen commode d'éviter les complications.

— C'est Newark, New Jersey, demanda MacCleary, pas Newark, Ohio ?

— Oui, mon commandant.

— Joli boulot.

— Merci, mon commandant, dit le Marine et il referma les yeux sans se soucier de ramasser son casque pour se faire de l'ombre.

C'était la dernière fois que MacCleary avait vu ces paupières fermées. Il y avait bien longtemps. Et il y avait longtemps que MacCleary n'était plus à la CIA.

Williams dormait toujours aussi paisiblement, sous le narcotique. MacCleary fit un signe à l'homme brun.

— Ça va, vous pouvez éteindre.

La soudaine obscurité fut tout aussi aveuglante que l'éclat des lumières.

— Un bougre qui coûte drôlement cher, hein ? dit MacCleary. Vous avez fait du bon travail.

— Merci.

— Vous avez une cigarette ?

— Vous n'en emportez jamais ?

— Pas quand je suis avec vous.

Les deux hommes rirent. Et Remo Williams laissa échapper un sourd gémissement.

— Nous avons un gagnant, répéta l'homme brun.

— Ouais. Sa douleur ne fait que commencer.

Les deux hommes rirent de nouveau. Et puis MacCleary fuma en silence, en regardant le bout de sa cigarette rougeoyer chaque fois qu'il aspirait.

Au bout de quelques minutes, l'ambulance quitta la petite route à deux voies pour s'engager sur l'autoroute à péage du New Jersey, un chef-d'œuvre des Ponts et Chaussées et d'ennui routier. Plusieurs

années auparavant, elle avait battu le record de sécurité des États-Unis mais le contrôle de la route, des services d'entretien et de la police d'État étant de plus en plus repris par les politiciens, c'était devenu la voie à circulation rapide la plus dangereuse du monde.

L'ambulance rugit dans la nuit. MacCleary mendia encore cinq cigarettes avant que le chauffeur ralentisse et frappe à la vitre de séparation.

— Oui ? demanda MacCleary.

— Plus que quelques kilomètres pour Folcroft.

— D'accord, continuez.

Un tas d'huiles attendaient la livraison de ce colis à Folcroft.

Ils roulaient depuis moins de deux heures quand l'ambulance quitta l'asphalte et quand ses pneus crissèrent sur du gravier. L'ambulance s'arrêta et l'homme au crochet sauta de la porte arrière. Il regarda vivement autour de lui. Personne en vue. Il se tourna vers l'avant de la grosse Buick. Une haute grille de fer se dressait, l'unique entrée permettant de franchir les énormes murs de pierre. Au-dessus de la grille, une plaque de bronze luisait sous la lune d'octobre. Ses sombres lettres annonçaient : Folcroft.

Dans l'ambulance, un nouveau gémissement.

Et là-bas dans la prison, Harold Haines comprenait brusquement ce qu'il y avait eu d'anormal. Les lumières n'avaient pas vacillé quand Remo Williams était mort.

À ce moment, le « cadavre » de Remo Williams franchissait les grilles de Folcroft et Conrad MacCleary se disait à part lui : « Nous devrions installer un écriteau disant « Abandonnez tout espoir, vous qui entrez ici. »

Chapitre 7

— Il est déjà en médicale ? demanda l'homme à la figure citron assis derrière le bureau à la surface de verre immaculée, le détroit silencieux de Long Island obscur derrière lui et les sorties d'ordinateur attendant au bout de ses doigts comme de métalliques majordomes du cerveau.

— Non, je l'ai laissé couché sur la pelouse pour qu'il puisse mourir de froid. Comme ça, nous pourrons achever le travail des pouvoirs publics, grommela MacCleary.

Il était vidé, drainé par l'épuisement et l'engourdissement de la tension.

Il vivait sous tension depuis quatre mois, depuis l'organisation de la fusillade dans une ruelle de Newark jusqu'à l'exécution de la nuit. Et maintenant le chef de l'unité, Harold W. Smith, la seule autre personne à Folcroft qui savait pour qui tout le monde travaillait en réalité, ce salaud avec ses feuilles de rapports, ses comptes et ses ordinateurs, lui demandait s'il s'était bien occupé de Remo Williams.

— Ne soyez pas si susceptible, MacCleary. Nous avons tous vécu sur les nerfs, dit Smith. Et nous ne sommes pas encore sortis de l'auberge. Nous ne savons même pas si notre nouvel invité va marcher. Il représente toute une nouvelle tactique pour nous, vous savez.

Smith avait une manière admirable d'expliquer des choses que l'on connaissait parfaitement. Il le faisait avec un détachement et une sincérité tels que MacCleary avait envie de briser les sorties d'ordinateur avec son crochet et de couvrir des débris l'impeccable costume gris à gilet de Smith. Mais il se contenta de hocher la tête et de demander :

— Est-ce que je lui dis que ce ne sera que pour cinq ans ?

— Eh bien ! Nous sommes de bien mauvaise humeur aujourd'hui, dit Smith avec sa voix de pion.

Mais MacCleary savait qu'il l'avait piqué au vif.

Cinq ans. C'était l'arrangement originel. Retiré de l'affaire au bout de cinq ans. C'était ce que Smith lui avait dit cinq ans plus tôt quand ils avaient démissionné tous les deux de la CIA.

Smith portait alors ce même costume gris à gilet. Ce qui paraissait bougrement singulier parce qu'ils se trouvaient tous les deux sur un

cabin-cruiser à dix milles à l'est d'Annapolis, dans l'Atlantique.

— Cinq ans devraient suffire à régler tout ça, avait déclaré Smith. C'est pour la sécurité de la nation. Si tout va bien, le pays ne saura jamais que nous avons existé et le gouvernement constitutionnel sera sauvé. Je ne sais pas si le Président a autorisé ceci. J'ai un seul contact, que vous n'avez pas le droit de connaître. Je suis votre contact. Personne d'autre. Tout le monde est aveugle, muet et sourd.

— Au fait, Smitty, dit MacCleary, qui n'avait jamais vu Smith aussi troublé.

— Je vous ai choisi parce que vous n'avez pas de liens réels avec la société. Divorcé. Pas de famille. Pas d'espérances d'en fonder une. Et vous êtes aussi, en dépit de certains traits de caractère odieux, un... ma foi, un agent assez compétent.

— Assez de salades. Qu'est-ce que nous faisons ?

Smith contempla les vagues moutonnantes.

— Ce pays est en danger, dit-il.

— Nous sommes toujours plus ou moins en danger.

— Nous ne pouvons pas lutter contre le crime. C'est aussi simple que ça. Si nous respectons la constitution nous perdons tout espoir de parité avec les criminels, du moins les criminels organisés. Les lois ne marchent pas. Les truands sont vainqueurs.

— En quoi ça nous regarde ?

— C'est notre boulot. Nous allons réduire les truands à l'impuissance. Les seuls autres choix sont un État policier ou la faillite totale. Vous et moi, nous sommes la troisième option. Nous opérons sous le nom de CURE, un projet de recherches psychologiques financé par la Fondation Folcroft. Mais nous allons opérer en dehors de la loi pour briser le crime organisé. Nous allons tout faire, à part tuer, pour renverser la vapeur. Et puis nous nous dissoudrons.

— On ne tue pas ? demanda MacCleary.

— Pas du tout. Ils estiment que nous sommes assez dangereux comme ça. Si nous n'étions pas aussi désespérés, dans ce pays, vous et moi ne serions pas ici.

MacCleary vit s'humecter les yeux de Smith. Ainsi, il aimait son pays. Il s'était toujours demandé ce qui motivait Smith. Maintenant il savait.

— Pas question, Smitty, dit MacCleary. Je regrette.

— Pourquoi ?

— Parce que je vois toute notre bande, tous ceux qui seront au courant de ce truc de CURE, expédiée sur quelque île déserte du Pacifique dès que nous fermerons boutique. Tous ceux qui connaissent cette histoire de près ou de loin seront morts. Vous croyez qu'ils vont courir le risque que vous ou moi écrivions nos mémoires ? Pas question, Smitty. En tout cas pas moi.

Smith se raidit.

— Vous êtes déjà dans le coup. Navré.

— Pas question.

— Vous savez que je ne peux pas vous laisser partir vivant.

— En ce moment, je peux vous jeter par-dessus bord, rétorqua MacCleary. Vous ne comprenez pas, Smitty ? C'est déjà commencé.

Vous me tuez ; je vous tue. On ne tue pas, hein ?

— Le personnel intérieur est autorisé. Sécurité.

La main de Smith s'activait dans sa poche.

— Cinq ans ? demanda MacCleary.

— Cinq ans.

— Vous savez que je persiste à croire que nos os s'en iront blanchir sur le sable d'une île du Pacifique.

— Il y a cette possibilité. Alors réduisons les pertes dans notre section. Rien que vous et moi. Les autres font leur boulot sans savoir. Ça va comme ça ?

— Et dire que nous nous moquions des kamikazes ! s'écria MacCleary.

Chapitre 8

Cela faisait plus de cinq ans. CURE avait trouvé le crime plus vaste, plus organisé que ne l'avait jamais soupçonné Washington.

Des industries entières, des syndicats ouvriers, des services de police, même une législature d'État étaient contrôlés par les Syndicats. Les campagnes politiques coûtaient cher et le crime avait de l'argent. Du sommet tombèrent les mots : « CURE poursuit ses opérations indéfiniment. »

Folcroft entraînait des centaines d'agents ; chacun connaissait un travail particulier, aucun son but. Certains étaient attachés à des agences du gouvernement dans tout le pays. Comme agents du FBI ou du fisc, comme inspecteurs des grains, ils glanaient des bribes d'information.

Une section spéciale organisa un réseau d'indicateurs qui enregistrerait les propos imprudents dans les bars, les tripots, les bordels. Les agents apprenaient à avoir le billet de cinq dollars ou même le gros pot-de-vin facile. Les piliers de cabaret, les souteneurs, les prostituées, même les employés des hypermarchés apportaient à leur insu leur contribution à CURE quand ils empochaient leur petite monnaie du voisin ou de cet homme dans ce bureau ou de cette dame qui écrivait un livre. Quelques mots contre quelques dollars.

Un bookmaker de Kansas City croyait qu'il trahissait au profit un Syndicat rival quand, pour 30 000 dollars, il raconta comment travaillaient ses patrons.

Un pourvoyeur de drogue de San Diego, qui on ne sait trop comment n'avait jamais été inculpé malgré de nombreuses arrestations, avait toujours ses poches pleines de jetons pour les interminables coups de téléphone qu'il donnait des cabines publiques.

Un brillant jeune avocat gravit les échelons dans un syndicat ouvrier tordu de la Nouvelle-Orléans en gagnant une affaire après l'autre jusqu'au jour où le FBI reçut un mystérieux rapport de 300 pages qui permit à la Justice d'inculper les dirigeants du syndicat. Le brillant jeune avocat devint soudain très maladroit dans le prétoire. Les racketteurs condamnés n'eurent même pas l'occasion de se venger. Le jeune homme quitta tout simplement l'État et disparut.

Un gros bonnet de la police de Boston perdit un peu trop sur le champ de courses. Un riche écrivain de la périphérie écrivant un

roman lui prêta 40 000 dollars. Tout ce que le jeune auteur voulait savoir, c'était quel flic était à la solde de qui. Naturellement, il ne mentionnerait aucun nom. Mais il en avait besoin pour bien se mettre dans l'ambiance de son histoire.

Et derrière tout cela, il y avait CURE. L'information, en millions de mots, les renseignements inutiles, les gros coups de chance, les fausses pistes affluaient à Folcroft ; ostensiblement destinés à des personnages inexistants, pour des corporations qui n'existaient que sur le papier, des agences gouvernementales qui ne semblaient jamais faire un travail de gouvernement. À Folcroft, une armée d'employés, dont la plupart croyaient travailler pour les Services des Contributions, classaient les informations concernant des marchés commerciaux, des déclarations d'impôts, des rapports agricoles, le jeu, les stupéfiants, n'importe quoi qui pourrait être touché par le crime et certaines choses qui ne pouvaient absolument pas l'être, pensaient-ils.

Et les faits étaient programmés dans des ordinateurs géants, dans une des nombreuses parties interdites de l'immense domaine de Folcroft.

Les ordinateurs faisaient ce qu'aucun homme au monde ne pouvait faire. Ils voyaient des schémas émerger de faits apparemment sans rapport entre eux et grâce à leurs circuits un immense tableau du crime aux USA se dessinait aux yeux des dirigeants de Folcroft. Le pourquoi et le comment du viol organisé des lois apparurent.

Le FBI, les Finances et même la CIA recevaient des rapports spéciaux, des pistes précieuses. Et CURE opérait de diverses façons, là où la police et la justice étaient impuissantes. Un seigneur du crime de Tuscaloosa reçut la preuve documentée qu'un collègue, l'homme avec qui il avait partagé les entreprises criminelles de l'Alabama, projetait de le supplanter. Le collègue reçut un mystérieux tuyau l'avertissant que le seigneur projetait de l'éliminer. Cela se termina par une guerre qu'ils perdirent tous les deux.

Un important Syndicat local du New Jersey changea de direction quand de soudaines injections de grosse galette permirent aux insurgés honnêtes de remporter la majorité des votes. Assurant par la même occasion la retraite discrète à la Jamaïque de l'homme qui comptait les voix.

Mais toute l'opération était lente, atrocement lente. CURE frappait mais n'abattait pas les Syndicats géants qui continuaient de croître, de prospérer et d'étendre leurs tentacules de dollars dans tous les aspects de la vie américaine.

Introduire des agents dans certains milieux – en particulier dans la zone métropolitaine de New York où la Cosa Nostra travaillait plus efficacement que le plus puissant des trusts – c'était comme de lâcher des colombes parmi des faucons. Les indicateurs disparaissaient. Le

chef d'une division spéciale du réseau d'information fut assassiné. On ne retrouva jamais son corps.

MacCleary apprit à vivre avec ce qu'il appelait « les menstrues ». Les vertes réprimandes de Smith revenaient tous les trente jours comme les règles douloureuses d'une femme.

— Vous dépensez assez d'argent, tempêtait-il. Vous employez suffisamment d'hommes et de matériel. Vous dépensez plus en magnétophones que l'armée en fusils. Et malgré tout, les recrues que vous nous amenez ne font pas le boulot.

Et MacCleary répondait à chaque fois :

— Nous avons les mains liées. Nous ne pouvons pas employer la force.

Smith ricanait.

— En Europe, si vous vous souvenez, nous avons très bien réussi contre les Allemands, nous n'avons pas eu besoin de la force. La CIA emploie très peu de force contre les Russes et réussit assez bien. Mais vous... il vous faut des canons contre ces malfrats.

— Vous savez très bien, monsieur, que nous n'avons pas affaire à de simples malfrats, rétorquait MacCleary qui commençait à bouillir. Et vous savez foutre bien que nous avons des armées qui nous suivaient en Europe, contre les Allemands, et toute une organisation militaire qui attend, contre les Russes. Et tout ce que nous avons ici, ce sont ces foutus ordinateurs.

Smith se redressait et ordonnait d'une voix impérieuse :

— Les ordinateurs seraient assez bons si nous avions le personnel qu'il nous faut. Trouvez-moi des gens qui savent ce qu'ils font.

Et puis MacCleary rédigeait son rapport pour le sommet, disant que les ordinateurs ne suffisaient pas.

Chapitre 9

Pendant cinq ans la routine resta la même jusqu'à la nuit de printemps où MacCleary essayait de trouver le sommeil dans sa deuxième bouteille de bourbon quand, à 2 heures du matin, Smith frappa à la porte de son appartement de Folcroft.

— Foutez le camp ! hurla MacCleary.

La porte s'ouvrit lentement et une main s'insinua vers l'interrupteur. MacCleary était assis en caleçon sur un énorme coussin violet, la bouteille entre les jambes.

— Ah, c'est vous, dit-il à Smith qui était habillé comme en plein jour, avec chemise blanche, cravate rayée et sempiternel costume gris.

— Combien de costumes gris avez-vous, Smitty ?

— Sept. Dessoûlez-vous. C'est important.

— Tout est important pour vous. Les trombones, le carbone, les restes de repas...

Il observa Smith dont le regard faisait le tour de la pièce, passant sur la pornographie à l'huile, au crayon et en photo, l'armoire de deux mètres de haut pleine de bouteilles de bourbon, les coussins éparpillés par terre et se posait enfin sur le caleçon rose de l'occupant.

— Comme vous le savez, nous avons des problèmes dans la zone de New York. Nous avons perdu sept hommes sans retrouver un seul corps. Comme vous le savez, nous avons un problème avec un nommé Maxwell sur qui nous ne savons rien.

— Vraiment ? C'est intéressant. Je me demandais ce qui était arrivé à tous ces gens. Je trouvais drôle de ne plus les voir.

— Nous allons rester peignards à New York jusqu'à ce que notre nouvelle unité soit prête.

— Encore de la chair à pistolet.

— Pas cette fois, dit Smith en fermant la porte derrière lui. Nous avons reçu l'autorisation, hautement sélective mais une autorisation quand même, d'employer la force. Permission de tuer.

MacCleary se redressa et posa sa bouteille.

— Pas trop tôt ! Rien que cinq hommes. C'est tout ce qu'il me faut. D'abord, nous nous farcirons votre Maxwell. Et ensuite tout le pays.

— Il n'y aura qu'un seul homme. Vous le recruterez cette semaine et organiserez son programme d'entraînement en trente jours.

— Vous êtes complètement cinglé.

MacCleary sauta du coussin et se mit à arpenter la pièce.

— Vous êtes complètement cinglé ! répéta-t-il. Un seul type ?

— Oui.

— Comment est-ce que vous nous avez embarqués là-dedans ?

— Vous savez pourquoi nous n'avons encore jamais eu ce genre de personnel. Le sommet avait peur. Ils ont toujours peur. Mais ils pensent qu'un seul homme ne peut pas faire trop de mal et s'il en fait il sera facile à éliminer.

— Pour ce qui est de ne pas faire trop de mal, ils ont raison. Il ne fera pas grand bien non plus. Il ne fera pas assez de flaques pour les éponger. Et quand il se fera descendre ?

— Vous en recruterez un autre.

— Vous voulez dire que nous n'aurons même pas une doublure ? Nous partons du principe que notre homme est indestructible ?

— Nous ne partons d'aucun principe.

— Vous n'avez pas besoin d'un homme pour ce boulot, gronda MacCleary. Il vous faut Superman. Nom de Dieu, Smitty.

MacCleary ramassa la bouteille et la lança contre le mur. Elle heurta quelque chose et ne se cassa pas, ce qui accrut sa colère.

— Nom de Dieu, Smitty ! Tuer, vous savez ce que c'est ? Hein ? Vous le savez ?

— J'ai déjà été mêlé à ce genre de projets.

— Savez-vous que sur cinquante hommes vous pourriez peut-être trouver un type à moitié compétent pour ce genre de boulot ? Un sur cinquante. Et il faut que je vous en dégotte un sur un.

— Assurez-vous que c'est le bon, répliqua calmement Smith.

— Le bon ? Ah oui, il devra être bon. Faudra que ce soit une perle.

— Vous disposerez des meilleures facilités d'entraînement, pour lui. Votre budget de personnel est illimité. Vous pourrez avoir cinq... six instructeurs.

MacCleary se jeta sur le canapé, s'asseyant presque sur la veste de Smith.

— Pourrais pas marcher à moins de vingt.

— Huit, dit Smith.

— Quinze.

— Neuf.

— Onze.

— Dix.

— Onze, insista MacCleary. Contact corporel, mouvements, serrures, armement, conditions, codes, langues, psychologie. Pourrais pas faire avec moins de onze instructeurs. Tous à plein-temps et ça prendrait au moins six mois.

— Onze instructeurs et trois mois.

— Cinq mois.

— D'accord, onze hommes et cinq mois, dit Smith. Connaissez-vous un agent qui conviendrait ? Quelqu'un de la CIA ?

— Pas le superman que vous voulez.

— Combien de temps pour en trouver un ?

— Si ça se trouve, je n'en dénicherai jamais, grogna MacCleary en fouillant dans son stock de bouteilles. Les tueurs ne se fabriquent pas, ils naissent comme ça.

— Ridicule. Des tas d'hommes, des employés, des commerçants, n'importe qui devient tueur à la guerre.

— Ils ne deviennent pas des tueurs, Smitty. Ils découvrent qu'ils sont des tueurs. Ils sont nés comme ça. Et ce qui rend cette foutue affaire si difficile c'est qu'on ne les trouve pas toujours porteurs de pistolets. Parfois, les meilleurs ont une aversion pour la violence. Ils l'évitent. Ils savent au fond d'eux-mêmes ce qu'ils sont, comme l'alcoolique qui boit un seul verre. Il sait ce que ce verre signifie. Tuer, c'est pareil.

MacCleary s'allongea sur le canapé et ouvrit une nouvelle bouteille. Il agita une main, comme pour congédier Smith.

— Je vais essayer d'en trouver un.

Le lendemain matin, Smith était dans son bureau et buvait son quatrième alka-seltzer pour faire passer sa troisième aspirine quand MacCleary entra d'un pas vif. Il alla à la grande baie et contempla le détroit.

— Qu'est-ce que vous voulez ? grommela Smith.

— Je crois connaître notre homme.

— Qui est-ce ? Qu'est-ce qu'il fait ?

— Je ne sais pas. Je l'ai vu une fois, au Vietnam.

— Trouvez-le. Et fichez le camp d'ici, grogna Smith en fourrant un nouveau comprimé d'aspirine dans sa bouche puis il cria au dos de MacCleary : il y a un nouvel os. Un dernier petit détail que le sommet exige pour votre homme... Le type que nous aurons ne devra pas exister.

MacCleary se retourna, complètement ébahi.

— Il ne doit pas exister, répéta Smith. Quelqu'un sans aucune trace. Il faut que ce soit un homme qui n'existe pas, pour un boulot qui n'existe pas, dans une organisation qui n'existe pas... Des questions ?

MacCleary ouvrit la bouche, la referma et sortit de la pièce.

Il lui avait fallu quatre mois. Et maintenant CURE avait son homme qui n'existait pas. Il était mort la veille sur la chaise électrique.

Chapitre 10

La première chose que vit Remo Williams ce fut la figure ricanante du moine penchée sur lui. Au-dessus de la figure brillait une lumière crue. Remo cligna des yeux. La figure était toujours là, avec son large sourire.

— On dirait que notre bébé va s'en sortir, dit la figure de moine.

Remo gémit. Ses membres étaient glacés, engourdis comme s'il avait dormi mille ans. Ses poignets et ses chevilles brûlaient douloureusement, là où les sangles électriques avaient grillé la chair. Il avait la gorge sèche, la langue comme une éponge. Une nausée monta de son estomac et envahit son cerveau. Il crut qu'il vomissait mais rien ne vint.

L'air sentait l'éther. Il était couché sur une espèce de table. Il tourna la tête pour voir où il était et il étouffa un cri. Il avait l'impression que sa tête était clouée à la planche et qu'il venait d'arracher un morceau de crâne. Lentement, il la laissa reprendre la position où elle paraissait avoir été transpercée. Quelque chose hurla dans son cerveau. Ses tempes flambaient.

Badaboum. Badaboum. Badaboum. Il ferma les yeux et gémit de nouveau. Il respirait. Dieu soit loué, il respirait. Il était vivant.

— Nous allons lui donner un sédatif pour atténuer les séquelles, dit une autre voix. Il sera comme neuf dans quelques jours.

— Et sans sédatif, combien de temps ? demanda la voix du moine.

— Cinq, six heures. Mais il souffrira le martyre. Avec un sédatif, il pourrait...

— Pas de sédatif, décréta le moine.

La douleur perçante se mit à se promener autour de son crâne, comme un massage du cuir chevelu exécuté avec une poignée de clous au son du tambour. Badaboum. Badaboum. Badaboum. Remo gémit encore.

Il avait l'impression d'avoir souffert pendant des années. Mais l'infirmière lui dit qu'il n'y avait que six heures qu'il avait repris connaissance. Sa respiration était normale. Ses bras et jambes lui semblaient tièdes et vibrants. La douleur commençait à se calmer à ses tempes, ses poignets et ses chevilles. Il était couché dans un lit moelleux, dans une chambre blanche. Le soleil de l'après-midi filtrait par une grande fenêtre. Au-dehors, une brise légère agitait des arbres

aux couleurs de l'automne. Un écureuil traversa en courant une large allée de gravier. Remo eut faim. Il était vivant, grâce à Dieu, et il avait faim.

Il se frotta les poignets puis se tourna vers l'infirmière impassible assise sur une chaise au pied du lit et demanda :

— On ne va pas me nourrir ?

— Pas avant trois quarts d'heure.

L'infirmière devait avoir quarante-cinq ans. Sa figure était dure et ridée. Elle ne portait pas d'alliance à sa main masculine. Mais ses seins gonflaient agréablement l'uniforme blanc. Ses jambes, croisées au-dessus du genou, étaient celles d'une fille de seize ans. Ses fesses fermes, pensa Remo, n'étaient qu'à un saut de lit.

L'infirmière prit un magazine de mode sur ses genoux et se mit à le lire de telle façon qu'il cachait sa figure. Elle s'agita sur sa chaise et décroisa les jambes. Puis elle les recroisa. Enfin elle abaissa le magazine et regarda par la fenêtre.

Remo tira sur sa chemise de nuit blanche et s'assit dans son lit. Il remua les épaules. C'était une chambre de clinique ordinaire, blanche, un lit, une chaise, une infirmière, une commode, une fenêtre. Mais l'infirmière ne portait aucune coiffe familière et la fenêtre n'était qu'une plaque de verre armée d'un grillage d'acier.

Il leva la main droite derrière son cou et amena le dos de la chemise de nuit par-dessus son épaule gauche. Pas d'étiquette. Il se laissa retomber sur ses oreilles pour attendre son repas. Il ferma les yeux. Le lit était doux. C'était bon d'être en vie. D'être vivant, d'entendre, de respirer, de toucher, de sentir. C'était l'unique but de la vie : vivre.

Il fut réveillé par une dispute. Le moine au crochet contre l'infirmière et deux hommes qui semblaient être des médecins.

— Et je ne serai pas responsable de la santé de cet homme s'il mange autre chose que des bouillies pendant deux jours, glapit un des médecins.

L'infirmière et son collègue hochèrent vigoureusement la tête.

Le moine avait jeté son froc aux orties. Il portait un chandail bordeaux et un pantalon de sport. Les cris semblaient rebondir contre lui. Il posa son crochet sur le bord du lit de fer.

— Et moi je vous dis que je ne vous demande pas d'être responsable. C'est moi qui suis responsable. Il mangera comme un être humain.

— Et mourra comme un chien ! cria l'infirmière.

Le religieux sourit et lui souleva le menton avec son crochet.

— Vous êtes mignonne, Rocky, dit-il.

Elle détourna vivement la tête.

— Si cet homme mange autre chose que de la bouillie, je vais aller

me plaindre au directeur Smith, déclara le premier docteur.

— Et j'en ferai autant, dit l'autre.

L'infirmière hocha la tête.

— C'est ça, allez-y, rétorqua le moine. Tout de suite. Et embrassez Smitty pour moi.

Quand ils furent partis, il ferma la porte à clef. Puis il poussa une table roulante vers le lit. Il traîna la chaise de l'infirmière et souleva le couvercle d'un des plats d'argent du plateau. Il contenait des homards, quatre homards ruisselant de beurre fondu.

— Je m'appelle Conrad MacCleary, dit-il en déposant deux homards sur une assiette qu'il tendit à Remo.

Remo prit un ustensile chromé et cassa les pinces. Avec une petite fourchette il en extirpa la chair et l'avalait presque sans la mâcher. Il lui fit passer avec une grande gorgée de la bière dorée qui venait d'apparaître devant lui. Puis il attaqua la carapace du homard. Vous devez vous demander pourquoi vous êtes là, dit MacCleary.

Remo prit le second homard, cassa cette fois les pinces avec les mains et suçait la chair. Il y avait un gobelet de scotch. Il but l'alcool fumé et ambré calmant ensuite la brûlure avec de la bière fraîche.

— Vous devez vous demander pourquoi vous êtes là, répéta MacCleary.

Remo trempa un morceau de chair blanche dans une saucière de beurre fondu. Il adressa un signe de tête à MacCleary, puis il souleva le homard ruisselant au-dessus de sa tête, attrapa le beurre dégoulinant avec la langue et mâcha posément le morceau.

MacCleary se mit à parler. Il parla entre les bouchées de homard, les gorgées de bière, et continua de parler tandis que les cendriers se remplissaient et que le soleil se couchait, le forçant à allumer l'électricité.

Il parla du Vietnam où un jeune Marine était entré dans une ferme et avait tué cinq Viets. Il parla de la mort et de la vie. Il parla de CURE.

— Je ne peux pas vous dire qui le dirige au sommet, dit MacCleary.

Remo fit rouler le cognac sur sa langue. Il préférait les alcools moins doux.

— Mais je suis votre patron. Vous ne pouvez pas avoir de véritable vie amoureuse mais vous ne manquerez pas de femmes. L'argent ? Pas de problème. Un seul danger : si vous vous trouvez dans une situation où vous risquez de parler. Alors c'est la fin de la partie. Mais si vous faites attention, il ne devrait rien vous arriver. Vous vivrez pour profiter d'une belle pension bien grasse.

MacCleary se renversa en arrière sur sa chaise.

— Il n'est pas impossible de vivre jusqu'à la retraite, vous savez,

dit-il en regardant Remo chercher quelque chose sur le plateau.

— Café ? demanda Remo.

MacCleary ôta le bouchon d'une haute carafe thermos.

— Mais je dois vous avertir que c'est un sale boulot pourri, dit-il en servant à Williams une tasse de café noir fumant. Le vrai danger c'est que ce travail vous tuera, à l'intérieur. Si vous avez une nuit de liberté, vous vous bourrez à mort pour oublier. Aucun de nous n'a besoin de s'inquiéter de sa retraite parce que... Bon d'accord, je serai franc... aucun de nous ne va vivre jusque-là. Le coup de la grasse pension n'est qu'un tas de conneries.

Il plongea son regard dans les yeux glacés de Remo. Il lui dit :

— Je vous promets de la terreur pour le petit-déjeuner, des pressions à midi, de la tension pour dîner et de l'exaspération pour la nuit. Vos vacances seront les deux minutes pendant lesquelles vous ne regarderez pas par-dessus votre épaule pour voir si un truand ne vous vise pas la nuque. Vos primes seront les quelques minutes pendant lesquelles vous ne serez pas en train de chercher comment tuer quelqu'un ou ne pas vous faire tuer. Mais je vous promets ceci.

MacCleary baissa la voix. Il se leva et frotta son crochet.

— Je vous promets ceci. Un jour, l'Amérique n'aura peut-être plus besoin de CURE, grâce à ce que nous faisons. Un jour peut-être les gosses que nous n'aurons pas eus pourront se promener à n'importe quelle heure dans n'importe quelle rue obscure, où peut-être l'overdose ne sera pas leur seule issue. Un jour, Lexington ne sera plus bourrée de toxicos de quatorze ans qui ne peuvent pas attendre la piqûre suivante et les petites gosses ne seront plus transportées comme du bétail d'un bordel à un autre.

« Et peut-être des juges honnêtes pourront siéger sur des bancs propres et les législateurs n'accepteront plus des fonds électoraux de flambeurs professionnels. Et tous les syndicalistes seront représentés dans un esprit de justice. Nous livrons le combat que le peuple américain est trop paresseux pour livrer, un combat qu'il ne veut peut-être même pas gagner. »

MacCleary tourna le dos à Remo et alla à la fenêtre.

— Si vous vivez six mois, ce sera stupéfiant. Si vous vivez un an, ce sera un miracle. Voilà ce que nous avons à vous offrir.

Remo ajouta de la crème à son café, jusqu'à ce qu'il soit très clair.

— Qu'est-ce que vous en dites ? demanda MacCleary.

Remo leva les yeux et vit le reflet de MacCleary dans la vitre. Il avait les yeux rougis, les traits crispés.

— Qu'est-ce que vous en dites ? répéta-t-il.

— Ouais, bien sûr, bien sûr, grogna Remo en goûtant son café. Vous pouvez compter sur moi.

Cela parut satisfaire ce con de flic.

- C'est vous qui m'avez monté un coup ? demanda Remo.
- Oui, répondit MacCleary sans émotion.
- Vous avez tué le type ?
- Oui.
- Joli boulot.

Remo réclama des cigares, en se demandant distraitement quand MacCleary se trouverait en route vers une chaise électrique avec une soudaine absence totale d'amis.

Chapitre 11

— Impossible, monsieur.

Smith coinçait le téléphone brouillé spécial entre son oreille et l'épaule de son costume gris de chez Brooks Brothers. De ses mains libres, il notait des papiers, préparait un horaire de vacances.

Une pluie sinistre balayait le détroit de Long Island derrière lui, provoquant un crépuscule précoce.

— Je comprends vos difficultés, dit Smith tout en comptant les jours qu'un programmeur voulait pour la Noël. Mais nous avons établi depuis longtemps une politique au sujet de New York. Pas d'opérations extensives... Oui, je sais qu'une commission sénatoriale va investiguer le crime... Oui. Elle commencera par San Francisco. Oui. Et elle s'étendra sur tout le pays et nous vous fournirons des renseignements et vous en fournirez au Sénat ; oui, que les sénateurs fassent bonne figure. Je vois. Le sommet a besoin du Sénat pour d'autres choses. C'est ça. Oui. Bien. Eh bien, j'aimerais beaucoup vous aider, mais non, pas à New York. Nous ne pouvons absolument pas obtenir une étude. Plus tard peut-être. Dites-le au sommet, pas à New York.

Smith raccrocha.

— La Noël, grommela-t-il. Tout le monde veut partir pour Noël. Pourquoi pas le mois de mars, qui est raisonnable et commode ? Noël. Bah.

Smith se sentait bien. Il venait d'opposer au téléphone brouillé une fin de non-recevoir à un supérieur pas trop supérieur. Smith rejoua la scène, pour son plaisir : « J'aimerais beaucoup vous aider, mais non. » Comme il était poli ! Et ferme. Et habile. Et merveilleux. C'était bon d'être Harold W. Smith comme il était Harold W. Smith.

Il sifflota, assez faux, « Mon beau sapin » tout en refusant un congé de Noël après l'autre.

Le téléphone brouillé sonna de nouveau. Smith décrocha et chantonna automatiquement :

— Smith, 7-4-4.

Soudain il se redressa, sa main gauche empoigna le combiné, sa droite rectifia son nœud de cravate et il s'exclama vivement :

— Oui, monsieur !

C'était la voix à l'accent inimitable, qui donnait le numéro de code

dont personne n'avait besoin pour la reconnaître.

— Mais, monsieur, dans cette zone il y a des problèmes particuliers... oui, je sais que vous avez autorisé un nouveau type de personnel... oui, monsieur, mais il ne sera pas prêt avant des mois... une étude est pratiquement impossible dans ces... très bien, monsieur, je comprends votre position. Oui, monsieur. Très bien, monsieur.

Smith raccrocha lentement le brouilleur, le large téléphone avec son point blanc sur le combiné, et marmonna tout bas :

— Foutu salaud !

Chapitre 12

— Quoi encore ? demanda Remo d'une voix sans timbre.

Il s'appuyait contre les barres parallèles dans un vaste gymnase ensoleillé. Il portait un costume blanc avec une large ceinture de soie blanche qui, lui avait-on dit, était nécessaire pour apprendre certaines choses qu'il était incapable de prononcer.

Il joua avec les pans de la ceinture et jeta un coup d'œil à MacCleary qui attendait près d'une porte ouverte dans le fond de la salle. Un 38 spécial police se balançait au crochet.

— Plus qu'une minute, cria MacCleary.

— Merde, grommela Remo entre ses dents.

Il fit glisser sa sandale de paille sur le plancher ciré. Elle grinça et laissa une légère égratignure que la brosse à parquet éliminerait.

Soudain Remo renifla. Une odeur de chrysanthèmes fanés chatouilla ses narines. Ce n'était pas une odeur de gymnase. Elle appartenait à un bordel chinois.

Il ne prit pas la peine de s'interroger. Il y avait beaucoup de choses auxquelles il renonçait à penser. Les réflexions ne rapportaient rien. Pas avec cette équipe.

Il sifflota tout bas et leva les yeux vers le haut plafond aux épaisses poutres métalliques. Qu'y aurait-il maintenant ? Encore l'entraînement au pistolet ? En deux semaines, les instructeurs lui avaient tout montré, des fusils automatiques Mauser aux pipes-pistolets. Il devait les démonter, les remonter, savoir comment ils pouvaient s'enrayer, connaître leur portée et leur précision. Et puis il y avait eu les exercices de position.

Couché avec un bras sur le pistolet et puis l'empoigner et tirer. Le sommeil en alerte avec les paupières entrouvertes et on ne se trahit pas en déplaçant d'abord son corps. Ça, ç'avait été douloureux. À chaque fois que les muscles de son estomac se crispaient comme cela arrive quand on essaye de déplacer son bras dans une certaine position en restant couché, un gros coup de bâton en travers du nombril.

— Le meilleur moyen, avait déclaré gaiement l'instructeur. Vous ne pouvez pas réellement contrôler les muscles de votre estomac alors nous les entraînons pour vous. Nous ne vous punissons pas ; nous châtons vos muscles. Ils apprendront, même si vous n'apprenez pas.

Les muscles avaient appris.

Et puis le salut. Pendant des heures ils lui avaient fait répéter le salut nonchalant et le tir à l'instant où l'instructeur s'avançait pour serrer la main tendue.

Et inlassablement les mêmes mots : « Rapprochez-vous. Tout près, bougre d'idiot, tout près. Vous n'envoyez pas un télégramme. Levez la main comme si vous alliez serrer celle de l'autre. Non, non ! Le pistolet est visible. Vous devez pouvoir tirer trois fois avant qu'on s'aperçoive autour de vous que vous êtes hostile. Recommencez. Non. Avec un sourire. Encore une fois. Maintenant avec un peu d'élasticité pour détacher les yeux de votre main. Ah, bien ! Encore une fois. »

C'était devenu automatique. Il l'avait essayé un jour sur MacCleary, lors d'une session de stratégie, ces cours que MacCleary aimait à donner lui-même. Remo arriva pour le salut mais comme il levait le pistolet chargé à blanc pour tirer, un éclair l'avait aveuglé. Il ne comprit pas ce qui s'était passé, pas même quand MacCleary, en riant, le remit debout.

— Vous apprenez, lui avait dit MacCleary.

— Ouais, on dirait. Comment ça se fait que vous l'avez remarqué ?

— Pas moi. Mes muscles. On vous apprendra ça. Le réflexe doit être plus prompt que l'acte conscient.

— Ouais, fit Remo. J'ai hâte de savoir ça. Avec quoi vous m'avez frappé ? demanda-t-il en se frottant les yeux.

— Mes ongles.

— Quoi ?

— Mes ongles, répéta MacCleary en tendant la main. Voyez...

— Aucune importance, grogna Remo et puis ils passèrent de là aux portes d'appartements et aux serrures.

La séance terminée, MacCleary demanda :

— Vous vous ennuyez ?

— Non, c'est la fête, répondit Remo. Je suis des cours. L'instructeur et moi nous sommes seuls. Je dors et un gardien me réveille le matin. Je me lève et une serveuse m'apporte à manger. Ils ne me parlent pas. Ils ont peur. Je mange seul, je dors seul, je vis seul. Des fois je me demande si la chaise aurait pas mieux valu.

— À votre aise. Vous étiez sur la chaise. Ça vous a plu ?

— Non. Comment vous m'avez tiré de là, au fait ?

— Facile. La pilule était une drogue paralysante, pour vous faire passer pour mort. Nous avions recâblé le système électrique de la chaise. Quand un de nos gars a pressé un bouton, il a laissé le voltage, juste assez pour brûler, pas pour tuer. Quand nous sommes partis, un mouvement d'horlogerie a mis le feu à tout le panneau, pour qu'il ne reste pas de traces. C'était facile.

— Ouais, facile pour vous mais pas pour moi.

— Ne crachez pas dessus, vous êtes ici, gronda MacCleary et son perpétuel sourire s'effaça. Mais vous avez peut-être raison. La chaise aurait mieux valu. C'est un boulot solitaire.

— À qui le dites-vous ! Écoutez, je sortirai bien un jour pour des missions. Pourquoi est-ce que je ne pourrais pas aller en ville ce soir ?

— Parce qu'une fois que vous franchirez cette grille vous ne reviendrez jamais.

— C'est pas une explication, ça.

— Vous ne pouvez pas vous permettre d'être vu près d'ici. Vous savez ce qui se passera si jamais nous sommes obligés de vous éliminer.

Remo regrettait que le pistolet à blanc attaché à son poignet ne soit pas vrai. Mais aussi bien il ne pourrait pas tirer contre MacCleary. Peut-être une seule nuit, une nuit en ville, quelques verres. La serrure était moderne, mais elle avait ses faiblesses. Qu'est-ce qu'ils lui feraient ? Le tuer ? Ils avaient trop investi. Mais avec cette équipe, qui pouvait savoir de quoi ils étaient capables ?

— Vous voulez une femme ? demanda MacCleary.

— Quel genre, un de ces glaçons qui nettoient ma chambre ou apportent mes repas ?

— Une femme. Qu'est-ce que ça fout ? Retournez-les à l'envers et elles sont toutes les mêmes.

Remo accepta. Et ensuite il jura que c'était la dernière fois qu'il laissait CURE faire le maquereau pour lui.

Juste avant déjeuner, alors qu'il se lavait les mains dans la petite salle de bains privée contiguë à sa chambre, on frappa à la porte.

— Entrez ! cria Remo.

Il passa ses mains sous l'eau froide pour rincer le savon inodore fourni par CURE. En se les essuyant sur une serviette blanche sans marques, il passa dans la chambre. Ce qu'il vit n'était vraiment pas mal du tout.

Elle devait avoir quelque chose comme vingt-cinq ans, quelques années de moins que lui. Des seins fermes gonflaient son uniforme bleu d'employée. Ses cheveux châains étaient tirés en queue-de-cheval. La jupe révélait des hanches assez plates. Les jambes étaient un petit peu trop épaisses.

— J'ai vu le numéro de votre chambre et l'heure au tableau, dit-elle.

Remo reconnut l'accent de la Californie du Sud. Du moins, c'était ce qu'il aurait noté dans des tests de reconnaissance d'accent.

— Au tableau ? demanda Remo.

Il la regarda dans les yeux. Il y manquait quelque chose. Ils étaient bleus, mais morts comme l'objectif des petites caméras japonaises à main.

— Oui, au tableau, dit-elle sans bouger de la porte. C'est la bonne chambre ?

— Hein ? Ah oui. Oui, bien sûr, dit Remo en jetant la serviette sur le lit.

Elle sourit et son visage s'éclaira.

— J'aime bien me déshabiller pour ça, dit-elle en considérant le torse nu musclé de Remo qui, machinalement rentra son ventre.

Elle ferma la porte et avant d'atteindre le lit elle avait déboutonné son chemisier. Elle l'accrocha au montant de bois du lit et replia les bras dans le dos pour dégrafer son soutien-gorge.

Elle avait le ventre blanc et plat. Ses seins s'affaissèrent un peu quand elle ôta le soutien-gorge, mais pas assez pour laisser douter de leur fermeté. Les mamelons étaient rouges et déjà durcis.

Elle plia le soutien-gorge sur le chemisier, se tourna vers Remo et déclara :

— Venez, je n'ai pas toute la journée. Je dois être de retour au code dans quarante minutes. C'est mon heure de déjeuner.

Remo se força à détourner les yeux, puis il fit tomber la serviette du lit. Il abandonna son pantalon et ses hésitations.

Elle l'attendait sous les draps quand il délaça ses souliers. Il souleva les couvertures et se coucha. Elle tira un de ses bras derrière son propre dos, plaça l'autre entre ses jambes et murmura :

— Embrasse-moi les seins.

En cinq minutes, tout fut terminé. Elle avait réagi avec une rage animale singulière, dépourvue de franche passion. Puis elle sauta du lit avant que Remo soit tout à fait sûr d'avoir eu une femme.

— T'es pas mal, dit-elle en enfilant son slip blanc.

Remo était couché sur le dos et regardait le plafond, un bras glissé entre sa tête et l'oreiller.

— Comment tu le sais ? T'es pas restée assez longtemps.

Elle rit.

— Je regrette qu'on n'ait pas plus de temps. Ce soir, peut-être.

— Ouais, peut-être. Mais en général j'ai des cours, le soir.

— Quel genre ?

— Le truc habituel.

Remo tourna les yeux vers la fille. Elle remettait son soutien-gorge à la manière de Hollywood, en l'étirant devant elle et se baissant pour laisser tomber les seins dans les bonnets. Tout en continuant de parler.

— Je ne sais pas quel genre de boulot tu fais. J'ai encore jamais vu un numéro comme le tien au tableau.

— Qu'est-ce que c'est que ce tableau ? demanda Remo en regardant de nouveau le plafond.

— Ah ça ? Dans le salon de réunion. Si on veut avoir des rapports, on met le numéro de sa chambre et son numéro de code au tableau.

Les numéros d'un homme et d'une femme apparaissent et un employé les assortit. On n'est pas censé savoir avec qui on va. Ils disent que si on savait ça pourrait devenir sérieux et tout. Mais au bout d'un moment, on arrive à calculer les numéros et on attend pour mettre le sien. Les femmes ont toujours un zéro en premier, et les hommes un chiffre impair. Vous avez le neuf. C'était la première fois que je voyais ça.

— Quel est mon numéro ?

— Neuf zéro. Vous voulez dire que vous n'en savez rien ? Je vous jure...

— J'avais oublié.

— C'est un bon système. Les chefs de groupe l'encouragent. Personne n'a d'histoires et tout le monde est satisfait.

Remo lui jeta un coup d'œil. Elle était rhabillée et courait vers la porte sur ses talons plats.

— Une seconde, dit Remo avec un petit sourire. Vous n'allez pas m'embrasser ?

— Vous embrasser ? s'exclama-t-elle juste avant de claquer la porte. Je ne vous connais même pas !

Remo ne sut pas s'il devait rire ou s'endormir et oublier l'incident. Il ne fit ni l'un ni l'autre. Il se jura de ne plus jamais faire l'amour à Folcroft.

Il y avait plus d'une semaine de ça et maintenant il avait hâte d'en arriver à ses missions. Non que l'entraînement ou le travail lui déplût. Il voulait simplement sortir de Folcroft, se tirer de cette douillette petite prison.

Il fit de nouveau glisser la sandale sur le plancher du gymnase. Ces sandales avaient sans doute une raison. Il y avait une raison pour tout. Mais il s'en moquait éperdument.

— Alors, ça vient ? cria-t-il à MacCleary.

— Plus qu'une minute. Ah, le voilà.

Quand Remo leva les yeux il faillit éclater de rire.

Mais la silhouette qui entraînait les pieds était trop pitoyable pour rire. Il ne devait guère dépasser un mètre cinquante. Un uniforme blanc à large ceinture rouge pendait sur sa carcasse osseuse. Quelques mèches de cheveux blancs flottaient doucement autour de sa figure orientale émaciée. La peau était plissée comme du vieux parchemin jaune.

Il était chaussé de sandales de paille, aussi, et portait deux planches qui sonnaient creux au rythme de sa démarche traînante.

Presque respectueusement, MacCleary emboîta le pas au nouveau venu. Ils s'arrêtèrent devant Remo.

— Chiun, voici Remo Williams, votre nouvel élève.

Chapitre 13

Chiun s'inclina. Remo se contenta d'ouvrir des yeux ronds.

— Qu'est-ce qu'il va m'apprendre ?

— À tuer, répondit MacCleary. À être indestructible, inattaquable, implacable, une machine à tuer presque invisible.

Remo rejeta la tête en arrière et poussa un soupir bruyant.

— Allez, Mac. Ça va. Qui est-il ? Quelle est sa spécialité ?

— Le meurtre, répliqua calmement MacCleary. S'il voulait, vous seriez déjà mort, avant d'avoir pu cligner des yeux.

L'odeur de chrysanthème était forte. Ainsi, elle venait du Chinetoque. Le meurtre ? Il avait l'air d'un échappé d'un asile de vieillards.

— Vous voulez l'abattre ? demanda MacCleary.

— Pourquoi faire ? Il n'en a plus pour longtemps de toute façon.

Chiun restait impassible, comme s'il ne comprenait pas un mot de la conversation. Les grandes mains croisées sur les épaisses planches étaient couvertes de veines saillantes. La figure, même les yeux noirs bridés, ne révélait rien, rien qu'un calme éternel. C'était un calme presque violent, à côté de l'offre récente. Remo regarda le revolver gris terne de MacCleary. Puis il examina de nouveau les yeux. Rien.

— Faites un peu voir le 38.

Il décrocha l'arme du crochet de MacCleary. Elle reposa lourdement dans sa paume. Automatiquement, l'esprit de Remo passa en revue les caractéristiques du pistolet, comme on les lui avait inculquées au cours de l'entraînement. Portée, précision habituelle, pourcentage de ratés, impact. Chiun serait un homme mort.

— Est-ce que Chan va se cacher derrière quelque chose, ou quoi ? demanda Remo.

Il fit pivoter le barillet. Cartouches sombres. Probablement extra.

— C'est Chiun. Non, il sera dans le gymnase à votre poursuite.

Le crochet de MacCleary reposait sur sa hanche. C'était le signe qu'il avait une plaisanterie en réserve. Remo avait déjà vu plusieurs fois le « préalable ». On l'avait entraîné à rechercher ce préalable chez tout homme. Tout le monde en avait un, disaient les instructeurs, il fallait apprendre à le découvrir. Le crochet sur la hanche était celui de MacCleary.

— Si je l'achève, j'aurai une semaine hors d'ici ?

— Une nuit, répondit MacCleary.

— Alors vous pensez que j'en suis capable ?

— Non. Je suis simplement radin, Remo. Je ne veux pas trop vous exciter.

— Une nuit ?

— Une nuit.

— D'accord, dit Remo, je vais le tuer.

Il garda le revolver tout contre son corps, à hauteur de la poitrine, là où lui avait enseigné que le tir serait le plus précis et l'arme le mieux à l'abri de mains rapides venant de devant.

Il braqua le canon sur le torse frêle de Chiun. Le petit homme resta immobile. Un léger sourire semblait illuminer sa figure.

— Maintenant ? demanda Remo.

— Accordez-vous une chance, conseilla MacCleary. Laissez-le se poster à l'autre bout de la salle. Comme ça, vous seriez mort avant d'avoir pressé la détente.

— Combien de temps ça prend pour presser une détente ? J'ai l'avantage du premier assaillant.

— Non, vous ne l'avez pas. Chiun peut se déplacer entre le temps où votre cerveau décide de tirer et où votre doigt se crispe sur la détente.

Remo recula d'un pas. Son index reposait légèrement sur la détente. Tous les 38 de ce modèle avaient la détente ultra-sensible. Il abaissa son regard des yeux de Chiun sur sa poitrine. C'était peut-être par hypnose que le Chinois pourrait ralentir ses mouvements. Un instructeur lui avait dit que certains Orientaux faisaient ça.

— Ce n'est pas de l'hypnose non plus, dit MacCleary. Alors vous pouvez le regarder dans les yeux. Chiun. Posez les planches. Ça viendra plus tard.

Chiun les posa par terre. Il était lent et pourtant ses jambes eurent l'air de rester immobiles tandis que le tronc descendait vers le sol. Les planches ne firent aucun bruit en touchant le parquet. Chiun se redressa et s'éloigna vers le fond de la salle où des nattes de coton blanc rembourrées étaient accrochées au mur. Comme Chiun s'écartait, Remo étendit le bras pour viser avec plus de précision. Il n'avait plus besoin de garder l'arme contre lui pour la protéger :

L'uniforme blanc du vieillard était plus clair que les nattes. Mais la couleur ne posait pas de problème. Le soleil de l'après-midi illuminait la ceinture rouge. Remo visa juste au-dessus. Il frapperait Chiun en pleine poitrine et puis quand il se tordrait par terre dans une mare de sang, il ferait cinq pas pour placer deux balles dans les cheveux blancs.

— Prêt ? cria MacCleary en reculant de ce qui allait devenir un champ de tir.

— Prêt, répondit Remo.

Ainsi, pensa-t-il, MacCleary ne se donnait pas la peine de voir si le vieux l'était. C'était peut-être un des tests fréquents. Ce vieillard, incapable de comprendre l'anglais, d'une fragilité pathétique, était peut-être la victime offerte pour voir si Remo tuerait. Bande de fumeurs.

Remo visa avec le canon plutôt qu'avec le « V ». Ne jamais se fier à la hausse du pistolet d'un autre. La distance était de quarante mètres.

— Allez ! cria MacCleary et Remo pressa deux fois la détente.

De la bourre de coton vola des nattes quand les balles s'écrasèrent là où s'était tenu Chiun. Mais le vieux arrivait rapidement, marchant de biais sur le plancher, comme un danseur souffrant de démangeaisons, un drôle de petit bonhomme, sur un drôle de petit trajet. En finir maintenant.

Une nouvelle détonation se répercuta dans le gymnase. Le drôle de petit bonhomme avançait toujours, tantôt rampant, tantôt bondissant, glissant, mais avançant. Vas-y. Clac !

Et il continuait d'arriver. Quinze mètres. Attendre trente. Maintenant. Deux coups de feu claquèrent et soudain le vieil homme marchait lentement, de la même démarche traînante qu'à son entrée dans la salle. Il ne restait plus de balles.

Dans sa rage, Remo lança le pistolet à la tête de Chiun. Le vieillard parut le cueillir au vol comme si c'était un papillon. Remo ne vit même pas bouger les mains. L'âcre senteur de la poudre couvrit l'odeur de chrysanthème quand il vint rendre l'arme à Remo.

Remo la prit et la rendit à MacCleary. Quand le crochet s'avança, il laissa tomber le revolver par terre. Il atterrit avec un claquement sec.

— Ramassez-le, dit MacCleary.

— Merde.

MacCleary fit un signe au petit vieux. Sans savoir comment, Remo se retrouva par terre, le nez sur le plancher. Il n'avait même pas eu mal, il était tombé trop vite.

— Eh bien, Chiun ? demanda MacCleary.

Dans un anglais délicat sinon fragile, Chiun répondit :

— Il me plaît.

La voix était douce, aiguë. Nettement orientale mais avec un soupçon d'accent britannique.

— Il ne tue pas pour des raisons stupides ou puériles. Je ne vois pas de patriotisme ni d'idéal, mais un bon raisonnement. Il m'aurait tué pour une nuit de distraction. C'est une bonne raison. Il est plus malin que vous, Mr MacCleary. Il me plaît.

Remo se releva en ramassant le pistolet. Il ne savait même pas où il avait été frappé, jusqu'à ce qu'il tente de s'incliner par dérision devant Chiun.

— Aïe ! cria-t-il.

— Retenez respiration. Maintenant courbez, ordonna Chiun.

Remo souffla. La douleur disparut.

— Tous les muscles, parce qu'ils dépendent du sang, dépendent de l'oxygène, expliqua Chiun. Vous apprendrez d'abord à respirer.

— Ouais, grogna Remo en rendant le revolver à MacCleary. Dites-moi, Mac, qu'est-ce que vous avez à foutre de moi si vous l'avez ? Je ne pense pas que vous ayez besoin de quelqu'un d'autre.

— Sa peau, Remo. Chiun peut presque disparaître mais il n'est pas invisible. Vous entendez les témoins raconter qu'ils ont vu un petit bout d'homme jaune près de toutes les missions que nous exécutons ? Les journaux feraient leurs choux gras du Fantôme Oriental. Et par-dessus tout, Remo, nous n'existons pas. Ni vous, ni moi, ni Chiun, ni Folcroft. Par-dessus les missions, par-dessus notre vie, cette organisation n'a jamais existé. La plupart de vos missions consisteront à assurer que ça reste comme ça, je le crains. C'est pourquoi il est particulièrement important que vous ne nouiez aucune amitié ici.

Remo considéra Chiun. Les fentes noires demeurèrent impassibles en dépit d'un sourire évident. La tête de MacCleary était baissée comme s'il était passionné par les planches aux pieds du petit vieux.

— C'est pourquoi faire, les planches ? demanda Remo.

MacCleary répondit par un grognement et tourna les talons. Ses pieds traînaient un peu comme ceux de Chiun. Il ne serra pas la main, ne dit pas au revoir. Remo ne le reverrait pas, pas avant d'avoir à le tuer.

Chapitre 14

Harold Smith déjeunait dans son bureau quand la ligne directe brouillée sonna. Peu de chose la distinguait des deux autres téléphones placés sur le grand bureau d'acajou, à part un petit point blanc au milieu du combiné.

Smith remit sa cuillerée de yaourt aux pruneaux dans la coupe de porcelaine blanche sur le plateau d'argent. Il s'essuya la bouche avec un fin mouchoir comme s'il attendait un visiteur important et décrocha.

— Smith, 7-4-4.

— Eh bien, répondit la voix trop familière.

— Eh bien quoi, monsieur ?

— Cette étude de New York ?

— Très peu de progrès, hélas ! Nous ne pouvons pas déborder Maxwell.

Smith laissa tomber le mouchoir sur le plateau et se mit à soulever distraitement du bout de sa cuillère des vagues de yaourt aux pruneaux. Dans la vallée de larmes qu'était sa vie, le sommet ne manquait jamais d'ajouter quelques orages, et se demandait ensuite pourquoi il était mouillé.

— Et le personnel d'un nouveau type ?

— Nous préparons un homme en ce moment, monsieur.

— En ce moment ? fit la voix, plus forte. Vous le préparez ? Le Sénat va en venir bientôt à New York, et il ne peut pas arriver avec ce Maxwell toujours en opération. Trop de témoins disparaissent. Nous avons besoin d'une étude, et si Maxwell la bloque, alors bloquez Maxwell.

— Nous n'avons qu'un seul instructeur-recruteur capable dans ce domaine...

— Enfin, bon Dieu ! Qu'est-ce que vous fichez donc là-haut ?

— Si nous envoyons notre instructeur, nous n'aurons plus que l'entraîné.

— Eh bien, envoyez l'entraîné.

— Il n'aurait pas la moindre chance.

— Alors envoyez votre recruteur. Débrouillez-vous comme vous voudrez, je m'en moque.

— Nous avons besoin de trois mois encore. Notre homme sera prêt

à ce moment.

— Vous éliminerez Maxwell d'ici un mois. C'est un ordre.

— Oui, monsieur, dit Smith et il raccrocha.

Il détruisit les congères de yaourt et laissa la cuillère sombrer dans la mixture grisâtre.

MacCleary ou Williams. L'un encore mal entraîné, l'autre l'unique lien avec le nouveau matériel. Williams pourrait peut-être réussir. Mais s'il échouait, alors plus personne. Smith regarda fixement le téléphone au point blanc, puis les appareils inter-Folcroft.

Il décrocha un téléphone local.

— Unité spéciale, dit-il et il attendit.

Le soleil de midi scintillait sur les eaux du détroit de Long Island.

— Unité spéciale, répondit une voix.

— Je veux parler à... Non, ça ne fait rien, dit Smith et il raccrocha puis il contempla les eaux en essayant de prendre une décision.

Chapitre 15

Remo avait trouvé les appartements de Chiun beaucoup plus grands que les siens, mais bourrés d'un tel bric-à-brac multicolore qu'ils avaient l'air d'une boutique de souvenirs surpeuplée.

Le vieil Oriental força Remo à s'asseoir sur une mince natte. Il n'y avait pas de chaises et la table où ils prenaient leurs repas leur arrivait aux chevilles. Chiun disait que les jambes repliées développaient plus de muscles que les jambes pendant d'une chaise.

Pendant une semaine, Chiun ne fit que parler. Il n'y eut pas d'instructions directes sur sa spécialité. Chiun sondait et Remo éludait. Chiun posait des questions et Remo répondait par d'autres questions.

La chirurgie plastique avait peut-être ralenti l'allure de l'entraînement. Les chirurgiens avaient redressé une fracture du nez de Remo et retiré de la chair sous les pommettes pour les faire paraître plus hautes. L'électrolyse avait agrandi son front.

Sa figure était encore couverte de pansements quand un jour, à table, il demanda à Chiun :

— Vous avez déjà mangé un hot-dog cachère ?

— Jamais, déclara Chiun. Et c'est pourquoi j'ai vécu si longtemps. Et j'espère que jamais plus vous ne mangerez de hot-dogs cachères ni aucune des saletés dont les Occidentaux se bourrent l'estomac.

Remo haussa les épaules et repoussa le bol de laque noire contenant la chair de poisson blanche presque translucide. Il savait que le soir il pouvait commander de vrais repas.

— Je vois que vous ne renoncerez jamais à vos mauvaises habitudes en ce qui concerne votre bouche.

— MacCleary boit.

La figure de Chiun s'éclaira tandis qu'il prenait une parcelle de poisson blanchâtre.

— Ah, MacCleary. C'est un homme très spécial. Très spécial.

— Vous l'avez entraîné ?

— Non, pas moi. Mais un de mes dignes collègues. Et il a fait de l'excellent travail si l'on considère qu'il avait affaire à une personne idéaliste comme Mr MacCleary. Très difficile. Heureusement, vous n'aurez pas ces problèmes.

Remo mâcha quelques grains de riz qui n'avaient pas été contaminés par le poisson. Une lumière étrange filtrait par les

paravents orangés.

— Je suppose que j'ai tort de le demander, mais comment avez-vous rejeté le fardeau de cet idéalisme ?

— Vous avez tort de le demander, répliqua Remo en pensant que ce soir il aurait peut-être droit aux côtes de porc.

Chiun hocha la tête.

— Ainsi. Pardonnez mon indiscretion mais je dois connaître mon élève.

Soudain Remo s'aperçut que la dernière petite bouchée de riz avait touché le poisson. Il l'aurait bien recrachée, mais il avait fait ça la veille et Chiun s'était lancé dans un sermon sur l'incalculable prix de la nourriture. Le discours avait duré une demi-heure, trente minutes d'ennui total. Remo avala.

— Je dois connaître mon élève, répéta Chiun.

— Écoutez, je suis ici depuis six jours et nous ne faisons que parler. Est-ce que nous ne pourrions pas nous mettre un peu à ce que nous avons à faire ? J'ai entendu parler de la patience orientale, mais moi je n'en ai pas.

— Le moment venu, le moment venu. Comment l'avez-vous rejeté ?

Chiun se mit à mâcher le poisson et Remo sut qu'il y aurait au moins trois minutes de mastication.

— Vous imaginez qu'autrefois j'avais cet idéalisme.

Chiun hocha la tête sans cesser de mâcher.

— D'accord, murmura Remo. Toute ma vie, j'ai fait partie d'une équipe, et la seule chose que ça m'a valu c'est la chaise électrique. Ils allaient me faire griller. J'ai accepté un marché et quand je me suis réveillé, c'était l'enfer. Je suis ici et ce poisson aussi et c'est l'enfer. Voilà. Ça va ?

Quand Chiun eut enfin avalé, il dit :

— Je vois, je vois. Mais une expérience ne tue pas une idée. L'idée demeure. Elle est simplement cachée. C'est un bon moment pour vous pour l'apprendre. Mais quand les sentiments de votre enfance reviendront, alors attention.

— Je m'en souviendrai, promit Remo, en se disant que peut-être un steak serait meilleur que les côtes de porc.

Chiun s'inclina légèrement.

— Desservez les plats. Nous commençons.

Tandis que Remo portait les bols sur l'évier peint de fleurs violettes et vertes, Chiun marmonna. Il ferma les yeux et releva la tête comme s'il contemplait un ciel obscur.

— Je suis censé vous apprendre à tuer. Ce serait très simple si pour tuer il suffisait que vous vous approchiez de votre victime et l'abattiez. Mais ce n'est pas toujours ainsi dans votre profession. Vous allez

trouver cela plus difficile et plus complexe, aussi votre entraînement sera-t-il plus difficile et plus complexe. Malheureusement, il faut de nombreuses années pour fabriquer un expert. Et je n'ai pas beaucoup d'années pour vous entraîner. Une fois on m'a confié un homme de votre Central Intelligence Agency et on m'a dit de l'entraîner en deux semaines pour une mission en Europe. J'ai dit que le temps était trop court ; qu'il ne serait pas prêt. Ils n'ont pas voulu m'écouter. Et il n'a vécu que deux semaines. C'est pitoyable qu'il n'y ait pas plus d'intelligence centrale dans votre Central Intelligence Agency. Cependant, ils m'ont promis plus de temps pour vous. Combien, nous ne le savons ni l'un ni l'autre. Nous essaierons d'apprendre le plus que nous pourrons pendant ces quelques premières semaines, et puis vous pourrez retourner, si le temps le permet, au commencement et vous spécialiser.

« Avant d'apprendre quoi que ce soit, il faut savoir ce que l'on étudie. Tous les arts de défense sont une application des croyances Zen. »

Remo sourit.

— Vous connaissez le Zen ? demanda Chiun.

— Bien sûr. Des barbes, des clodos et du café noir. Chiun fronça les sourcils.

— Le leur n'est pas le Zen ; le leur n'est que sottises. Vous verrez. Tous les arts de défense, le judo, le karaté, le kung-fu, l'aïki, sont basés sur la philosophie de l'action instantanée quand l'action est nécessaire. Mais cette action doit être instinctive, pas apprise. Elle doit procéder naturellement d'une personne, de son être. Ce n'est pas votre veste, que vous pouvez ôter, mais votre peau, que vous ne pouvez pas. Cela peut paraître très complexe, Mr Remo, mais ça s'éclaircira. Dans votre entraînement, le plus important sera la respiration.

— Naturellement, ironisa Remo.

Chiun ne releva pas la plaisanterie.

— Si vous n'apprenez pas à respirer convenablement, vous ne ferez rien convenablement. C'est d'une importance capitale et vous devez vous entraîner à respirer correctement jusqu'à ce que ça devienne instinctif. Normalement, l'entraînement proprement dit devrait attendre ce moment. Dans les conditions actuelles, c'est impossible.

Il se leva et alla prendre dans un cabinet de laque noire un métronome de métal sombre. Il le plaça sur la table entre Remo et lui.

Ensuite, Remo vécut l'après-midi le plus assommant de sa vie. Chiun expliqua diverses techniques respiratoires, et recommanda un cycle de battements de métronome : deux pour inspirer, deux pour retenir sa respiration, deux pour expirer.

Remo s'entraîna tout l'après-midi tandis que le métronome claquait et que Chiun parlait. Il ne saisit que des bribes de ce que disait le vieil

Oriental : le *ki-ai*, souffle spirituel, consistant à souder sa respiration avec le souffle universel afin de souder la puissance universelle à sa propre puissance.

— Repoussez l'air, exhorta Chiun. Refoulez-le dans votre corps, jusqu'au ventre, tout en bas derrière le complexe des nerfs qui contrôlent les émotions... plus bas, plus bas, tout au fond.

— Calmez ces nerfs. Les nerfs calmes font l'homme calme et l'homme calme n'éprouve pas la peur. En respirant, méditez. Dégagez votre esprit de toutes pensées et impressions de l'extérieur. Alors la chose qui est en vous... votre mission... peut recevoir toute votre attention.

Il continua ainsi, inlassablement, jusque dans la soirée. Et puis il dit à Remo :

— C'est très bien. Et déjà vous marchez bien. Équilibre et respiration. Il n'y a pas grand-chose d'autre. Demain, nous nous spécialiserons.

Le lendemain matin, Chiun expliqua la différence entre les arts de la défense ; la différence entre le « do », une façon, et le « *jitsu* », une technique.

— Vous avez dû apprendre le judo à l'armée, dit Chiun.

Remo hocha la tête. Chiun fronça les sourcils.

— Il va y avoir beaucoup à désapprendre. Vous avez appris à tomber ?

— Oui, répondit Remo en se rappelant la technique du judo pour tomber, rouler et claquer le sol du bras pour dissiper la violence de la chute.

— Oubliez ça. Au lieu de tomber comme un mannequin, nous apprenons à tomber comme un torchon.

Ils allèrent aux nattes disposées sur le plancher du gymnase.

— Ceci est l'aïkido, Mr Williams. C'est un art de défense pur et simple. L'art de s'échapper, de ne pas être blessé et de revenir pour combattre. Le judo est un système de lignes droites ; dans l'aïki, nous devons imiter le cercle. Jetez-moi par-dessus votre épaule, Mr Williams.

Remo passa devant Chiun, lui empoigna le bras et jeta le petit homme par-dessus son épaule. Selon la technique du judo, Chiun devait tomber sur les nattes, rouler, et étendre le bras en l'abattant pour neutraliser la force de la chute. Mais il tomba comme une balle, roula, pivota et se retrouva sur ses pieds devant Remo, d'un seul mouvement.

— Voilà ce que vous devez apprendre, dit Chiun. Maintenant enlacez-moi par-derrière.

Remo se plaça derrière lui, puis il l'empoigna par le torse en lui clouant les bras contre les flancs.

Dans le judo, il y a de nombreuses parades à cette attaque, toutes violentes. Rejeter la tête en arrière dans la figure de l'adversaire ; se tordre de côté et envoyer le coude dans la gorge de l'assaillant ; lui écraser le cou-de-pied du talon ; se pencher et saisir entre ses jambes les chevilles de l'ennemi, se redresser en tirant et retomber contre son ventre.

Chiun n'en utilisa aucune.

Méchamment, Remo serra de toutes ses forces. Il sentit Chiun souffler et ses muscles se crispier. Le vieil homme releva les mains et les plaça sur les poignets de Remo. En exerçant une pression régulière, il les écarta tout simplement... deux centimètres... quatre... et finalement elles le lâchèrent. Chiun pivota, passa sous l'aisselle de Remo et le projeta à la renverse au bord de la natte.

Remo resta assis par terre, étourdi.

— Vous avez oublié de rouler, dit Chiun.

— Comment diable avez-vous fait ça ? Dieu sait que je suis plus fort que vous !

— Oui, vous l'êtes, mais votre force est rarement dirigée d'un point à un autre point. Elle jaillit de vos muscles dans de nombreuses directions. J'ai simplement concentré ma faible force dans le *saïka tanden*, le centre nerveux de l'abdomen, et puis je l'ai dirigée le long de mes bras vers l'extérieur. Je pourrais me dégager ainsi des mains de dix hommes, et vous pourrez en faire autant avec vingt hommes, quand vous aurez appris. Et vous y arriverez.

L'entraînement continua.

Un matin, trois jours plus tard, Chiun dit à Remo :

— Vous avez fait assez d'*aïki*. C'est un art de défense et vous n'allez pas être un défenseur. Vous devez apprendre l'attaque. On m'a dit que nous n'avons pas beaucoup de temps alors nous devons nous dépêcher.

Il conduisit Remo aux poteaux d'exercice dans le fond de la salle.

— Il y a de nombreuses sortes d'art offensif en Extrême-Orient et ils sont tous excellents si on les exécute bien. Nous devons cependant nous concentrer sur un seul et le karaté est de loin le plus divers.

Ils se placèrent dans le rectangle formé par les quatre poteaux en forme d'Y qui arrivaient à l'épaule de Remo. Chiun reprit :

— L'histoire de l'origine du karaté est racontée ainsi ; il y a très longtemps les paysans d'une province chinoise furent désarmés par leur tyran. Dharma, qui fonda la science du Zen, vivait à cette époque. Et il savait que son peuple devait pouvoir se protéger. Alors il le réunit, dans un grand rassemblement.

Tout en parlant, Chiun installait d'épais blocs de sapin dans la fourche des poteaux.

— Dharma dit à son peuple qu'il devait se défendre. Il dit : « Nous

avons perdu nos couteaux, alors faisons de chaque doigt un couteau... »

Et, du bout d'un seul doigt, Chiun frappa une des planches de sapin. Les deux moitiés tombèrent en claquant sur le sol.

— Et Dharma dit : « Nous n'avons plus de masses d'armes, alors chacun de nos poings doit être une masse... »

Et de son poing crispé, Chiun frappa et cassa en deux l'énorme planche du deuxième poteau. Il se plaça devant le troisième.

— Sans lances, chaque bras doit devenir une lance, cita-t-il et son bras raidi jaillit et fendit en deux morceaux le bloc massif.

Il resta quelques instants immobile, considérant le gros poteau en bois de charpente fourchu d'où les deux moitiés de planche étaient tombées. Il inspira profondément.

— Et Dharma a dit « Que chaque main ouverte devienne une épée... »

Les derniers mots furent presque criés dans une explosion d'air violente. Et la main ouverte de Chiun s'abattit, son tranchant heurtant la fourche avec un bruit de détonation. Et le poteau disparut. Il vacilla et tomba, tranché en deux proprement à un mètre de sa base.

Chiun se tourna vers Remo.

— C'est l'art de la main ouverte, que nous appelons karaté et pratiquons encore aujourd'hui. Vous l'apprendrez.

Remo ramassa le sommet du poteau et examina ses arêtes déchiquetées. Il devait bien avouer que Chiun l'impressionnait. Qu'est-ce qui pouvait arrêter ce petit homme s'il lui prenait l'envie de tuer ? Qui pourrait ne pas tomber devant ces mains terrifiantes ?

Chapitre 16

Durant l'entraînement de l'*aïki*, Remo apprit les principaux points de pression du corps. Il y en avait des centaines, lui dit Chiun, mais une soixantaine seulement avaient une valeur pratique et à peine huit pouvaient efficacement tuer.

— Ce sont sur ces huit que vous allez vous concentrer.

Après déjeuner, Remo trouva deux mannequins grandeur nature montés sur des socles à ressorts, dans le gymnase. Ils portaient l'uniforme blanc, mais avec des points rouges peints sur les deux tempes, la pomme d'Adam, le plexus solaire, les deux reins, la base du crâne et un endroit qui, il l'apprit plus tard, recouvrait la septième vertèbre principale.

— Il y a une formation de main karaté. C'est la base de toutes les autres, commença Chiun quand ils furent accroupis sur les nattes face aux mannequins, et il ouvrit sa main, la paume en l'air, tous les doigts tendus. Le pouce doit être dressé, comme le chien d'un pistolet. Il doit se produire une action de tiraillement s'étendant jusque dans l'avant-bras. Cela provoque à son tour une extension, une poussée en avant, du petit doigt. Les trois doigts du centre sont légèrement courbés aux extrémités et toute la main est imperceptiblement creusée.

Il amena sa main en position.

— Tâtez mon avant-bras, dit-il à Remo.

Remo obéit. Le bras était comme un cordage tressé.

— Ce n'est pas la force mais la tension qui crée cette dureté, expliqua Chiun. Et ce n'est pas la force mais la tension qui fait de la main une pareille arme.

Il amena Remo près des mannequins et commença à lui apprendre à décocher des salves de coups du tranchant de la main... gauche, droite ; en bas, en haut ; inlassablement.

Les mannequins étaient bourrés de fibre dure mais Remo découvrit que ses mains étaient virtuellement immunisées contre l'impact.

Une fois, Chiun l'interrompit.

— Vous tentez de suivre avec vos coups. Il n'y a pas de suite dans le karaté. C'est un mouvement sec, cassant.

Il tira de sa poche une pochette d'allumettes.

— Allumez-en une, Mr Remo.

Remo obéit et tint l'allumette à bout de bras. Chiun lui fit face,

leva la main à hauteur de l'épaule, puis l'abattit en expirant fortement. Juste avant que la main touche la flamme il inversa le mouvement et la redressa vivement. La flamme parut bondir à sa suite, dans le vide créé par le geste éclair de Chiun, et l'allumette s'éteignit.

— C'est le mouvement et l'action que l'on doit rechercher, dit Chiun.

— Je ne veux pas éteindre de feux. Je veux briser des planches. Quand est-ce que j'en serai capable ?

— Vous l'êtes déjà. Mais d'abord, l'entraînement.

Il fit travailler Remo sur les mannequins pendant des heures. Vers le soir, il lui montra les autres formations de main karaté. Remo apprit que la première qu'on lui avait enseignée, la main épée, s'appelait *shuto*. Elle pouvait être maintenue toute la journée sans fatigue.

La main légèrement pliée en arrière au poignet, c'était la main piston – *shotei* – utilisée pour frapper le menton ou la gorge. Le *hiraken* se faisait de la même façon mais les doigts du milieu se recourbaient un peu plus. C'était une pagaie...

— Très commode pour boxer les oreilles et briser les tympan, expliqua Chiun.

La masse, formée par la main épée repliée en poing s'appelle *tetsui*.

— Il y en a d'autres, mais ce sont celles-ci que vous avez surtout besoin de connaître, dit Chiun. Quand vous apprendrez l'art de communiquer votre puissance par vos mains et vos pieds, vous apprendrez aussi à l'étendre au moyen d'objets inanimés. Entre les mains d'un expert, toutes les choses sont des armes mortelles.

Il montra à Remo comment faire des couteaux de papier et des fléchettes redoutables avec des trombones. Ce qu'il aurait encore pu enseigner à Remo reste à déterminer. Un gardien entra dans les appartements de Chiun à 3 heures du matin. Il lui parla tout bas pendant un moment.

Le vieil homme courba la tête, puis il fit signe à Remo qui était réveillé mais immobile.

— Suivez-le, dit-il à son élève.

Remo se leva de sa natte de paille et enfila une paire de sandales. Le gardien paraissait nerveux. Il savait apparemment qu'il était dans une des pièces de l'unité spéciale.

Quand Remo s'avança l'homme recula vers la porte. Remo lui fit signe de le précéder.

Le vent du détroit pénétra la légère tunique blanche de Remo quand il suivit le gardien le long d'une des allées pavées. La lune de novembre baignait d'une lumière irréaliste les bâtiments obscurs. Remo contrôla sa respiration pour limiter les effets du froid. Mais quand il atteignit le bâtiment principal il se claquait les flancs pour se réchauffer.

Le gardien portait une épaisse veste de laine qu'il garda boutonnée même quand ils furent entrés et montèrent au deuxième par l'ascenseur automatique. Ils furent interceptés par deux autres gardiens et celui de Remo dut montrer deux fois son laissez-passer avant qu'ils atteignent une porte de chêne à poignée de cuivre. Curieusement, Remo remarquait à présent les postures déséquilibrées des hommes. Ils tenaient leurs mains comme s'ils demandaient à être renversés.

Machinalement, Remo nota qu'ils seraient faciles à maîtriser.

Sur la porte on pouvait lire « Privé ». Le gardien s'arrêta.

— Je ne peux pas entrer là, monsieur.

Remo tourna le bouton de cuivre. Le battant s'ouvrit vers l'extérieur, plutôt que dans la pièce. À son inertie, Remo estima qu'il ne pourrait être traversé par une balle, sauf peut-être d'un Magnum 357.

Un homme mince en peignoir de bain bleu était accoté contre un bureau d'acajou et buvait dans une tasse blanche fumante. Il contemplait la nuit et le détroit au clair de lune.

Remo tira la porte derrière lui. Une balle de 357 ne la pénétrerait pas.

— Je suis Smith, dit l'homme sans se retourner. Je suis votre supérieur. Voulez-vous du thé ?

Remo grogna négativement. Smith continua de regarder dehors dans l'obscurité.

— Vous devez maintenant connaître l'essentiel de votre affaire. Vous avez accès aux armes. Un employé du bureau 307, dans ce bâtiment, vous donnera vos points de chute et vos lignes de communication. Naturellement vous détruirez toute information écrite. Des vêtements avec des étiquettes de Californie vous attendent au 102. Vous avez de l'argent. Les papiers sont au nom de Remo Cabell. Bien entendu, vous n'ignorez pas la nécessité du prénom en cas d'appel impromptu.

Smith s'exprimait comme s'il lisait une liste de noms.

— Nous vous situons comme un journaliste free-lance de Los Angeles. C'est facultatif. Vous pouvez changer ça. La méthode, bien sûr, est la vôtre. Vous avez été entraîné. Nous aimerions vous donner plus de temps, mais...

Remo attendait près du bureau. Il ne s'était pas attendu à ce que sa première mission soit ainsi. Mais au fond, à quoi s'était-il attendu ?

— Votre mission est de tuer. Votre victime se trouve à l'East Hudson Hospital à Jersey. L'homme est tombé d'une fenêtre aujourd'hui. Sans doute poussé. Vous l'interrogerez et l'éliminerez. Vous n'aurez pas besoin de drogues pour l'interrogatoire. S'il est encore en vie, il vous parlera.

— Monsieur, interrompit Remo, où est-ce que je dois retrouver MacCleary ? Il devait m'accompagner pour ma première mission.

Smith considéra sa tasse.

— Vous le verrez à l'hôpital. C'est lui la victime. Remo laissa échapper son souffle. Il recula d'un pas sur le tapis moelleux. Il fut incapable de répondre.

— Il doit être éliminé. Il est mourant, il souffre, il a été bourré de drogues. Qui sait ce qu'il peut raconter ? Remo demanda, en faisant un effort pour parler :

— Nous pourrions peut-être l'enlever ?

— Où l'amèneriez-vous ?

— Là où vous m'avez amené.

— Trop dangereux. Les papiers qu'il avait sur lui le donnaient comme un malade de Folcroft. Nous avons déjà reçu un avis de la police d'East Hudson où la chute s'est produite. Il y a maintenant un lien direct avec nous. Un des médecins a dit à la police que le blessé était émotionnellement troublé et, à notre connaissance, les flics d'East Hudson ont conclu à la tentative de suicide.

Smith agita un peu sa tasse. Remo supposa qu'il voyait quelque chose dans son thé.

— S'il est encore en vie, vous l'interrogerez sur un certain Maxwell. C'est votre deuxième mission.

— Qui est Maxwell ?

— Nous ne savons pas. Il fournit au syndicat de New York ce que nous croyons être le parfait service d'assassinat. Comment, où et quand, nous l'ignorons. Vous mettrez fin à Maxwell aussi rapidement que possible. Si vous ne réussissez pas en une semaine, ne cherchez plus à communiquer avec nous. Nous devons peut-être fermer boutique et nous réorganiser ailleurs.

— Alors qu'est-ce que je fais ?

— Vous avez le choix entre deux choses. Vous pouvez continuer de traquer Maxwell. C'est facultatif. Ou vous pouvez vous installer pour un moment à New York. Lisez les annonces personnelles dans le *New York Times*. Quand nous en aurons besoin, nous vous joindrons par ce moyen. Nous signerons nos messages R.X., comme prescription, comme CURE.

— Et si je réussis ?

L'homme posa sa tasse sur le bureau sans se retourner.

— Si vous réussissez dans la semaine, les affaires continuent normalement. Reposez-vous et surveillez le *Times*. Nous vous contacterons.

— Et pour l'argent ?

— Emportez-en suffisamment avec vous maintenant. Quand nous vous contacterons, nous vous en ferons parvenir, dit Smith et il donna

un numéro de téléphone. Souvenez-vous de ce numéro. En cas d'urgence, et uniquement en cas d'urgence, vous pourrez m'y joindre directement entre 14 h 55 et 15 h 05 tous les jours. À aucun autre moment.

— Pourquoi me dites-vous de me terroriser si je rate Maxwell ?

Remo se sentait obligé de poser la question. Les choses allaient trop vite.

— La dernière chose que nous voulons, c'est que vous cherchiez des réseaux dans tous les coins et puis que vous débarquiez un jour à Folcroft. Bon, vous ratez la mission Maxwell. Une mission, un centre d'entraînement, ça n'a pas grande importance. Mais cette organisation ne peut être révélée. C'est pourquoi votre première mission contre MacCleary est impérative. C'est un lien avec nous et nous devons briser ce lien. Si vous échouez dans celle-là... Si vous échouez, nous devons vous éliminer. C'est notre seule arme. Vous devez aussi savoir que si vous parlez à qui que ce soit, nous vous aurons. Je vous le promets. Je viendrai moi-même. MacCleary est à l'hôpital sous le nom de Frank Jackson. C'est tout. Au revoir.

Smith se retourna pour lui serrer la main, puis il dut se raviser et croisa les bras.

— Inutile de se faire des amis dans cette profession. Au fait, soyez rapide avec MacCleary, voulez-vous ?

Remo vit que l'homme avait les yeux rouges. Il partit pour le bureau 307.

Chapitre 17

Les deux inspecteurs de police d'East Hudson montaient sans se parler dans l'ascenseur du Lamonica Towers jusqu'au douzième étage, le dernier.

Le silence de l'ascension semblait interdire toute conversation. Le sergent Grover, un homme tout rond, mâchonnait un cigare éteint et regardait défiler les numéros des étages. L'inspecteur Reed, « Reed l'Échalas » comme on l'appelait à la brigade criminelle, suivait du bout de son crayon des notes prises dans un petit carnet noir.

— Il a dû tomber de huit étages au moins, dit-il.

Grover grogna.

— Il n'a pas voulu parler.

— Tu tomberais de huit étages, tu parlerais ? rétorqua Grover en tapotant d'un gros doigt velu le panneau astiqué des boutons. Non, il ne va pas parler. Il ne va rien dire du tout. Il va même pas tenir le coup jusqu'à l'hôpital.

— Mais il a pu parler. Je l'ai entendu dire quelque chose à l'un des brancardiers.

— Tu as entendu. Tu as entendu. Fiche-moi la paix, t'entends ? gronda Grover, la figure brusquement congestionnée. Bon, t'as entendu. J'aime pas cette histoire. T'entends ?

— Qu'est-ce que tu me veux, à la fin ? cria Reed. C'est ma faute si nous devons parler au propriétaire du Lamonica Towers ?

Grover essuya une petite tache sur le panneau des boutons. Ils formaient une équipe depuis près de huit ans et tous deux connaissaient le danger du Lamonica Towers.

C'était un immeuble de luxe qui aurait été plus à sa place dans les quartiers les plus chics de New York, et pourtant le constructeur avait choisi East Hudson. Il avait apporté à la ville pour quatre millions et demi de dollars d'immobilier imposable, sur douze étages. Le Lamonica Towers équilibrait le budget municipal et faisait baisser les impôts des contribuables locaux. C'était un capital politique qui avait maintenant un parti au pouvoir depuis près de dix ans. Il s'élevait, blanc et magnifique, parmi les maisons grises à deux étages serrées à sa base.

Et le maire avait donné de strictes instructions à la police :

— Une voiture de patrouille doit faire le tour de l'immeuble vingt-

quatre heures sur vingt-quatre. Aucun policier ne doit y entrer sans l'autorisation du maire en personne. Tout appel urgent doit bénéficier de la priorité absolue.

— Et si Mr Norman Felton, qui habite le duplex de 23 pièces au sommet appelle la police, celle-ci doit se mettre à son service... après avoir d'abord prévenu le maire, qui pourrait personnellement faire quelque chose pour Mr Felton, dont les contributions aux fonds du parti sont généreuses.

Grover frotta sa manche sur le panneau et recula pour admirer son astiquage. La tache avait disparu.

— Tu aurais dû joindre le maire, dit Reed quand la porte de la cabine coulisssa.

— J'aurais dû. J'aurais dû. Il était pas chez lui. Qu'est-ce que tu veux ?

Une rougeur envahit les joues bouffies de Grover. Il examina une dernière fois le panneau puis il sortit de la cabine et foula l'épaisse moquette vert foncé du foyer. Quand la porte de l'ascenseur se referma il s'aperçut soudain qu'il n'y avait pas de bouton d'appel.

Il donna un coup de coude à Reed. Ils ne pouvaient que s'avancer vers l'unique porte blanche devant eux, avec un grand œil métallique au centre. La porte n'avait ni moulure, ni bouton, ni bec-de-cane.

Le foyer bien éclairé était comme une chambre à gaz sans fenêtre, sauf qu'ils ne distinguaient nulle part de trou par lequel une pastille tomberait dans l'acide.

Ce n'était pas le foyer qui inquiétait Reed.

— Nous n'avons même pas pu joindre le chef, grogna-t-il.

— Tu vas la boucler, oui ? Ferme-la, tu veux !

— On va se faire révoquer, ça fait pas un pli.

Grover empoigna les larges revers bleus de Reed et chuchota sauvagement :

— Nous devons y aller. Il y a un corps en bas. Je connais ces gens riches. T'en fais pas, on risque rien. Le chef ne pourrait rien faire. Nous avons la loi pour nous. Tout ira bien.

Reed secoua la tête et Grover frappa sur la porte blanche. Le coup fut étouffé, comme de la chair entrant en contact avec de l'acier massif. Grover ôta son chapeau et fit signe à Reed de l'imiter. Reed était gêné par son carnet mais il réussit à ne pas lâcher son feutre. Grover serra les dents sur son mégot de cigare.

La porte s'ouvrit rapidement mais sans bruit, en glissant sur la gauche, révélant un majordome en habit noir, grand et imposant.

Ils regrettaient de déranger Mr Felton, lui dit Grover, mais ils devaient le voir. Un homme avait été trouvé sur le trottoir devant le Lamonica Towers. On avait des raisons de penser qu'il était tombé d'une des fenêtres d'un appartement.

Grover et Reed souffrirent un moment sous le regard du maître d'hôtel. Enfin l'homme leur dit :

— Entrez, je vous prie.

Il les introduisit dans une pièce grande comme une salle de banquet. Les inspecteurs n'entendirent même pas la porte coulisser silencieusement derrière eux. Bouche bée, ils contemplèrent les riches rideaux voilant en partie une baie panoramique de quinze mètres de large. Un somptueux canapé sombre occupait toute la longueur d'un des murs de côté. La pièce était illuminée par un éclairage indirect qui évoquait les projecteurs tamisés d'une exposition de tableaux. Des toiles modernes, diversement mises en valeur, entouraient la pièce comme des sentinelles rappelant aux deux policiers qu'ils avaient pénétré dans un monde différent de celui d'East Hudson.

Un Steinway noir occupait le coin opposé de la pièce. Les fauteuils étaient des œuvres d'art se fondant dans le décor. Par la fenêtre, les hommes pouvaient admirer les reflets rouges du couchant scintillant sur les paquebots mouillés dans la rade de New York.

Grover laissa échapper un long sifflement et regretta soudain de ne pas avoir attendu de joindre le chef. Le cigare à sa bouche lui fit l'effet d'une mauvaise note révélant son manque d'éducation. Il le fourra dans la poche de son pardessus, le bout mouillé et poisseux d'abord.

Reed triturerait son carnet au fond de son chapeau. Enfin, le maître d'hôtel revint.

— Mr Felton va vous recevoir, messieurs. Si vous voulez bien me suivre, et on ne fume pas, s'il vous plaît.

Quand le majordome poussa la porte du bureau Grover comprit qu'il avait commis une erreur. Ce n'était pas le genre de personne d'East Hudson avec qui il avait l'habitude de traiter, ce n'était pas le maire qu'il avait connu d'abord comme avocat marron ni le plus grand médecin de la ville qui avait un jour, dans son ivresse, causé la mort d'un bébé.

C'était une toute autre race d'homme qu'il avait devant lui dans le fauteuil de bois clair, les jambes croisées sous la robe de chambre de cachemire, un mince volume sur les genoux. Les cheveux gris, impeccablement coiffés, semblaient rehausser la figure sombre aux traits accusés. Les yeux étaient d'un bleu très clair et ne cillaient pas.

Une aura de grandeur et d'élégance semblait émaner de son être, comme si sa seule présence conférait de la dignité aux murs tapissés de livres. Il avait l'air de ce que les hommes devraient être et ne sont jamais.

— Les deux messieurs de la police, monsieur, annonça le maître d'hôtel.

Mr Felton inclina la tête et l'homme les fit avancer. Il plaça deux chaises à côté de Felton. Sur sa droite il y avait un grand bureau de

chêne admirablement ciré, derrière lui des rideaux tirés.

Mr Felton fit un signe de tête. Le majordome s'éclipsa. Grover s'assit en hésitant. Reed l'imita.

— Nous sommes navrés de vous déranger, dit Grover.

Mr Felton leva une main, dans un geste rassurant. Grover s'agita un peu sur sa chaise. Son pantalon lui paraissait soudain trop serré et froissé.

— Je ne sais pas trop par où commencer, Mr Felton.

L'homme aux cheveux gris se pencha avec un sourire bienveillant.

— Je vous écoute, murmura-t-il.

Grover jeta un coup d'œil au carnet de Reed et hocha la tête.

— Il y a une heure environ, un homme a été trouvé devant cet immeuble. Vu l'état du corps, nous pensons qu'il est tombé d'une fenêtre d'un de ces appartements.

— Quelqu'un l'a vu tomber, vous voulez dire, demanda Felton sur un ton indiquant plutôt une affirmation qu'une question.

Grover se redressa comme un homme voyant soudain une porte ouverte là où il n'y en avait pas auparavant.

— Non, non. Personne ne l'a vu tomber. Mais nous avons souvent eu à examiner de ces cas et je suis presque sûr, sauf votre respect, qu'il est tombé de cet immeuble.

— Je ne suis pas presque sûr, déclara le digne propriétaire.

Reed démolit son carnet entre ses mains nerveuses. Grover ravala sa salive, la gorge brusquement aussi sèche qu'un trottoir sous le soleil d'été. Il ouvrit la bouche pour parler mais un geste de la main de Felton y coupa court.

— Je ne suis pas presque sûr, je suis certain, dit Felton.

Les deux inspecteurs restèrent figés. Felton poursuivit :

— Il y a eu plusieurs familles dans cet immeuble qui ont reçu... comment dirai-je... des individus assez bizarres. Nous nous renseignons avec le plus grand soin avant de louer un appartement mais, comme vous ne l'ignorez pas, on ne peut pas toujours être sûr de la personnalité d'un locataire. Je crois que l'homme a sauté ou...

Felton baissa la tête comme s'il avait besoin de rassembler ses forces pour achever. Il la redressa, regarda les yeux clignotants de Grover et acheva :

— Que Dieu me pardonne, je crois qu'il a pu être poussé.

Felton considéra le mince volume de poésie sur ses genoux.

— J'imagine que cela doit vous paraître horrible, que l'on supprime une vie humaine. Mais c'est possible, vous savez. On a vu de ces cas.

Si leur carrière n'avait pas été en jeu, Grover et Reed auraient été pris de fou rire à l'idée qu'une personne puisse dire à deux inspecteurs de la brigade criminelle que le meurtre existait réellement dans le

monde. Mais que pouvait-on attendre de quelqu'un d'aussi raffiné, qui était né avec une cuillère d'argent dans la bouche et qui s'isolait du monde en lisant de la poésie ?

— J'étais sur le balcon de mon appartement il y a une heure, reprit Felton, et je regardais dans la rue quand j'ai vu tomber cet homme. Il est tombé d'un appartement du huitième étage. Mon maître d'hôtel et moi sommes descendus, mais c'est un appartement vide. Il est à louer depuis quelque temps. Il n'y avait personne. Si l'homme a été poussé, son assaillant s'était enfui. J'allais en faire part aux autorités, mais j'étais si bouleversé que j'ai dû revenir ici pour me ressaisir pendant quelques minutes. Quelle chose affreuse.

— Ouais. Nous savons que ça doit être pénible pour vous, monsieur, dit Grover.

— Bien pénible, renchérit Reed.

— Affreuse et terrifiante, reprit Felton. Et quand je pense que celui qui a poussé cette personne... si elle a été poussée... habite peut-être cet immeuble en ce moment !

Felton regarda les deux policiers dans les yeux.

— Je vais devoir vous demander un grand service, je le crains. J'en ai déjà parlé à Bill et il est d'accord.

— Bill ? fit Grover.

— Oui. Le maire Dalton. Bill Dalton.

— Ah oui. Bien sûr.

— Cet homme dans la rue. Le mort.

— Il n'est pas mort, monsieur.

— Ah ?

— Il le sera dans un petit moment, mais pas encore. Mais il est dans un sale état, vous savez, monsieur.

— Dieu, que c'est terrible ! Mais cela va nous aider. Je veux que vous découvriez qui il est, d'où il vient, dès que possible. Avant minuit si vous pouvez. Nous avons des références excellentes sur toutes les personnes qui vivent ici. S'il y a un rapport quelconque, nous pourrions peut-être le découvrir.

Les inspecteurs hochèrent la tête.

— Nous avons déjà commencé une enquête de routine.

— Faites que ce soit mieux que de la routine et je veillerai à ce que vous soyez bien récompensés.

Grover leva ses deux mains grasses comme s'il repoussait une seconde portion de gâteau à la crème.

— Oh non. Nous ne voulons rien de semblable. Nous sommes simplement heureux de...

Grover ne put aller au bout de son refus. Felton avait prestement extrait deux enveloppes d'entre les pages de son volume de poésie.

— Ma carte est là, messieurs. Soyez assez aimables pour m'appeler

dès que vous aurez appris quelque chose.

Quand le maître d'hôtel revint après avoir raccompagné les deux policiers, il grogna :

— Vous auriez pu vous en tirer au bluff. Pas la peine de les acheter.

— Je ne les ai pas achetés, imbécile, dit Felton en jetant les poèmes sur le bureau puis il se leva et se frotta les mains.

— Ben quoi, patron, qu'est-ce que j'ai dit ? Qu'est-ce que j'ai dit ?

— Rien, Jimmy. Je suis plutôt énervé.

— Y a pas de quoi.

Felton jeta à Jimmy un coup d'œil glacé. Puis il lui tourna le dos et alla vers les rideaux cachant le balcon.

— D'où venait-il ?

— Quoi ?

— Rien, Jimmy. Sers-moi à boire.

— D'accord, patron. Et pour moi aussi.

— Ouais, bien sûr. Pour toi aussi.

Felton écarta les rideaux et sortit dans le crépuscule, à douze étages au-dessus d'East Hudson, au sommet de l'immeuble qu'il avait créé.

Du bout de sa pantoufle de velours blanc, il repoussa un peu de terre d'un palmier en pot renversé. La chaussure crissa sur les dalles blanches du balcon. Il s'avança, posa les mains sur la balustrade d'aluminium et aspira l'air frais soufflant de l'Hudson.

L'air était pur, à cette hauteur. Et il avait payé chacune des briques qui l'élevaient là au souffle des brises rafraîchissantes. Elles ne charriaient pas de suie, ce n'était pas comme les rues de l'autre berge du fleuve, l'East Side à la foule grouillante, plein de marchands ambulants, d'usines, de mères glapissant contre leurs enfants... quand les mères étaient à la maison. Celle de Felton y avait rarement été.

Naturellement, il y avait eu les nuits. Il sentait une tape sur son épaule, se retournait et voyait sa mère et sentait les vapeurs de l'alcool. Il y avait toujours un homme derrière elle, en silhouette devant la lumière du couloir. Il ne pouvait se réfugier ailleurs. L'appartement, était petit. Une seule pièce. Un seul lit. Il y était couché.

Elle le secouait et il sortait sur le palier. « Hé, laisse l'oreiller ! » criait-elle. Et il partait, il allait s'asseoir sur le palier et se pelotonnait contre la porte. L'hiver, il prenait son manteau.

Il vivait aussi au dernier étage, alors. Mais à Delancey Street, dans le bas de l'East Side, l'étage supérieur représentait le bas de l'échelle sociale, même sans putain pour mère. Il n'y avait pas d'ascenseurs dans l'East Side. Le dernier étage signifiait qu'on montait à pied.

Parfois elle fermait la porte à clef. Alors il ne pouvait s'insinuer

dans l'appartement le matin pour prendre une veste, se laver les dents ou se coiffer. Il allait à l'école avec la poussière du couloir sur son dos. Mais aucun des élèves ne riait.

L'un d'eux avait essayé, une fois. Norman Felton avait réglé ça dans une ruelle avec une bouteille cassée. Le garçon était plus grand que lui, il le dépassait presque de la tête, mais la taille n'avait jamais inquiété Norman. Tout le monde avait des points faibles, et sur les plus grands ils étaient plus gros. Plus de surface pour un bâton, une pierre, une bouteille cassée.

À quatorze ans, Norman Felton avait déjà fait deux séjours en maison de correction. Il en reprit le chemin quand un des clients de sa mère laissa un portefeuille dans sa poche de pantalon. Norman, qui allait à l'évier, cueillit le portefeuille et quitta la pièce. Ce n'était pas la première fois qu'il s'emparait d'un portefeuille près du lit de sa mère, mais c'était la première fois qu'il en trouvait un aussi gonflé. Deux cents dollars.

C'était trop pour partager avec maman, alors Norman Felton dévala l'escalier de l'immeuble misérable pour la dernière fois. Il était maintenant livré à lui-même.

Sa réussite ne fut pas immédiate. Il épuisa les deux cents dollars en deux semaines. Personne ne voulait embaucher un gamin de quatorze ans, même quand il disait qu'il en avait dix-sept. Il essaya de travailler chez un *book*, mais lui non plus ne voulait pas d'un gosse comme grouillot.

Il avait dépensé ses derniers centimes pour un hot-dog et il le grignotait, le faisait durer, le caressait tout en descendant lentement la Cinquième Avenue, effrayé pour la première fois de sa vie, quand un grand bonhomme sortant d'un hôtel particulier le heurta et fit tomber sur le trottoir son dernier repas.

Sans réfléchir, il tomba à bras raccourcis sur l'adulte. Avant qu'il puisse porter le second coup, deux géants se ruèrent sur lui et le passèrent à tabac.

Quand il reprit connaissance, il était dans une grande cuisine avec des servantes qui bourdonnaient autour de lui. Une femme d'un certain âge, séduisante et couverte de bijoux, lui épongeait le front.

— On peut dire que tu sais choisir tes ennemis, petit, dit-elle, Norman cligna des yeux.

— C'est un sacré spectacle que tu as donné devant ma maison.

Il regarda autour de lui. Il y avait là plus de jolies filles qu'il n'en avait vu de sa vie.

— Qu'est-ce que vous en pensez, les petites ? demanda la femme d'un certain âge. Il sait pas qui il attaque ?

Les filles pouffèrent.

— Tu ne parleras de ça à personne, hein, petit ? reprit-elle.

— J'ai personne à qui en parler, répondit Norman. La femme secoua la tête, avec un petit sourire sceptique.

— Personne ?

— Personne, répéta Felton.

— Où tu habites ?

— Par là.

— Par là, où ?

— Là où je peux trouver un coin pour habiter.

— Je ne te crois pas, petit, dit la femme et elle lui épongea de nouveau le front.

Ainsi, Norman Felton entama sa carrière dans la « maison » la plus chic de New York. Il était un bon garçon de courses pour Madame, et les filles l'adoraient. Il savait se taire et il était malin.

Plus tard, il apprit qui avait fait tomber son hot-dog dans la rue. C'était Alphonse Degenerato, le grand caïd des rackets du Bronx.

Chapitre 18

— Elles vous veulent toutes, Mr Morocco, disait Norman.

Ça lui assurait toujours un billet de cinq dollars, la prochaine fois. Morocco riait.

— Tu le sais bien, petit !

Alors Norman conduisait Morocco à la chambre de Norman ou de Carol. Il redescendait, sachant ce que les filles faisaient.

La première chose, c'était d'exciter Morocco. Ça pouvait durer de vingt à trente minutes. Sa virilité était toute dans son esprit. Ensuite, avec un grand effort, la fille pouvait y mettre fin. Ses gémissements étaient sincères. Seulement ce n'était pas de la passion mais de l'épuisement.

Après ça venaient les louanges, il fallait dire à Morocco qu'il était un homme formidable. C'était pour ça qu'il payait, expliquait Madame. Et c'était ainsi qu'on soutirait cinquante dollars par nuit à Vito Morocco.

Il était dans les rackets, disaient les filles. Mais ce n'était pas un tueur à gages. Aucun profit là-dedans. Il se contentait de livrer l'argent d'un point à un autre et de se taire. C'était un encaisseur. Et il ne perdait jamais un centime et ne disait jamais un mot de ses affaires.

Il travaillait pour Alphonso Degenerato, qui dirigeait les rackets du Bronx. Parfois, à en croire les filles, il transportait jusqu'à cent mille dollars.

Norman faisait les commissions pour la maison et gardait les yeux ouverts. Il observait les gens. Il observait Morocco. Il voyait passer l'amiral de Washington qui payait une fille pour qu'elle danse toute nue autour de lui et le couvre de talc.

Il voyait le pasteur qui voulait être fouetté. Il voyait les hommes à qui il fallait deux filles et ceux qui ne pouvaient rien faire avec une douzaine. Il voyait les solitaires et les peureux.

Et il faisait des courses. Aller chercher une caisse d'alcool là, une femme ici ; les livrer. S'assurer que Daisy avait son talc. Ne jamais appeler Mr Johnson par son nom. Ne pas oublier de s'incliner devant Mr Feldstein qui appréciait ça.

Madame avait un faible pour lui.

— On mène les hommes par leurs couilles, leur ventre et leurs peurs, disait-elle à Norman. D'abord, ils ont peur. Ensuite, ils ont faim.

Quand ces deux sentiments sont calmés, ils viennent chercher ce que j'ai à leur donner.

Norman écoutait. Mais elle se trompait ; il l'apprit rapidement.

On mène les hommes par l'ego ; l'orgueil est plus fort que la vie, que la nourriture, que le sexe. Un homme perd son orgueil uniquement quand on le lui extirpe en le battant. Abandonnés à eux-mêmes, les êtres humains ne sont pas les esclaves de leur corps mais de leur orgueil. Tout le reste est tributaire de l'orgueil.

Il le voyait chez Johnson, chez Feldstein, chez Morocco. Il le voyait dans les boutons brillants de l'amiral. Les hommes étaient faibles et ils étaient orgueilleux et ils se mentaient à eux-mêmes. Et c'était leur faiblesse. C'était aussi la faiblesse de Madame. Il le prouva.

Norman Felton avait dix-sept ans et il était chez Madame depuis trois ans quand elle lui demanda :

— Tu as déjà eu des femmes ?

— Ouais.

— Laquelle des filles ?

— Aucune. Je trouve tes miennes au-dehors.

— Pourquoi ?

— Vos filles sont sales. Autant nager dans un égout.

Madame éclata de rire. Elle rejeta la tête en arrière et hurla d'un rire dur qui l'obligea à s'appuyer contre la table de la cuisine où ils se trouvaient.

Mais quand elle vit que Norman n'était pas gêné, ni effrayé, elle cessa de rire et se mit à glapir :

— Fous-moi le camp d'ici ! Fous-moi le camp, espèce de sale rat. Je t'ai ramassé dans le ruisseau, bougre de rat d'égout. Fous-moi le camp d'ici.

La cuisinière recula contre son fourneau. Une des filles se précipita dans la cuisine et s'arrêta net, horrifiée. Madame, pour la première fois de sa vie, pleurait.

Et devant elle Norman, le garçon de courses, riait tout bas.

Ainsi il avait gagné, mais il était sans travail, sans éducation et avec bien peu d'argent. Qu'est-ce qu'il avait gagné ?

Norman Felton sortit dans le soir noyé de pluie avec quarante-cinq dollars dans sa poche et un plan. Un homme devait survivre. Sinon, il mourrait. Une vie de perdue. Sa vie était aussi précieuse que celle du voisin. Plus encore. C'était la sienne.

Ainsi Vito Morocco, qui n'avait jamais perdu un encaissement de sa vie, un homme qui savait se servir de son pistolet et de ses muscles, rencontra ce soir-là en sortant de chez Madame l'ancien garçon de courses.

Il le rencontra dans un passage donnant d'une porte de côté dans la ruelle. Personne ne pouvait voir qui entraît ou sortait.

Norman Felton se tenait dans ce passage.

— Mince, Mr Morocco, dit-il, qu'est-ce que je suis content de vous voir. Je suis désespéré.

— Il paraît que t'as été viré, petit ?

Le mot « désespéré » avait mis Morocco en alerte. Norman eut soudain conscience de la force et de la taille de Vito. La main ne quittait jamais la poche. Les yeux brun glacé semblaient vriller la volonté de Norman. La lèvre balafmée se retroussa dans un ricanement de mépris.

— Qu'est-ce que tu veux petit ? Un billet de cinq ?

Dans le passage glacé, l'air sentait le renfermé. Norman tâta la lame dans sa poche. Elle était si petite ! Il vit les yeux de Vito se baisser sur sa poche. C'était maintenant ou jamais.

— Non, Mr Morocco. Il me faut davantage.

— Ah ? fit Morocco.

Sa poche aussi formait une bosse.

— Ouais. J'ai un plan, qui peut nous faire faire fortune à tous les deux.

— Nous, petit ? Nous deux ? Pourquoi toi ?

— C'est comme ça. J'ai vu des tas de gars venir chez Madame. Mais jamais personne comme vous, Mr Morocco. C'est-à-dire, je connais peut-être une centaine de filles qui en veulent vraiment mais y a pas un type, pas un vrai type qui peut le leur donner. Et j'ai entendu les filles de Madame raconter qu'elles seraient prêtes à vous payer si vous les payiez pas.

Vito sourit soudain. Ses yeux bruns se réchauffèrent. Sa main commença à sortir de sa poche.

— Je vous jure, Mr Morocco. Madame ne vous donne qu'aux filles qui ont vraiment bien travaillé. C'est pour ça que je devais vous conduire chez les spéciales à chaque fois. Celles qui vous méritaient.

— Ah oui ?

Vito semblait incapable d'y croire.

— Ouais, et je me suis dit comme ça, si je pouvais vous fournir des filles, et toucher peut-être vingt pour cent.

Vito riait. La cicatrice formait une croix comique en travers de sa lèvre. Les dents couronnées d'or brillaient dans le faible éclairage du corridor. Sa main était sortie de sa poche, elle montait à son front, repoussait le chapeau.

— Sans blague, dit Vito. T'es un gosse mariole et tu me plais bien mais j'ai d'autres...

Vito Morocco, trente-sept ans, chef encaisseur du syndicat, n'acheva jamais sa phrase. Il ne pouvait pas. Il avait une lame affûtée dans la gorge.

Le sang coula et Vito eut un haut-le-cœur, en roulant sur le sol du

couloir, étalant des taches rouges sur le ciment gris. Fébrilement, Norman essaya d'atteindre le portefeuille, de chercher une ceinture à poches, de fouiller les vêtements. Vito roulait sur lui-même et ruait. Agonisant, il surpassait presque le jeune Norman Felton.

D'un bond, Norman atterrit à pieds joints sur la poitrine rougie de Vito alors qu'il roulait sur le dos. Un jet d'air et de sang surgit de sa bouche et il fut réduit à l'impuissance.

Ce premier meurtre avait rapporté trois mille dollars à Norman.

Cela avait été la dernière fois qu'il prenait de l'argent à sa victime. Dans bien plus de cas qu'il ne pouvait compter, il avait été payé par quelqu'un d'autre.

Avec l'argent il acheta les vêtements, la maison et les manières de la respectabilité. Il épousa une femme respectable, de bonne éducation, et au bout de cinq ans de mariage qui produisirent une fille, il s'aperçut que l'éducation ne dépassait pas les vêtements. Quand Mrs Felton était nue, elle était comme n'importe quelle putain couchant avec un homme.

Et Felton tua sans salaire. Sans un centime. C'était la première fois.

Felton recula de la balustrade et respira de nouveau l'air frais de l'Hudson. Aujourd'hui, il avait tué une fois de plus sans profit, cette fois pour rester en vie.

D'où diable venaient ces hommes ? Depuis un an, il avait été contraint de se débarrasser d'un curieux sur contrat, à la manière régulière, mais aujourd'hui cet homme avait été trop près, bien trop près, et uniquement grâce à un coup de chance Felton et deux séides avaient pu le balancer par-dessus la balustrade dans la rue, en plein dans une enquête de police.

La respiration de Felton devenait oppressée. Il ne remarquait plus la pureté de l'air. Des veines bleues se gonflèrent à son front et il serra les poings.

Quelqu'un le cherchait et ce n'était pas un amateur. On lui avait pris un de ses meilleurs hommes.

— Pas un amateur, marmonna-t-il et puis ses réflexions furent interrompues par Jimmy, le garde du corps-maître d'hôtel, qui apportait un whisky à l'eau.

— Tony Bonelli est là, annonça-t-il.

— Tout seul, Jimmy ?

— Ouais, patron, tout seul. Probable qu'il a peur. Felton contempla le liquide ambré dans son verre.

— Viaselli l'envoie ?

— Tout juste. Mr Grossium en personne. Vous pensez ce que je pense, patron ?

— Je ne sais pas, murmura Felton. Je ne sais pas.

Il tourna les talons et rentra dans le bureau, son verre à moitié vide

à la main.

Un homme maigre aux cheveux gras et aux joues creuses était juché sur le bord d'un fauteuil près du bureau. Il portait un costume bleu rayé, une cravate jaunâtre. Il tordait un mouchoir entre ses mains. Il transpirait abondamment en dépit de la climatisation.

Felton s'approcha du fauteuil et toisa Tony qui se faisait tout petit.

— Qu'est-ce qui se passe, qu'est-ce qui se passe ? bredouilla Tony. Mr Grossium m'envoie. Il dit que vous voulez causer de quelque chose.

— Pas à toi, Tony. À lui, répondit Felton et il versa lentement le reste du whisky sur les cheveux noirs luisants de Tony.

Comme Tony essayait de s'essuyer la tête avec son mouchoir, Felton le gifla violemment.

— Maintenant causons, dit-il et il fit signe à Jimmy de lui avancer un fauteuil.

Chapitre 19

La réceptionniste de l'hôpital d'East Hudson se redressa machinalement, en bombant le torse, quand elle vit le magnifique spécimen s'avancer vers son bureau.

Jamais elle n'avait vu un homme marcher ainsi, avec la grâce d'un danseur mais avec les mouvements forts et sûrs d'un athlète. Chacun de ses gestes semblait inspiré par une calme discipline masculine qui devait accomplir des miracles sur un matelas, elle le savait.

Il portait un costume gris bien coupé à trois boutons, avec une chemise blanche et une cravate marron assortie à la profonde fascination de son regard. Elle ne savait pas qu'elle souriait trop chaleureusement tandis qu'il posait ses mains musclées sur le bureau.

— Bonjour. Je suis Donald McCann, dit-il.

— Je peux faire quelque chose pour vous ? demanda-t-elle.

Il avait vraiment un tailleur génial.

— Oui. Je suis inspecteur d'assurances et, franchement, je suis plutôt coincé.

Il avait l'air de savoir qu'elle ferait n'importe quoi pour lui ; ces yeux magnifiques le savaient.

— Ah, fit-elle.

La surveillante ne passerait pas avant six heures et demie. Elle avait une demi-heure. Mais que lui arrivait-il ? Qu'avait donc cet homme ?

— Oui, dit-il en se penchant vers elle. Je suis responsable de l'assurance d'un immeuble. Et j'apprends que quelqu'un est tombé d'une fenêtre.

Elle hocha la tête.

— Ah oui, Jackson. Chambre 411, en urgence.

— Pourrais-je le voir ?

— J'ai bien peur que non. Il vous faudra attendre les heures de visite et puis obtenir la permission du gardien. Il a tenté de se suicider. Ils ne veulent pas qu'il essaye encore.

L'homme parut déçu.

— Ma foi, on dirait que je vais devoir attendre les heures de visite, alors.

Il ne bougea pas, comme s'il espérait autre chose. Il partirait peut-être. Elle ne voulait pas le voir partir.

— C'est très important ? demanda-t-elle.

Il était maintenant à un baiser de ses lèvres.

— Oui, très.

— Je pourrais peut-être attirer le gardien ici, et vous pourriez entrer pour une minute ?

Au diable la surveillante. Il avait un si beau sourire.

— Est-ce que ça vous arrangerait ? demanda-t-elle.

— Superbe !

— Je vais lui téléphoner. Entrez dans un de ces ascenseurs et maintenez la porte ouverte, comme ça il devra prendre l'autre pour descendre. L'infirmière de nuit fait la pause en ce moment. Je retiendrai le gardien ici jusqu'à ce que je termine mon service... environ vingt minutes. Et puis je téléphonerai à l'étage et vous retiendrez un ascenseur là-haut. Quand l'autre montera vous redescendrez me voir. Je pars à ce moment-là. Mais surtout ne dites rien à personne. Promis ?

— Promis.

Il avait de si beaux yeux ! Ce fut seulement quand il eut disparu dans l'ascenseur que la réceptionniste se rappela que son mari serait encore au lit quand elle rentrerait. Mais elle trouverait une solution plus tard.

Remo pressa le bouton du quatrième et regarda la porte de la cabine se refermer. Ainsi, Chiun avait eu raison. Certaines femmes pouvaient sentir la maîtrise qu'un homme avait de son corps. Elles pouvaient être attirées par ce qu'il appelait le charme *hia chu*, sachant instinctivement que l'homme possédait un rythme si parfait et ses sens si hautement développés qu'il pourrait les satisfaire à chaque fois.

« L'homme peut aimer. Les femmes vivent. Elles sont comme le bétail qui nourrit le corps. Leur principal souci c'est leur sécurité, leur alimentation et leur bonheur. La dévotion qui passe pour de l'amour aux yeux de l'homme n'est en réalité que l'instinct de protection de la femme. Elle gagne cette protection en simulant l'amour. C'est elle, et non l'homme, qui est responsable de la vie de la race humaine. Un choix des plus sages. »

Mais comment Chiun en avait-il été aussi certain ? Jamais il n'avait réclamé de femme pour lui-même à Folcroft. Mais il avait dit : « Dans votre esprit, elle réagira. »

Remo n'avait pas eu l'intention d'employer la méthode de Chiun. Mais aussi, rien ne s'était passé comme il s'y attendait depuis la rencontre avec Smith, ce classeur buveur de thé, dans le bureau de Folcroft.

Comment est-ce que CURE, avec tout ce personnel supérieur, pouvait être aussi stupide au sujet des méthodes de l'unité spéciale ? Naturellement, ils n'étaient pas censés en savoir trop, mais l'ignorance

qu'il avait dû affronter simplement pour sortir dépassait l'entendement.

D'abord, ils avaient voulu le charger d'un énorme revolver encombrant. Puis le responsable de l'arsenal avait exhibé une collection de pipes-pistolets, de stylos à fléchettes, de bagues à poison, rien que des accessoires pour films de Charlie Chan.

On lui avait appris à se servir de ces armes, afin qu'il sache ce qu'il risquait d'affronter. Mais autant se promener avec une pancarte qu'avec un arsenal pareil. Il avait dit non et l'employé avait haussé les épaules. S'il devait recruter un assistant, alors il demanderait quelques-uns de ces instruments. Mais pour lui-même, Remo le savait, ses mains suffisaient à faire n'importe quel travail sans risquer de complications avec les flics locaux.

Il avait gardé l'identité de Remo Cabell et avait demandé l'augmentation d'une seule chose : l'argent. On lui avait alloué 3 000 dollars. Il en réclama 7 500 et les obtint. Mille dollars en petites coupures, le reste en billets de cent.

C'était une erreur, c'était trop pour une mission lui avait-on dit. Il ne ferait qu'attirer l'attention. Mais aussi, ils croyaient qu'il allait travailler pour CURE jusqu'à la fin de ses jours.

« Ne prenez que ce qu'il vous faut. » S'il avait été obsédé par le souci de ne pas se faire remarquer, jamais il n'aurait utilisé la réceptionniste. Il serait passé par la salle des urgences de l'hôpital et aurait eu l'air d'y appartenir. C'était une autre chose que Folcroft lui avait apprise. Remo sourit en pensant au cours où on lui avait enseigné à avoir simplement l'air à sa place, à poser des questions, les façons, la démarche. Cependant ils n'avaient cessé de répéter : « Maîtrisez ça et vous pourrez oublier presque tout le reste. »

Eh bien, il se promettait d'oublier presque tout ce qu'on lui avait appris. Il n'allait pas se retrouver dans une cellule de la mort pour avoir fait son boulot, ni attendre comme MacCleary qu'un des siens l'élimine. Remo en avait ras le bol. Le monde l'avait instruit et il s'était presque fait tuer avant d'apprendre. Plus jamais... jamais.

Il réclamerait encore de l'argent dans deux jours, disant qu'il était sur la piste de Maxwell, et puis il laisserait à un point de chute un billet annonçant qu'il ne pouvait même pas approcher, et il obéirait jusqu'à la fin de sa vie au dernier ordre de l'organisation : « Disparaître ».

Mais d'abord MacCleary. Une fois MacCleary liquidé, personne ne viendrait plus l'embêter. La porte de l'ascenseur s'ouvrit lentement, presque sans aucun bruit.

Le couloir était silencieux dans l'obscurité précédant l'aube. Une lampe était allumée sur le bureau abandonné par l'infirmière de nuit. Remo longea le couloir, glissant souplement sur ses semelles de

crêpe... 407... 409, 411... pas de gardien. Sans ralentir le pas il entra dans la chambre. Il avait déjà examiné le couloir des yeux. Mais si quelqu'un avait été caché dans l'ombre, le pas rapide et l'assurance de Remo auraient pu dérouter la personne qui ne serait pas certaine de la chambre dans laquelle il était entré.

Il referma la porte derrière lui. Il avait estimé que MacCleary aurait probablement des côtes cassées après sa chute. Il lui suffirait d'en presser une dans le cœur et personne ne songerait à un meurtre. La pièce était sombre, vaguement éclairée par la veilleuse minuscule au-dessus du lit. La lumière se reflétait sur un objet métallique, sur le drap. Le crochet. L'air sentait l'éther. En approchant, il vit des tubes descendant sur la forme sombre, comme du vermicelle.

Une jambe était en traction. Il passa une main le long du plâtre humide jusqu'à ce qu'il sente celui qui entourait la cage thoracique. Il ne voulait pas le craqueler. Ce serait une trace. Il lui faudrait le déplacer, prudemment, avec soin, faire pivoter la cage thoracique et...

— Salut, mon vieux, fit la voix faible de MacCleary. C'est une sacrée manière d'identifier les gens. Vous n'avez même pas regardé la figure.

— Taisez-vous, grommela Remo.

— J'ai une piste pour Maxwell.

— Ouais, bien sûr. Sûr. Une minute seulement.

— D'accord. Si vous voulez m'achever sans connaître la piste, ça vous regarde. Mais je pense que vous allez craqueler le plâtre. Mauvais indice.

Pourquoi ne se taisait-il pas ? Pourquoi ne se taisait-il pas ? Comment pourrait-il le tuer alors qu'il parlait et savait ce qui se passait ? Les mains de Remo quittèrent le plâtre intact. Il devait les y ramener. Il devait faire ça.

— J'ai un meilleur moyen, dit MacCleary.

— Bouclez-la.

— Venez là.

Remo regarda le bras au crochet. Il était libre. L'autre était plâtré. Donc MacCleary allait abattre le crochet par-derrière quand il se pencherait sur lui. Parfait. Qu'il essaye. Alors il le frapperait simplement à la gorge, arracherait un tube ou deux et au diable tout ce bordel. Il serait libre.

— D'accord, dit Remo.

Il se pencha en avant, en surveillant son équilibre afin de pouvoir attraper le crochet derrière lui d'une torsion de sa main droite.

La figure de MacCleary était couverte de pansements, aussi. On ne voyait que les lèvres.

— Je n'ai pas pu pénétrer, murmura-t-il. Mais je suis arrivé jusqu'à un nommé Norman Felton. Le propriétaire de l'appartement d'où j'ai

été jeté hier. Felton, F comme Frank. C'est l'intermédiaire de Maxwell. Le syndicat le connaît mais beaucoup pensent qu'il est l'éliminateur. Seuls les gros du sommet doivent connaître Maxwell. Pas étonnant qu'on n'ait jamais rien pu dégotter sur lui.

Le crochet restait immobile. Remo le guettait du coin de l'œil.

— Je n'ai vu Felton qu'une minute. C'est de son duplex que j'ai été projeté en bas. Ce foutu crochet s'est pris dans le canapé et il a sauté sur moi avec une paire de gros-bras avant que je comprenne ce qui m'arrivait. J'en ai eu un, je crois.

Remo vit le crochet s'élever. Il était prêt, mais le bras retomba.

— Les gros-bras sont sortis des murs. Surveillez les murs, ils sont habités. Ils coulisent dans tous les sens. Avant qu'ils surgissent j'avais Felton acculé contre les portes-fenêtres de sa terrasse. Il avait peur, mais pas assez pour parler. Réclamez des drogues à un contact, je ne pense pas qu'il cédera sous la douleur. Felton a assez de classe. C'est un milliardaire à présent, et ça lui sert de couverture. Je ne pense même pas que les flics locaux savent qu'il est dans les rackets. Il n'a qu'un intérêt. Sa fille. Cynthia. Elle est à Briarcliff, cette université de luxe de Pennsylvanie. Je doute qu'elle sache ce que papa fait pour gagner son bifteck. Je ne vois pas comment vous pouvez l'utiliser, mais c'est la faiblesse de Felton. Vous pourriez peut-être vous servir d'elle pour le briser.

Le crochet bougea légèrement, mais à peine seulement. Et puis il s'immobilisa.

— Probable que j'ai assez salement bousillé les choses. Je savais que nous n'aurions jamais dû nous attaquer à Maxwell. Pas assez de faits. C'est fatal dans notre métier. Mais nous étions coincés, avec ce boulot sur les bras. Maintenant vous devez aller jusqu'au bout. Je ne sais pas comment, mais essayez quelque chose que je n'ai pas fait. J'ai tenté d'aller à lui directement et je ne suis qu'une victime de plus... Bonne chance, Remo. Faites dire une messe pour moi.

Remo se redressa et s'éloigna du lit.

— Où allez-vous ? grinça MacCleary. Vous avez quelque chose à terminer.

— Non, dit Remo.

— Bon Dieu, Remo, il le faut. Je ne peux pas bouger. Je suis drogué. Ils m'ont pris mes pilules. Je ne peux pas le faire moi-même, Remo. Vous aviez la bonne idée. Comprimez simplement la cage thoracique. Remo, Remo !

Mais la porte de la chambre 411 de l'hôpital d'East Hudson se referma et le silence retomba ; on n'entendait plus rien que le grattement d'un crochet sur un plâtre.

Chapitre 20

Il y avait des heures que Remo était dans le bar. La réceptionniste avait marmonné il ne savait trop quoi au sujet de son mari, fini son verre et filé. Il était le seul à boire. Le barman venait remplir son verre chaque fois qu'il hochait la tête. La salle était sombre et légèrement surchauffée. Elle était trop grande, trop vide.

De temps en temps, le barman se plaignait des affaires qui ne marchaient plus depuis que le music-hall voisin aux revues nues avait fermé ses portes. C'était un bar de touristes qui avait dû revenir à la clientèle locale et n'avait jamais su s'adapter. Les verres étaient encore à un dollar. Le barman n'en offrait jamais, comme c'était la coutume dans le New Jersey.

L'hôpital était à une dizaine de pâtés de maisons de là. C'était une erreur de s'y attarder, on le lui avait appris, ce n'était pas une chose à faire. Mais il était là et il buvait et il continuerait de boire jusqu'à ce qu'il achète une bouteille et l'emporte dans une chambre d'hôtel où il ne se ferait pas assommer pour son portefeuille.

Remo hocha la tête et le verre se remplit d'un double whisky canadien d'importation. Il n'irait même pas dans un hôtel, il continuerait de boire jusqu'à ce qu'il ne puisse même plus penser, jusqu'à ce qu'il ne puisse plus rien éprouver ni savoir et alors il serait indiscutablement assommé et puis jeté en prison et CURE le retrouverait et ils mettraient fin à tout ça.

Ils feraient un boulot propre et rapide, aussi rapide que la chaise électrique, peut-être plus. Et alors le verdict du juge serait exécuté et que le Bon Dieu ait pitié de son âme. Remo inclina de nouveau la tête et le verre se remplit et de nouveaux billets disparurent et la pendule blanche au-dessus du bar marquait une heure et des poussières. Du matin ou du soir ?

Il y avait du soleil dans la rue là, dehors, trop de soleil et de lumière. Les gens jouaient dans la lumière, pas vrai ? C'était les gens du jour. Et le whisky était bon ; il faisait son boulot.

— Le whisky, marmonna Remo, peut contenir sans goût des traces, de petites quantités de cyanure, n'importe quelle quantité d'arsenic et divers produits chimiques toxiques.

— Pardon, monsieur ? fit le barman.

— Produits chimiques toxiques, dit Remo.

Le barman, à qui des cheveux gras grisonnants donnaient l'air d'un comte italien dans la dèche, protesta :

— Non, c'est du bon. Nous ne le trafiquons pas. C'est du meilleur que vous buvez.

Remo leva son verre.

— Au meilleur. À Chiun.

— À quoi, monsieur ?

— Prenez l'argent.

— Tout ?

— Non. Rien que pour le verre.

Le barman étouffa maladroitement un billet supplémentaire. Jamais il ne passerait les examens de CURE.

— Plaît-il, monsieur ?

— Un autre.

— Vous n'avez pas fini celui-là.

— Je le finirai. Revenez. Revenez. Revenez. Revenez.

Il se dit qu'il devrait peut-être tuer le barman. alors il serait à l'abri en prison. Pour la vie, peut-être. La vie. La vie. Mais les murs des prisons n'arrêtaient pas CURE. Oh non, pas l'équipe. Protéger l'équipe. L'équipe doit être en sécurité à tout moment.

— Vous avez joué dans une équipe, monsieur ?

— J'ai joué dans la meilleure.

Foutu tabouret. Remo se cramponna au rebord du bar.

— Personne a jamais passé par le centre de la ligne. J'ai perdu trois dents, mais jamais personne est passé par le milieu du terrain. Ha, ha. Jusqu'à maintenant. Je leur ouvre la grille à tous.

Ah, Remo, comme tu es brillant. Tu es si malin. J'aurais jamais cru que t'étais si malin.

— Maintenant, ils passent tous au travers.

— Ouais, fit le barman en tirant encore plus maladroitement un autre billet. Ils passent tous au travers.

Il avait une sale tête italienne. Ce n'était pas une figure écossaise, irlandaise, indienne, allemande ou Dieu savait quoi, comme la belle figure de Remo. Elle était laide. Laide comme la figure de Remo.

Italiens : l'image d'un peuple qui s'adonne au crime est impropre et ne doit pas être acceptée par les membres de CURE. Les halo-Américains ont un des pourcentages de crime les plus bas par tête de tous les États-Unis. L'existence du crime organisé et son important contingent de personnes d'origine italienne déforment le tableau. Il y a cependant un trait culturel – une méfiance de l'autorité – qui est apparu dans les années 1940. Ce trait a été amené principalement par les Siciliens, une nation souvent occupée par des puissances étrangères. L'image du criminel italien a été exagérée par les articles de presse

consacrés aux moins-de-trois-cents qui participent dans les échelons élevés au crime organisé.

Autrement dit, ils se font prendre. Remo se rappelait la conférence presque mot pour mot. Il se rappelait trop de choses. Le verre se remplit.

— Une minute, dit-il en saisissant la main du barman. C'était mal fait.

Il claqua la main et trois billets mouillés tombèrent dans la flaque.

— Vous avez commis l'erreur de garder l'endroit mouillé pour que les billets collent entre eux. Gardez-le bien sec. Sec, c'est le secret. On obtient une meilleure manipulation avec l'objet sec. Tenez, regardez.

Remo tira de sa poche quelques billets de dix bien secs. Il en empauma rapidement à l'émerveillement du barman et puis, très vite, il les lui fourra dans la poche de chemise.

— Voyez. Secs.

Le barman sourit d'un air gêné et haussa les épaules en écartant les mains la paume en l'air. Un geste italien. Remo le gifla. La claque retentit dans le bar désert. L'homme tomba à la renverse contre une étagère de bouteilles. Elles tintèrent mais ne tombèrent pas. Il porta la main gauche à sa joue droite.

— Ne tentez plus jamais avec moi un coup aussi minable, dit Remo.

Le barman attendit quelques instants, en respirant bruyamment et en regardant fixement Remo qui lui souriait en hochant la tête. Puis il porta la main à sa poche pour regarder les billets et ne les trouva plus. Les mains du client avaient agi trop vite. Même ivre, sa rapidité était éblouissante.

— Les muscles. J'entraîne vos muscles. Vous voulez essayer encore un coup ?

Remo offrit les billets secs mais le barman recula.

— Je devrais appeler les flics, gémit-il en s'éloignant vers une partie du comptoir où Remo pensait qu'il devait planquer sa matraque.

— C'est ça, bonne idée. Mais d'abord, un autre double, mon ami maladroît aux muscles sans entraînement.

— Un double qui va bien, annonça le barman en revenant vers Remo.

Il glissait tout contre le comptoir, sa main gauche dessous, la publicité d'une arme. Quand il atteignit Remo son allure et son équilibre télégraphièrent qu'il allait lever un bâton quelconque en arc de cercle au-dessus du bar vers la tête de Remo.

Le barman s'arrêta, le bâton apparut. Aussi rapidement qu'il s'abaissait, la main de Remo se haussa. Le bout de ses doigts s'écrasa contre le milieu du bâton, l'arrêtant mais agissant comme un pivot

contre lequel le sommet de la matraque continua de tourner. Le bâton se cassa et le barman retira vivement sa main et la serra contre sa poitrine. La vibration avait été douloureuse.

Remo hocha la tête pour réclamer un autre verre et il ne fut plus dérangé. Il se dit qu'il pourrait faire des tournées, en présentant ses tours. Alors CURE hésiterait un peu à le tuer.

Et merde. Il avait été condamné à mort par un juge et il allait mourir. Une bonne idée lui vint soudain. Il se laissa glisser du tabouret et alla aux lavabos. Quand il revint, il se vautra sur une banquette à une table et fit signe au barman qui apporta son verre et tout son argent. Il ne manquait pas un centime. Remo lui tendit un billet de dix dollars ;

Le barman commença par refuser, puis, lentement, avec méfiance, il se plia au caprice de Remo.

— Pour votre honnêteté, dit Remo, puis il se mit à boire sérieusement.

Il revint à lui à la même table. Quelqu'un le secouait par l'épaule. Le barman criait :

— Ne touchez pas ce mec-là ! Il est mortel.

Remo continua d'être secoué.

Il leva les yeux. La salle était plus sombre. Il avait la tête dans un étau, son estomac n'existait que par ses douleurs. Et il allait vomir. Et les secousses s'arrêtaient.

Remo tourna brièvement les yeux, marmonna un remerciement et chancela vers les lavabos où il essaya en vain de vomir pendant une éternité, jusqu'à ce qu'il aperçoive une fenêtre ouverte. Debout sur la pointe des pieds il aspira l'air frais dans ses poumons à un rythme rapide, puis plus vite et plus profondément, faisant consommer à son corps le double de la quantité d'oxygène consommée par un homme qui court. Jusque dans la base du ventre, tenir, expirer, toute l'essence de l'être dehors, dans la base du ventre, tenir, expirer, toute l'essence...

Remo avait encore mal à la tête quand il normalisa sa respiration. Il s'aspergea d'eau froide, se coiffa et se massa la nuque. Il se promit de marcher au grand air pendant une heure et quelque et puis de manger quelque chose, par exemple... par exemple du riz.

Le barman et l'homme qui l'avait secoué parlaient entre eux quand il ramassa son argent sur la table.

— On peut dire que vous vous remettez vite, Johnny, dit le jeune homme en secouant la tête. Je croyais vous voir sortir sur les genoux.

Remo se força à sourire. Il se tourna vers le barman.

— Je vous dois quelque chose ?

Le barman recula, les mains légèrement levées dans un réflexe de défense. Il secoua la tête.

— Non, rien. Tout va bien. Très bien.

Remo approuva. Le barman avait eu sans doute trop peur pour regarder ses papiers. Ils étaient en ordre et la mince bande adhésive sur son portefeuille n'avait pas bougé.

— Il paraît que vous connaissez des tas de tours, dit le jeune homme. Karaté ?

— Kara-quoi ? fit Remo.

Le jeune sourit.

— À ce qu'il me raconte, vous faisiez des tours de karaté ici, ce matin.

Remo jeta un coup d'œil dehors. Il faisait nuit. La lumière de l'enseigne d'un bureau de journal illuminait la rue. Jamais plus il ne devrait se révéler comme ça. On allait se souvenir de lui pendant longtemps, dans ce bar.

— Non, je ne connais rien à tout ça, dit-il en saluant de la tête le jeune homme et le barman soulagé. Eh bien, bonne nuit.

Il se dirigea vers la porte. Il entendit le barman marmonner qu'il était « un vrai dingue » et le jeune homme répondre :

— Dingue ? Qu'est-ce que vous dites du mec qui s'est tranché la gorge ce matin à l'hôpital ? Un seul bras et celui-là avec un crochet et il s'arrange quand même pour se trancher la gorge. Enfin tout de même, si un homme veut se tuer...

Remo continua de marcher.

Chapitre 21

Le journal local donnait tous les détails : « Un homme se tue à la seconde tentative ; la chute échoue, le crochet marche. » Il n'omettait rien.

L'homme, un malade mental d'une maison de santé de New York que l'on avait jugé suffisamment guéri pour suivre son traitement à l'extérieur, avait sauté hier d'un immeuble de douze étages de l'Avenue East, disait la police.

Il était gardé jour et nuit et personne n'était admis dans sa chambre. « Miraculeux », disaient les médecins de la façon avec laquelle il aurait tranché sa gorge avec le crochet qui remplaçait sa main amputée.

« C'est stupéfiant. On se demande comment il a fait, disait un porte-parole de l'hôpital. Il était en traction et il a fallu un effort fantastique pour exercer tant de pression avec le crochet. Mais quand la volonté est là... »

Les inspecteurs Grover et Reed déclaraient catégoriquement : « C'est un suicide. »

Cependant, une autre victime d'un suicide se rétablissait au Centre Médical de Jersey City. Mildred Roncasi, 34 ans, habitant 1862 Manuel Street...

Remo jeta le foutu journal dans une corbeille à papiers. Puis il héla un taxi. Ce cinglé de MacCleary. Ce con. Cet imbécile. Ce foutu con.

— Qu'est-ce qui vous arrête maintenant ? demanda Remo au chauffeur.

L'homme renversa la tête en arrière.

— Feu rouge.

— Ah bon.

Remo ne dit plus rien jusqu'à ce que le taxi le dépose devant l'église Saint-Paul, où il avait affaire. Puis il en héla un autre qui le transporta à New York.

Cette nuit-là, Remo ne dormit pas. Il ne se reposa pas dans la matinée. Il erra jusqu'à ce qu'il arrive devant la cabine téléphonique au coin de la 232^e Rue et de Broadway, dans le Bronx. Un vent d'automne froid et piquant balayait le parc Van Cortland. Des enfants jouaient sur les pelouses jaunies. Le soleil orangé se couchait. Il était trois heures de l'après-midi. Remo entra dans la cabine et claqua la

porte au vent. Un groupe de jeunes noirs jouait au foot, vêtus d'uniformes disparates. L'attention de Remo fut attirée par un petit garçon sans autre casque que ses cheveux crépus. Du sang coulait d'une blessure sous l'œil gauche. Une autre blessure au genou le forçait à sauter à cloche-pied quand il échappait à la mêlée.

Il vit un des grands Noirs de l'équipe adverse crier quelque chose et montrer le petit. Le gamin répliqua d'un cri et d'un geste obscène du bras. Le trois-quarts lança le ballon au grand Noir qui suivait son interférence au centre de la ligne. Miraculeusement l'offensive s'arrêta juste devant la position du petit garçon. Quand la mêlée se dégaugea, le gosse était là, sans casque, avec une coupure plus grande et un sourire encore plus large. Un sourire idiot d'un petit con de nègre qui n'en savait pas assez pour se tirer. CURE devrait mettre la main sur ce gosse. Lui et MacCleary. Allez, l'équipe, allez.

Lentement, Remo forma le numéro spécial. Entre trois heures moins cinq et trois heures cinq, lui avait-on dit, il pouvait appeler une ligne directe à Folcroft. Smith décrocherait avec son code 7-4-4.

Remo écouta la sonnerie tout en observant distraitement le petit nègre qui répondait à un autre défi par un nouveau geste obscène. De nouveau la plongée.

De nouveau la mêlée. Et le garçon en émergea avec une dent en moins mais le sourire était toujours là.

Bientôt, plus de dents. Remo avait envie de lui hurler : « Môme, petit con de môme. Tout ce que tu auras, ce sera des dents en ferraille et une tête cassée ! »

— 7-4-4, fit la voix de Smith, interrompant les réflexions de Remo.

— Ah oui. Bonjour, monsieur. Williams. Pardon, 9-0.

— Très bon travail à l'hôpital, dit la voix posée. Rien qui traîne. Très propre.

— Ça vous a vraiment plu, hein ?

— Oui et non. J'aurais préféré que ce soit moi. Je le connaissais... mais là n'est pas la question. Nous n'avons que trois minutes. Du nouveau ?

La plongée recommençait, cette fois avec le grand Noir en uniforme neuf et casque brillant qui se ruait droit sur le môme, qui ne bronchait pas. Il fonçait vers lui, mais le gosse lui passa sous le bras, prit appui sur ses pieds et y alla. Superbe placage.

— Du nouveau ? répéta Smith.

Le gosse claqua son genou et essaya de ne pas boiter en retournant dans la mêlée. Mais c'était maintenant une mêlée offensive. Il avait tenu bon. Le petit môme idiot, la figure en sang, pas de casque, rien qu'un sacré cœur quelque part, avait tenu. Personne n'était passé. Ils n'avaient pas pu enfoncer sa position.

Ils ne pourraient pas le briser et quelque part il y avait quelque

chose qui valait la peine et si tout le foutu monde avec ses juges pourris et ses politiciens visqueux, ses bandits et ses empereurs, avait voulu enfoncer cette position, il se serait heurté à un mur qui ne bougerait pour personne. Pas d'un centimètre. Et ça, ça valait quelque chose même si le reste ne valait rien. Jamais ce même n'oublierait qu'il avait réussi un truc et quel que soit le nombre de sales tours que lui jouerait le monde, il aurait au moins ça.

Et MacCleary l'avait eu. Il l'avait eu en centuple. Et s'il n'était plus là, ce n'était pas grave. Car MacCleary avait tenu. Et ce petit nègre avait tenu. Et c'était toute l'affaire, dans ce foutu monde pourri et puant.

Et Chiun avait tort. Le Vietnam avait tort. On ne laisse pas quelqu'un envahir votre maison et si on meurt sur le seuil, eh bien on est mort. Mais on est resté là et on a tenu bon et personne n'est passé et peu importe qu'on l'écrive ou qu'on vous paye, l'argent ou la gloire ne valent pas un pet de lapin. On a fait ça. Soit. On était vivant. On vivait, on mourait, et puis voila tout.

— Du nouveau ? Pas de piste ? cria Smith. Nous allons bientôt être coupés.

— Ouais. J'ai une piste. Vous aurez la tête de Maxwell dans un baquet de son dans cinq jours.

— Quoi ? Vous semblez violent.

— Vous avez entendu ce que j'ai dit. Vous aurez sa tête ou la mienne.

— Je ne veux pas de la vôtre. Soyez prudent. Vous avez emporté une somme d'argent excessive. Franchement, je ne m'attendais...

La tonalité.

Remo sortit de la cabine. Le gosse était sur la touche, la tête dans les mains.

— Blessé ? demanda Remo.

— Non, rien qu'un peu.

— Alors pourquoi tu saignes ?

— Me suis fait taper dessus.

— Pourquoi tu ne portes pas de casque ?

— Un casque ? répéta le gosse en riant. Ça coûte.

Remo tira un billet de vingt dollars de sa poche et le tendit au petit.

— Bougre de foutu petit con, lui dit-il.

Il repartit. Il avait besoin de se raser.

Chapitre 22

Felton savait que la peur avait un point limite absolu. L'Italien qui tremblait devant lui ne pouvait être plus terrifié qu'il l'était en ce moment, claquant des dents dans son fauteuil.

Désormais, de nouvelles menaces ne feraient que diminuer la peur et, bizarrement, l'action risquait de l'éliminer. Il avait vu trop de gens avoir peur d'un passage à tabac jusqu'au premier coup reçu, peur de mourir jusqu'à ce qu'ils voient le doigt se crispier sur la détente.

— Nous allons te garder un moment, dit Felton.

Bonelli gémit.

— Pourquoi moi ? Pourquoi moi ?

— Simple. Tu es le beau-frère de Carmine Viaselli. Chez vous, les liens de familles sont solides.

Bonelli glissa de son fauteuil et tomba à genoux.

— Mais personne ne revient quand vous les déterminez. Je vous en supplie, sur la tombe de ma mère, je vous en conjure.

Debout derrière le fauteuil vide de Tony, Jimmy le maître d'hôtel pouffa. Felton lui jeta un coup d'œil mauvais. Le sourire disparut mais les grandes mains osseuses de Jimmy se frottèrent de satisfaction anticipée.

— Tu ne risques rien, assura Felton en se carrant dans son fauteuil de cuir, une jambe croisée sur l'autre si bien que le genou était à la hauteur du nez de son visiteur. Tant que je ne suis pas en danger, tu ne risques rien.

— Mais je suis venu librement. Personne ne m'a amené. Pourquoi brusquement, après vingt ans ? Pourquoi ?

Felton décroisa vivement les jambes et se pencha en avant. Des veines se gonflaient sur son cou massif. Il baissa les yeux sur les cheveux plaqués de Bonelli et hurla :

— Parce que tu ne me donnes pas les réponses !

— Qu'est-ce que vous voulez savoir ? Si je le sais, je vous le dirai. Parole. Je vous le jure sur la tombe de ma mère.

Il tira de sous sa chemise une médaille d'argent et la baisa.

— Je le jure.

— Très bien. Qui me cherche et pourquoi ? Pourquoi la pression ? Qui peut y gagner à part ton beau-frère ?

— Un autre Syndicat ?

— Lequel ? Tout est organisé. Dis-moi, Tony. Dis-moi que tout n'a pas été décidé autour d'une table de conférence ou dans une foutue cuisine de ritals. Dis-le moi, hein ? Tu vas me le dire ?

Tony souleva ses épaules, comme un suppliant dans un temple dont le dieu ne connaît que la colère.

— Dis-moi que c'est les flics, Tony, dis-le moi. Parle-moi des flics manchots qui viennent tuer. Parle-moi d'eux. Parle-moi d'un agent du fisc qui vient fouiner dans mon dépôt de ferraille du New Jersey, raconte-moi ce qu'il fait. Ou de barmans qui persuadent les gens de s'installer au Lamonica Towers. Dis-moi que c'est les flics quand un tueur à crochet dit qu'il veut y louer un appartement et puis me saute à la gorge. Dis-moi tout ça, Tony.

Des gouttes de sueur se formèrent sur le front de Felton. Il se leva.

— Dis-le-moi !

— Carmine les a pas envoyés. Je le jure.

Felton fit demi-tour et se pencha en hurlant.

— Tu ne les as pas envoyés ?

— Non.

— Je sais que tu ne les as pas envoyés.

Bonelli ouvrit la bouche, sans en croire ses oreilles.

— Je sais que tu ne les as pas envoyés, cria de nouveau Felton. C'est ça qui m'inquiète. Qui ? Qui ?

— Je vous en prie, Felty, je n'en sais rien.

D'un geste de la main, Felton congédia son visiteur.

— Jimmy, mène-le à l'atelier. On ne doit pas lui faire de mal. Pas encore.

— Non, je vous en supplie. Pas l'atelier, pas l'atelier. Je vous en conjure.

Tony arracha la médaille de son cou, implora miséricorde. Les grandes mains de Jimmy empoignèrent les épaules rembourrées et le relevèrent.

— Débarrasse-moi de lui, grogna Felton comme un homme demandant qu'on enlève de son assiette une carapace de homard. Fais-le sortir d'ici.

— D'accord, patron, répondit Jimmy en riant. Allez viens, Tony mon gars, on va faire une petite balade. Ouais. Ouais.

Quand la porte à glissière se ferma avec un déclic, Felton alla à son bar et se versa un scotch massif. Il y avait une brèche dans ses remparts. Sa tour avait des trous. Et pour la première fois, Norman Felton n'attaquait pas.

Il vida son verre, fit une grimace d'homme qui n'a pas l'habitude de boire, s'en versa un autre, le considéra et puis rangea le verre plein dans le cabinet à liqueurs. Eh bien, maintenant il allait passer à l'offensive. Il ne savait pas où, mais il savait, comme tous les animaux

de la jungle, qu'il y a un temps pour tuer ou être tué, qu'il y a un temps où l'attente consiste simplement à compter les minutes jusqu'à la mort.

Il retourna sur le balcon et contempla les lumières sur le pont George Washington qui reliait les deux grands ponts de l'Est.

Il régnait en champion sur ces États depuis près de vingt ans. Et en dix ans, il n'avait jamais eu à se servir de ses propres muscles jusqu'à... il regarda le pot cassé du palmier... jusqu'à ce soir.

Il avait mis sur pied un système de tueurs contractuels et de tueurs en sous-location. Avec seulement quatre réguliers qui savaient éliminer les hommes de main et avec un moyen idéal de se débarrasser des cadavres, il régnait sans être molesté dans le calme du Lamonica Towers.

Mais un des réguliers, O'Hara, s'était fait éliminer, là dans ce living-room. Un coup, une estocade du crochet, une tête fendue et vingt-cinq pour cent du sommet supprimé, le sommet du système.

Felton considéra ses mains. Maintenant ils étaient trois : Scotty à Philadelphie, Jimmy ici, Moesher à New York. Un système multimillionnaire et il était attaqué par un ennemi invisible. Qui ? Qui ?

Felton crispa le poing. Il faudrait embaucher. Moesher se tiendrait peinard et ne viendrait qu'à la demande. Jimmy resterait au Towers.

Ce serait de nouveau comme en quarante, quand rien ne pouvait l'arrêter, ni le foutu monde pourri, ni les flics, le FB I, le syndicat, rien ne pouvait l'arrêter. Quand, avec ses mains et son esprit, son équipe avait fait de ce petit voyou de Viaselli le chef de l'Est ; fait d'un banquier de loterie clandestine miteux le roi et l'avait maintenu sur le trône.

Felton aspira profondément l'air frais de la nuit et un sourire se forma sur sa figure, pour la première fois de la soirée. La sonnerie discrète du téléphone se fit entendre sur la terrasse.

Felton retourna dans la pièce et décrocha le téléphone noir sur le bureau d'acajou.

— Oui ?

— Salut, Norm. Ici Bill.

— Ah bonsoir, monsieur le maire.

— Écoutez, Norm, je vous appelle au sujet de ce suicide. D'après ses papiers, c'est un malade externe de la maison de santé Folcroft. Ça se trouve à Rye, dans l'État de New York. Vous connaissez ?

— Ah ? Il était mentalement détraqué ?

— Oui. On dirait. J'ai parlé personnellement au directeur de là-bas, le docteur Smith. Et je l'ai averti, Norm, que s'il laissait sortir des malades cinglés il était responsable. Au fait, Grover et Reed ont été corrects, n'est-ce pas ? Je les ai ici en ce moment. Ils m'ont donné la

piste de cette maison Folcroft.

— Ils ont été très bien, Bill, tout à fait bien.

— Parfait. Si je peux faire quelque chose pour vous, prévenez-moi.

— D'accord, Bill, et il faudra aussi qu'on dîne ensemble un de ces soirs.

— Ça me fera plaisir. Au revoir.

Felton attendit la tonalité puis il forma un numéro. À l'autre bout du fil une voix annonça :

— La résidence de Marvin Moesher.

— Ici Norman Felton. Passez-moi Mr Moesher, s'il vous plaît.

— Certainement, Mr Felton.

Il fredonna tout bas en attendant.

— Salut, Marv. *Vas malta yid ?*

— Eh, fit son interlocuteur. Rien... et toi ?

— Nous avons des ennuis.

— Il y a toujours des ennuis.

— Tu sais où est Scotty ?

— Chez lui à Philly.

— Nous allons devoir de nouveau embaucher.

— Quoi ? Une minute. Laisse-moi fermer la porte. C'est un poste annexe, aussi. Vaut mieux être prudent. Il y eut un instant de silence, puis Moesher revint.

— Les affaires remarchent ?

— Oui.

— Je croyais que nous avions accaparé ce marché.

— Un nouveau marché.

— Viaselli fait de l'expansion ?

— Non, dit Felton.

— Quelqu'un fait de l'expansion ?

— Je ne crois pas.

— Que dit O'Hara ?

— Il est décédé ce matin.

— *Mine gut.*

— Nous n'allons pas embaucher tout de suite. Il y a des choses que nous devons découvrir.

— Tu as parlé à Viaselli ?

— Pas encore. Il a envoyé un représentant pour des conversations préliminaires.

— Et alors ?

— Alors il parle encore.

— Dans ce cas, c'est peut-être Mr Viaselli qui...

— Je ne crois pas. Je ne suis sûr de rien.

— Norm.

— Oui.

— Laisse-moi prendre ma retraite. J'ai une jolie maison à Great Neck, une femme, des enfants. Assez, c'est assez. Tu sais. Pourquoi tenter le diable ?

— Je t'ai pas bien payé pendant vingt ans ?

— Si.

— Tu as beaucoup travaillé depuis dix ans ?

— Tu sais que ce n'était rien.

— Jimmy, Scotty et O'Hara ont boulonné pour toi ?

— Scotty n'a pas travaillé non plus.

— Il va travailler maintenant.

— Norm, je te demande une faveur. Tu me laisses me retirer ?

— Non.

— C'est bon, dit Moesher d'une voix résignée. Comment on va s'organiser ?

— D'abord l'enquête. Il y a une boîte qui s'appelle Folcroft. F-O-L-C-R-O-F-T. C'est une maison de santé de Rye.

— Oui ?

— Découvre ce que c'est. Essaie d'y prendre une chambre.

— D'accord, Norm. Je te rappelle.

— Marv ? Je te téléphonerais pas si je n'avais pas besoin de toi.

— Laisse, Norm. Je te dois bien ça. Je te passe un coup de fil demain.

— Embrasse la famille pour moi.

— *Zama gazunt.*

Felton raccrocha et frappa dans ses mains. Une maison de santé privée. Pas de bureau de gouvernement pour se cacher derrière. C'était ça.

Il donna deux autres coups de téléphone cette nuit-là. Le premier à Angelo Scottichio à Philadelphie ; le second à Carmine Viaselli.

Chapitre 23

Le petit train local serpentait en claquant sur ses vieux rails dans la campagne de Pennsylvanie. Remo Williams regardait par la vitre poussiéreuse la banlieue de Philadelphie, le terrain le plus exclusif d'Amérique au centimètre carré.

C'était l'élégante région de Main Line, entourant le ghetto qu'était devenue Philadelphie. Là les aristocrates de la nation se retiraient pour leur ultime résistance aux pauvres. Depuis une génération, ils avaient abandonné la ville à l'homme du commun.

L'après-midi était triste et mouillé, et faisait penser que l'homme devrait se réfugier dans sa caverne autour d'un bon feu. Il rappelait à Remo ses jours d'école, ses corvées de moniteur de classe, le football au lycée et son échec après deux années d'université.

Il n'avait jamais aimé l'école. Peut-être à cause des établissements qu'il avait fréquentés. Et maintenant il allait voir le plus luxueux collège de jeunes filles du pays : Briarcliff, sans la publicité de Vassar et Radcliffe ni les innovations de Bennington. Un troupeau de petites intellectuelles, et il allait devoir en persuader une de l'amener à la maison voir papa.

Remo alluma une cigarette quand il vit les autres négliger la pancarte « défense de fumer ». Il prit soin de ne pas aspirer la fumée dans son système respiratoire.

Chiun avait eu raison. Qu'on fasse suffisamment pression sur lui et il retrouverait ses vieilles habitudes. Toujours la même histoire. Remo souffla une bouffée. Les maisons, la plupart en brique à un étage, avaient de la personnalité, des pelouses et respiraient la vieille fortune. Des foyers.

Les paroles de MacCleary lui revinrent. « Pas de foyer, pas de famille, pas de vie personnelle. Et vous regarderez toujours par-dessus votre épaule. »

La cigarette était bonne. Remo la fuma en passant en revue ses erreurs. Jamais il n'aurait dû rester dans le secteur après la visite à MacCleary, jamais il n'aurait dû s'amuser avec le barman, jamais il n'aurait dû aborder la réceptionniste de l'hôpital. Dans n'importe quel établissement hospitalier, une veste blanche lui aurait apporté l'anonymat et la libre entrée dans toutes les chambres. Mais ce qui était fait était fait. Rien de fatal, probablement.

Maintenant, il lui suffirait de tuer Maxwell, quel qu'il soit. Felton était la clef, mais son sanctuaire semblait inviolable. La fille de Felton serait son passeport. Il devait indubitablement tenir sa fille dans l'ignorance totale de l'organisation de Maxwell. Sinon, il ne l'aurait pas mise en pension à Briarcliff. Elle n'avait sans doute aucune idée de ce que Felton faisait dans la vie, avait dit MacCleary.

Briarcliff. Elle devait être intelligente, intellectuelle. De quoi lui parlerait-il ? À quoi s'intéressait-elle ? Physique nucléaire, démocratie sociale contre l'État autoritaire, Flaubert, ses échecs et l'avenir du nouveau roman ?

Il n'était que Remo Williams, ex-flic, ex-Marine et assassin à pleintemps. Comparerait-il l'efficacité du garrot et la rapidité du couteau, discuterait-il du coude en tant qu'arme mortelle, de la vulnérabilité du larynx, du crochetage des serrures, des mouvements corporels ? Comment pourrait-il engager la conversation avec une fille de Briarcliff ? Ce n'était pas une réceptionniste ni une serveuse.

Les réflexions de Remo furent brutalement interrompues. Quelqu'un le dévisageait. Une fille, sur sa gauche. Elle baissa les yeux sur le livre qu'elle lisait dès qu'il tourna la tête. Remo sourit. Même les plus brillantes avaient leurs zones érotiques. Une femme est une femme. Le chef de train beugla :

— Briarcliff. La ville et le collègue. Briarcliff !

Chapitre 24

Felton s'habillait lentement dans sa chambre de maître. Il accrocha les jarretelles à ses chaussettes noires. Il enfila un pantalon bleu marine, puis laça ses souliers noirs étincelants. Il se retourna pour s'examiner dans la grande glace. Son torse moulé dans le maillot de corps se bomba au maximum. Pas mal, pour un homme de cinquante-cinq ans.

Il considéra son cou épais et ses bras solides accrochés aux épaules massives. Il était encore capable de plier une pièce de monnaie entre deux doigts, d'écraser une brique entre ses mains.

Jimmy entra sans bruit, portant devant lui un coffret d'acajou. Felton le vit dans la glace, debout derrière lui et le dépassant de la tête.

— Je t'ai dit d'apporter la boîte ?

Jimmy sourit largement :

— Non.

— Alors pourquoi tu l'apportes ?

Felton se tourna pour entrevoir son profil. Il fléchit les bras. Ses biceps se gonflèrent, énormes et puissants. Il poussa fortement sa main droite contre la gauche et les étendit devant lui. Le reflet dans la glace était un magnifique étalage de muscles bronzés ondulants.

— Pourquoi apportes-tu la boîte ?

— Je pensais que vous en auriez besoin.

Felton lança ses bras derrière lui et pencha la tête comme s'il regardait foncer un taureau. Le matador Felton, suprême, victorieux.

— Besoin ?

Jimmy haussa les épaules.

— C'est commode, patron.

Felton se mit à rire, à rire de toutes ses dents qui n'avaient jamais connu une carie, montrant des gencives qui ne lui avaient jamais causé le moindre souci.

— Maintenant ! cria-t-il. Maintenant !

Jimmy recula, jetant la boîte d'acajou brillant sur le lit.

— Ça fait dix ans, patron. Dix ans.

— Maintenant, répéta Felton et il jeta un dernier coup d'œil dans la glace.

Jimmy ramassa sa grande charpente comme un ressort. Felton

garda sa main droite derrière le dos et leva la gauche devant lui, les doigts écartés, la paume en avant. Il coula encore un regard au miroir et Jimmy bondit.

Felton subit la ruée en projetant dans la charge son épaule gauche, le bras raidi. Pas de finesse. Pas de levier. Rien que de la force pure.

La grande carcasse texane de Jimmy parut sur le point d'envelopper le plus petit des deux mais en plein élan Jimmy laissa échapper un grognement et s'immobilisa.

La main de Felton était plaquée sur sa poitrine. Impossible de la faire bouger. Felton fit un petit geste du poignet. Jimmy battit des bras et poussa un cri tandis que son corps était projeté à la renverse.

Comme une panthère, Felton s'élança, empoigna les bras de Jimmy et le retint de tomber sur le dos.

— Je l'ai toujours ? rugit-il.

— Vous l'avez toujours, patron. Toujours la grande forme. Vous auriez dû faire du foot professionnel.

— Je laisse ça à vous autres Texans, Jimmy, répliqua Felton avec un gros rire, en tirant les bras de Jimmy avec une force qui le remit sur ses pieds. Jimmy secoua la tête pour s'éclaircir les idées.

— On est prêt, patron ?

— Nous sommes prêts. Donne-moi la boîte.

Volontairement, Felton s'interdit de regarder le coffret avant d'avoir boutonné sa chemise blanche, noué sa cravate de tricot noir et pris dans un tiroir de son bureau un holster d'aisselle en daim gris.

Puis il fit signe d'ouvrir la boîte. Jimmy souleva le couvercle avec soin. Trois revolvers d'acier bleui reposaient sur du daim blanc.

— O'Hara n'aura pas besoin du sien, dit Jimmy. Je peux en prendre deux ?

— Non. O'Hara est au garage ?

— Ouais. Bien enveloppé. Les mêmes gars le veillent qui surveillent Tony.

— Quand nous rentrerons ce soir, nous nous débarrasserons d'O'Hara et de son revolver, et nous laisserons filer Tony.

— Ça aurait pas été plus facile, patron, de signaler simplement qu'O'Hara a été tué ? Ça va faire drôle de se débarrasser de lui comme ça.

— Pour qu'ici tout le monde sache que mon chauffeur s'est fait défoncer le crâne ? Je ne veux pas que cet appartement soit signalé comme le dernier endroit où s'est trouvé le type au crochet. Non, nous devons nous débarrasser des nôtres.

Felton boucla l'étui sous son aisselle. Jimmy haussa les épaules et retira une enveloppe du couvercle du coffret, six cartes officielles en plastique. C'était des permis de port d'armes. Un pour le New Jersey, un pour New York, deux pour chacun des trois hommes dont un

n'aurait plus besoin du sien. Jimmy jeta les permis sur le dessus-de-lit. Ils s'étalèrent comme des cartes à jouer, avec de vieilles photos des possesseurs dans le coin.

Jimmy, une figure aiguë, crispée. Felton, la peau lisse, les cheveux ondulés, la vivacité des yeux bleus brillant même sur la photo en noir et blanc minuscule. O'Hara, une large face souriante, qui avait maintenant un trou dans le crâne.

C'était des permis spéciaux, accordés à l'industriel et financier Norman Felton et aux gardes du corps James Roberts et Timothy O'Hara.

Ils étaient spéciaux parce que les revolvers l'étaient. Chaque permis signifiait qu'un essai balistique de l'arme était enregistré à Washington. Une balle tirée par le canon de chaque revolver portait des marques balistiques qui identifiaient sa source avec autant de précision que des empreintes digitales.

La seule et unique fois où des balles étaient passées par les canons des trois revolvers, c'était quand les essais balistiques avaient été effectués.

Felton prit son arme et Jimmy pressa un ressort qui fit glisser un tiroir secret au fond de la boîte. Il contenait sept autres canons de revolver et une petite clef Allen.

Chacun des hommes mit un canon neuf à son pistolet, des canons dont les traces balistiques n'étaient connues que de quelques cadavres.

— Jimmy... Moesher n'a jamais été fait pour ce métier comme toi et moi. Il voudrait qu'on vive de ce que nous gagnons dans la ferraille.

Jimmy sourit. Felton lui donna un coup de poing amical sur l'épaule que Jimmy feignit de bloquer. Ils riaient tous les deux.

— Non monsieur, dit Jimmy en vissant fortement le canon de son revolver. Faut aimer son travail.

— Je ne l'aime pas, Jimmy, mais il est nécessaire. C'est quelque chose de naturel, de très naturel, que font certains d'entre nous... C'est naturel et c'est nécessaire. Nous vivons dans une jungle. Personne ne nous a jamais rien donné.

— Personne, patron.

— Le monde nous a faits tels que nous sommes. Tu sais que j'aurais pu être médecin, avocat, même savant.

— Vous auriez été le plus grand, assura Jimmy.

— J'aurais été bon.

— Tout ce que vous faites patron, c'est bon. Parole.

Felton haussa les épaules.

— Il le faut bien. Qui s'occuperait de nous ?

Il bondit vers la longue penderie à côté de la haute glace et fit coulisser les portes dans des directions opposées.

Le placard occupait toute la longueur de la vaste pièce et il était

bourré de costumes, d'une qualité égale à Savile Row.

Felton fit glisser les cintres des costumes bleu marine, à la recherche de la veste allant avec son pantalon. Le seul moyen de la retrouver c'était d'en découvrir une sans son pantalon. Au huitième costume il se lassa et prit la veste.

— Jimmy ?

— Oui, patron.

— Tu es un brave gars.

— Merci, patron. À propos de quoi ?

— Rien. Je voulais simplement te le dire.

— Vous avez peur que quelque chose aille mal avec Viaselli ?

— Non. Pas Viaselli.

— Ce mec au crochet ?

Felton boutonna la veste parfaitement assortie au pantalon, sauf qu'il savait que ce n'était pas celle de ce costume.

Jimmy jugea préférable de ne pas insister. Quand Felton serait prêt à parler il parlerait, pas avant. Jimmy fourra le revolver dans sa poche.

Plus tard dans la soirée, Felton fut d'humeur plus loquace. Jimmy était au volant de la Rolls Silver Dawn gris perle, remplaçant O'Hara. Il roulait sur le pont George Washington, l'éclairage scintillant comme un festival italien, la chaussée s'allongeant vers New York comme un immense aqueduc de la Rome antique, à cela près que le pont transportait des gens et non de l'eau.

— Tu sais, dit Felton en contemplant du siège arrière les lumières de la ville, je regrette d'avoir raté la Seconde Guerre mondiale.

— Vous avez eu votre guerre à vous, patron.

— Oui, mais c'était une guerre, une grande guerre. C'est tout de même malheureux qu'une personne doive aller dans une école d'ingénieurs sur l'Hudson pour apprendre à faire une guerre.

— Vous auriez pu mieux la faire, patron.

Felton fronça les sourcils.

— Peut-être pas mieux dans les combats, mais j'aurais tout de même eu assez de bon sens pour me méfier des Russes.

— Nous n'en avons pas eu ?

— Si, mais j'aurais mieux su. Je me serais méfié de l'Angleterre, de la France, de la Chine, de tout. C'est ça le jeu, Jimmy. En dehors de la famille, on n'a pas d'amis. Les amis ça n'existe pas. Rien que les parents.

— Vous êtes la seule famille que j'ai jamais eue, patron.

— Merci, Jimmy.

— Je veux dire que je mourrais pour vous et pour Miss Cynthia.

— Je sais, Jimmy. Tu te souviens comment ce mec au crochet a foncé ?

— Oui, patron. J'étais juste derrière lui.
— T'as déjà vu un gars se déplacer comme ça ?
— Vous voulez dire contre vous ?
— Non. Non, pas ça. Simplement comment il se déplaçait.
Il s'est rué sans télégraphier son arrivée.

— Et alors ?
— Est-ce que les boxeurs télégraphient leurs coups ?
— Pas les bons.
— Pourquoi ?
— Ils ont appris ? hasarda Jimmy.
— C'est ça.
— Et alors ?
— Alors qui donne les leçons ?
— Des types peuvent apprendre ça dans des tas d'endroits.
Felton resta silencieux un moment.

— Ça paraît plus difficile depuis quelque temps de réussir un coup ?

— Ouais, plutôt.
— C'est la faute de nos hommes ? Ils sont moins bons ?
— À peu près pareils. Vous savez, les jeunes malfrats, ils ont un flingue, ils bousillent tout si on ne les conduit pas en laisse.
— Alors quel est leur gros ennui ?
— Ils disent que leurs cibles devenaient plus difficiles à toucher.
— Et quoi encore ?
— Je ne sais pas. Rien d'autre.
— Non, il y a autre chose.

Jimmy tourna dans West Side Drive pour gagner le centre de New York. Il prit la file de droite. C'était un ordre de Felton. Quand on est sur un coup, on respecte le règlement. Pas de maraude, pas de pollution, pas d'excès de vitesse, ni de stationnement en double file. Ça avait toujours bien marché.

— Il y a autre chose, Jimmy.
— Je ne vois pas, patron.
— D'abord, ils étaient difficiles à toucher. Et, ensuite, ils ne ripostaient pas. Pas un de ces voyous que nous avons embauchés n'a reçu une balle ou même un coup de poing.

Jimmy haussa les épaules et chercha la sortie de la 42^e Rue. La conversation le dépassait. Le patron travaillait sur une autre de ses idées.

— Pourquoi aucun de ces gars n'était-il armé ? demanda Felton.
— Des tas de gens ne trimbalent pas d'artillerie, répondit Jimmy en s'engageant sur une rampe descendant de la voie express surélevée.
— Des gens qui viennent fouiner dans les opérations de Viaselli ou les miennes ?

— Bon, alors ils sont stupides.

— Stupides ? Non, ils ont un plan. Les plans et la stupidité, ça ne va pas ensemble. Mais ce mec au crochet, il s'écartait du plan. Si nous avons pensé que ce salaud était rapide, gare à ce qui peut venir ensuite. Je le sens. Je le sais.

— Vous voulez dire qu'ils vont devenir meilleurs ?

— Je ne crois pas que nous verrons beaucoup mieux. Je ne crois pas qu'il y ait mieux. Mais gare aux équipes. Des équipes de tueurs.

— Ça repartirait comme en quarante ?

— Comme en quarante, murmura Felton en se laissant retomber contre le dossier.

Chapitre 25

Le portier du Royal Plaza, à la 59^e Rue près de Central Park, fut surpris que l'élégant occupant de la Rolls insiste pour qu'il gare la voiture afin que son chauffeur puisse l'accompagner.

Le portier accepta promptement. On ne discute pas avec les passagers d'une Rolls.

Felton s'assura que Jimmy était derrière lui avant d'entrer dans le somptueux hall du Plaza avec ses lourds fauteuils dorés, ses plantes vertes et ses employés efféminés.

Le pistolet et l'étui étaient bien nichés sous le costume et ni Felton ni son chauffeur n'attirèrent guère l'attention en montant dans l'ascenseur.

— Quatorzième, dit Felton.

Jimmy glissa la main droite dans la poche de son uniforme noir pour rectifier la position de son arme. Felton lui jeta un regard noir qui lui apprit qu'il avait eu tort.

La grille dorée de l'ascenseur s'ouvrit sur un petit foyer. Tous les autres étages avaient un palier et une galerie sur laquelle donnaient les chambres. Mais Felton avait conseillé à Viaselli, quand il avait loué tout l'étage du Royal Plaza, de faire transformer l'entrée et d'éliminer la galerie pour la remplacer par un vestibule fermé, avec des judas.

Felton attendit dans le foyer et cligna de l'œil à Jimmy qui lui répondit par un sourire. Ils connaissaient tous deux les dispositions des lieux et savaient qu'un des gardes du corps de Viaselli les examinait à travers la glace sans tain sur leur gauche. Felton rectifia son nœud de cravate devant la glace et Jimmy esquisça un bras d'honneur à l'intention de son propre reflet.

La porte s'ouvrit. Un homme en costume rayé sombre et cravate de soie bleue les invita à entrer.

Ils avancèrent calmement, comme deux danseurs dans un pas de deux, sans jamais révéler une émotion ni presser le pas, dans un vaste living-room clair encombré de meubles, plein de fumée grise et de suffisamment d'hommes en costumes de ville pour ouvrir un congrès.

Seulement ce n'était pas un congrès. Et quand Felton et Jimmy s'arrêtèrent au milieu de la pièce sous le lustre de cristal, les conversations se turent brusquement et les murmures commencèrent.

— C'est lui, chuchotait-on. Ouais, c'est lui. Ouais. Chut. Il va nous

entendre.

Un petit homme aux mains manucurées, un cigare italien noir et tordu entre ses minces lèvres sombres s'approcha de Felton et Jimmy, agitant une main droite osseuse et arborant un sourire en biais.

— Eh ? *Come sta*, Mr Felton ?

Felton chercha en vain le nom de l'homme. Il sourit aimablement en restant sur ses gardes.

— Vous prendrez quelque chose ?

— Non, merci.

L'homme plaqua une main sur sa poitrine comme pour empêcher un cœur saignant de bondir sur le tapis jaune d'or.

— Ça me fait mal de le dire, mais lui, dit-il en s'inclinant légèrement vers Jimmy, c'est pas un endroit pour les chauffeurs. Va y avoir une réunion, vous savez.

— Je ne savais pas, répondit Felton en consultant sa montre.

— Faut qu'il parte.

— Il reste.

Les mains expressives du petit homme s'ouvrirent, la paume en l'air, et il voûta les épaules.

— Mais ce n'est pas sa place.

— Il reste, répéta Felton sans expression.

Le sourire qui n'avait jamais été un sourire disparut et les minces lèvres sombres se refermèrent sur les dents jaunies. La main droite remonta vers la joue de son propriétaire dans un geste typiquement latin.

— Mr Grossium va avoir son mot à dire pour ça. Felton regarda de nouveau sa montre.

Le petit homme battit en retraite vers un groupe de compatriotes entourant un canapé. Ils l'écoutèrent, en jetant des regards en coulisse à Felton et à son chauffeur.

Jimmy s'amusa à faire baisser les yeux de tous les hommes de ce groupe.

Soudain, un frémissement parcourut la pièce tandis que tous ceux qui étaient assis se levaient d'un bond et que ceux qui étaient debout se redressaient machinalement. Toutes les têtes se tournèrent vers l'immense porte qui venait de s'ouvrir à deux battants.

Un homme en strict costume gris et cravate rayée aux couleurs Princeton apparut sur le seuil et appela :

— Mr Felton.

Felton et Jimmy traversèrent le salon, en sentant peser sur leur dos les regards de tous les autres hommes. Jimmy attendit à la porte pendant que Felton entra. Jimmy se tenait comme une sentinelle et puis, de ses yeux gris-bleu froids du Tennessee, il embrassa toute la pièce.

La porte à double battant avait toujours fasciné Felton. Côté salon, elle était ornée de moulures dorées. Mais de l'autre côté, elle était en beau vieux bois ciré, digne de n'importe quel bureau directorial.

L'air était différent aussi. On pouvait respirer sans inhaler la fumée d'une douzaine de cigares. Il n'y avait pas de moquette et le plancher grinça quand Felton s'approcha vers la longue table d'acajou au bout de laquelle un gentleman distingué contemplait un échiquier.

Il avait des yeux bruns affables, profonds, dans une belle figure romaine, noble. Ses ongles étaient manucurés mais pas vernis. Il portait les cheveux longs, grisonnant aux tempes, mais coiffés avec sérieux, la raie à gauche.

Il avait des lèvres de femme charnues et sensuelles et pourtant il n'y avait rien d'efféminé chez lui. Derrière son fauteuil, des photos étaient accrochées au mur. Une majestueuse matrone et huit enfants, toute sa famille.

Il ne leva pas les yeux de l'échiquier quand Felton vint s'asseoir à côté de lui.

Felton examina la figure pour chercher des signes de vieillissement, les mains pour guetter un tremblement, les mouvements pour y surprendre de l'hésitation. Il n'y en avait aucun. Viaselli était encore un homme puissant.

— Qu'est-ce que tu jouerais, Norman ? demanda Viaselli.

Sa voix était posée, sa prononciation britannique excellente.

— Je ne connais pas les échecs, Carmine.

— Je vais t'expliquer. Je suis attaqué par la reine noire et par le fou noir. Je peux détruire la reine. Je peux détruire le fou.

La bouche de Viaselli se ferma et le silence régna.

Felton croisa les jambes et contempla les pièces sur les cases de l'échiquier. Elles ne signifiaient rien pour lui. Il savait que Viaselli attendait un commentaire. Il refusa de lui en faire un.

— Norman, pourquoi est-ce que je ne détruirais pas la reine et le fou ?

— Si je comprenais les échecs, Carmine, je pourrais te le dire.

— Tu serais un digne adversaire si tu apprenais le jeu.

— J'ai d'autres jeux.

— La vie n'est pas la limite de ton entreprise, Norman, mais son étendue.

— La vie est ce que je la fais.

— Tu aurais dû être italien.

— Tu aurais dû être juif.

— C'est ce qui se rapproche le mieux. (Un chaleureux sourire éclaira le visage de Viaselli penché sur l'échiquier.) Ce que je n'ai jamais compris, c'est ton affection pour les sudistes.

Quelle affection ?

— Jimmy, du Texas.
— Simplement un employé.
— Simplement ? Il ne m'a jamais fait cet effet-là.
— Les apparences sont trompeuses.
— Les apparences, c'est tout ce qui compte.
— J'ai ton beau-frère, dit Felton, désireux de mettre fin à la philosophie.

— Tony ?

— Oui.

— Ah, ça nous ramène au problème de la reine et du fou noirs. Est-ce que je devrais les détruire ?

— Oui, mais pas quand tu es dépassé par le nombre.

— Dépassé par le nombre ?

— Rien que toi, moi et ton homme. Tu es surpassé, dit Felton en désignant de la tête le monsieur distingué devant la porte.

— Et tous mes gens dans le salon ?

— Une distraction d'un moment pour Jimmy.

— Je ne crois pas, mais néanmoins tu n'es pas la reine noire ni le fou noir. Tu es ma reine blanche, la pièce la plus puissante de l'échiquier. Si tu virais au noir ce serait un désastre pour moi, considérant que je suis attaqué.

— Je suis attaqué aussi.

Viaselli leva les yeux de l'échiquier et sourit. Felton posa une main sur la table.

— Qui combattons-nous ?

— Je suis heureux que tu dises nous, Norman. Je suis heureux, et pourtant je ne sais pas. Une commission sénatoriale arrive dans notre secteur, probablement dans quinze jours. Cependant, voilà cinq ans que nous sommes surveillés. Est-ce que le Sénat se prépare si longtemps à l'avance ? Non, je ne le pense pas. Et les enquêtes sont différentes. Tu l'as remarqué. Avec le FBI et le fisc, les investigations se termineraient en justice. Mais ces cinq ans d'hommes fouinant dans les coins ne sont pas terminés dans un tribunal.

— Tu as parlé d'une enquête sénatoriale ?

— Oui. Le Sénat se déplace vers l'est en traversant tout le pays et sera ici bientôt. Tout à coup, il y a davantage de gens qui fouinent dans les coins.

— Cela explique le nombre accru des cibles depuis quelques mois.

— Je suis d'accord. Mais il y a autre chose que je trouve bizarre. Tu es attaqué ?

— Oui. Encore une querelle de famille entre vous autres ritals ?

Viaselli rougit mais ne manifesta aucune autre émotion.

— Non, dit-il. Nous avons un nouvel adversaire. Je ne sais pas qui ni quoi. Et toi ?

— Je le saurai peut-être dans deux ou trois jours.

— Bien. Je veux savoir aussi. Maintenant tu peux me rendre Tony.

— Peut-être.

Carmine garda le silence. Il avait une façon d'être silencieux qu'il savait utiliser mieux que des mots.

Felton savait qu'en reprenant la conversation il donnerait l'avantage à Carmine. Et tout ce qu'il fallait à Carmine, en dépit de tout ce que Felton estimait avoir fait pour cet homme, en dépit de sa certitude que l'homme avait besoin de lui, c'était que Felton fasse le premier pas et il serait perdu.

Il en avait été ainsi vingt ans plus tôt, seulement alors Viaselli n'avait pas son quartier général au Royal Plaza Hotel.

Chapitre 26

C'était l'arrière-boutique d'une épicerie qui était le gagne-pain du père de Viaselli. Au lieu d'un luxueux échiquier aux pièces d'ivoire sculpté, Viaselli se penchait sur une caisse de bois où étaient peintes les cases blanches et noires. Il considérait les pièces de bois bon marché quand Felton entra.

Les mouches de l'été bourdonnaient dans la pièce. Viaselli leva les yeux.

— Assieds-toi, dit-il. Je veux te parler argent.

Felton resta debout.

— Qu'est-ce qu'un grouillot de loteries de deuxième ordre peut savoir de l'argent ?

Viaselli avança une pièce.

— Je sais qu'il y a une guerre. Je sais qu'il y a gros à gagner. Je sais que tu n'en ratisse pas assez.

— J'en ratisse suffisamment.

— Deux sacs le coup sur une base de contrat ? C'est suffisant pour un petit juif malin ?

— C'est plus que ce que gagnent les cons de ritals.

Viaselli avança un fou du côté opposé de l'échiquier.

— Aujourd'hui, oui. Demain ?

— Alphonso ne te permettra pas de gagner davantage. Mime sang ou pas, il n'a pas confiance en toi. Je l'ai entendu dire.

— Et si Alphonso était mort ?

— Giacomo reprendrait tout.

— Et si Giacomo était mort ?

— Louis.

— Et si Louis mourait ?

Felton haussa les épaules.

— Il faudrait une peste pour en tuer autant.

— Et si Louis mourait ?

Viaselli avança un cavalier, mettant en danger le fou qu'il avait amené de l'autre côté. Felton haussa encore une fois les épaules.

— Tu me fais venir ici pour tailler une bavette ?

— Et si Louis mourait ? répéta Viaselli.

— Quelqu'un d'autre.

— Qui d'autre ?

— Celui qui aura des couilles au cul.

— Flaherty. Est-ce que Flaherty reprendrait tout ?

— Non, c'est pas un rital.

— Qu'est-ce que je suis ?

— Un rital, mais ça ne veut pas dire que tu vas te farcir tout le bazar simplement parce que ton nom finit en i.

Viaselli déplaça un autre cavalier.

— C'est un bon début, dit-il en levant de nouveau les yeux de sa partie solitaire. Écoute, quelle espèce de juif tu es, à travailler tout le temps pour les autres ?

— Tu veux que je travaille pour toi ?

Viaselli avança sa reine. Plus qu'un coup avant le mat. Il récita :

— Tu descends Alphonso. Tu descends Giacomo. Tu descends Louis. Alors...

— Alors quoi ? demanda Felton.

— Alors qui va te descendre ?

— Toi.

— Avec quoi ? Tu seras le seul dans le coin avec l'artillerie. Le seul avec l'intelligence, en tout cas. Tout le syndicat serait désorganisé.

— Alors pourquoi est-ce que je te descendrais pas, pour reprendre tout moi-même ?

— Parce que tu n'es pas un rital. Tous les Mafiosi chercheraient à te trouer la peau. Ils ne se fient qu'aux leurs. Tu serais un danger.

— Et pas toi ?

— Je suis un des leurs. Ils apprendraient à vivre avec moi. Surtout si je peux remettre les affaires sur les rails.

Il regarda longuement et fixement Felton.

— Quel est ton avenir en ce moment ? Deux ritals se battent et tu finis par mourir pour l'argent. Deux malheureux sacs. C'est une mort pour un juif, ça ?

— Quand on est mort, on est mort.

— Mais tu peux vivre. Et au sommet de la pile.

— Et tu ne me doublerais pas ?

— Tu seras ma reine. Ma pièce la plus puissante. Doubler ma reine ?

— Et tes flingueurs ?

— Je n'en aurais pas.

— Ceux que tu hériteras.

— Je les renvoie, Chicago, Frisco, La Nouvelle-Orléans. Tu seras mon armée. Le seul moyen de faire payer le métier, sans ennuis, c'est de séparer les faiseurs d'argent des faiseurs d'emmerdes. Personne qui travaillera avec moi ne sera armé. Tu feras tout ce boulot. Tu seras payé, pas au coup, mais avec un salaire et un pourcentage des gains. Débarrasse-toi d'Alphonso, de Giacomo et de Louis, et tu débiteras

avec un million de dollars.

— J'aimerais bien connaître les échecs.

— Tu serais un maître, assura Viaselli.

Mais Felton n'avait pas de temps pour les échecs. De l'East Side, il fit sortir Moesher, le gosse qui pouvait rester debout toute une journée et tirer au pistolet sur des cibles. Angelo Scottichio, il le trouva dans un bar, projetant un casse minable qui lui rapporterait moins de cent dollars. Timothy O'Hara venait des docks où il était spécialisé dans le vol de surplus de l'armée. Jimmy Roberts était un cow-boy dans la débîne, avec une grande gueule de Texan qui l'avait amené pistolet au poing à écouter un jeune homme trapu qui venait de l'embaucher comme tueur.

— Vous serez mes généraux, dit Felton au quatuor. Tant que nous opérerons comme une machine militaire, nous survivrons, nous gagnerons et nous deviendrons riches. Vraiment riches.

— On peut aussi se faire tuer, grommela Moesher.

— Seulement jusqu'à ce que nous nous soyons débarrassés de ceux qui ont du muscle pour nous tuer.

Le premier à tomber fut Alphonso Degenerato, chef des rackets du Bronx qui avait choisi de vivre dans un manoir imprenable de Long Island. Mais il n'était pas dans sa forteresse quand il fut abordé par un tueur à gages nommé Norman Felton accompagné de quatre autres individus.

Alphonso était couché avec une danseuse de music-hall dans l'appartement de la fille dans le haut de l'East Side, dominant East River. Il se croyait en sécurité parce que seul son neveu Carmine Viaselli savait où il était. Il aurait trouvé l'East River plutôt glacé sans le sédatif de plomb administré par les cinq jeunes gens et la compagnie réchauffante de la ravissante et très morte danseuse.

Giacomo Gianinni était un homme tranquille qui ne s'amusait jamais avec des danseuses de music-hall. Il était strictement un homme d'affaires. Sur l'excellente recommandation de Carmine Viaselli, le neveu endeuillé d'Alphonso, il se rendit secrètement à un rendez-vous avec un tueur pour projeter de venger Alphonso. Il rencontra le jeune tueur sur une terrasse au sommet d'un immeuble. Le tueur amena avec lui quatre jeunes gens qui tous tentèrent désespérément d'empêcher Giacomo de sauter du toit.

Et puis Felton reçut un coup de téléphone de Viaselli.

— Ils savent que c'est toi, Norman.

— Alors ils vont savoir que c'est toi aussi, dugland !

— Ce n'est pas si grave, dit Viaselli. Il ne reste que Louis. Mais il t'attend. Pas de surprises cette fois. Un détail quand même. Fais disparaître le corps.

— Pourquoi ?

— Alors j'aurai de quoi marchander. Mes compatriotes adorent les mystères.

Louis vivait à bord d'un yacht et ne le quittait jamais. Il avait des lignes téléphoniques et des vedettes rapides pour transporter ses ordres et faire rentrer l'argent.

Pour Felton, c'était impossible. Il n'attendait plus que d'être tué, attendait que Louis rassemble ses tueurs pour faire le coup. Et puis Louis commit une faute. Il ancra tranquillement son yacht sur les bords de la rivière Hackensack à Jersey City, tout à côté d'un cimetière de voitures.

On était en pleine Seconde Guerre mondiale. La ferraille, l'acier, le métal étaient très demandés. Louis mouilla son yacht et en cinquante-cinq minutes Felton eut payé quatre fois le prix du cimetière de voitures et du compresseur de ferraille. Il avait dû dépenser jusqu'au dernier centime qu'il avait pu se procurer. Mais à quoi bon l'argent sans la vie ?

Quand l'ancien propriétaire de l'entreprise eut expliqué à Felton comment marchait la machine, tout devint très simple. Et quand Felton vit la machine il rit et ne put s'arrêter de rire.

— Messieurs, dit-il à ses quatre généraux, notre avenir est assuré.

Cette nuit-là, la coque du yacht fut crevée par une espèce de missile. Le lendemain, au mégaphone, Jimmy appela le yacht pour demander s'ils voulaient faire réparer la coque.

— Nous ne pouvons pas quitter le navire, lui répondit-on.

— Vous n'avez pas besoin de le quitter. Nous allons vous remorquer à terre et vous réparer en cale sèche. Au bout de dix minutes, les hommes du yacht acceptèrent.

Les grues du ferrailleur furent mises en place. De lourds câbles d'acier furent accrochés à l'avant et à l'arrière du bateau. Les grues commencèrent à soulever et à tirer. Elles hissèrent le yacht sur une rampe couverte de vase glissante au sommet d'une pente, qui bascula soudain vers un grand hangar en ciment renforcé par des poutres d'acier. Le yacht et son équipage glissèrent dans le hangar et n'en ressortirent jamais.

Le lendemain, Felton reçut un nouveau coup de téléphone de Viaselli.

— Magnifique ! Est-ce que je t'ai dit un million de dollars ? Disons deux millions de dollars ! Comment t'as fait ? L'équipage, le yacht, tout !

— Je ne perds pas mon temps à jouer aux échecs, répliqua Felton.

Les quelques années suivantes furent aisées. Moesher, le tireur d'élite, faisait le plus gros du travail, éliminait les témoins accusant Viaselli. Leur corps disparaissait.

O'Hara s'occupait du recrutement, surveillait tous les jeunes tueurs

qui essayaient de s'organiser au sein de la bande de Viaselli. Il les embauchait une fois et puis les éliminait. Scottichio se tailla un petit empire à Philadelphie, encore une fois sous le contrôle de Felton.

Jimmy suivait le mouvement et obéissait aux ordres du patron. C'était bien moins dangereux que le rodéo. Felton avait réussi à rester blanc. Son nom n'apparut dans aucune enquête ; il se tenait hors de l'action ; il se construisait une vie de respectabilité.

Seuls ses quatre hommes étaient au courant de l'opération de Felton. Et ils ne parleraient pas. Le mystère les maintenait au sommet de la pile.

L'affaire avait été lucrative pour tous. Et maintenant Felton regardait Viaselli pousser des pièces d'échecs de prix dans le Royal Plaza Hotel, en se demandant combien de temps les profits allaient durer.

— Tu es toujours ma reine blanche, Norman, dit Viaselli en reposant ses mains sur la longue table d'acajou. Il n'y a personne d'autre.

— C'est parfait, murmura Felton en observant Viaselli qui avançait vers le mât. Alors, qui est Maxwell ?

Viaselli leva des yeux surpris.

— Maxwell ?

Felton hocha la tête.

— Ceux qui nous cherchent ont un rapport avec un certain Maxwell. J'ai tué un homme cet après-midi qui ne s'intéressait qu'à ce Maxwell.

— Maxwell ?

Viaselli, perplexe, contempla l'échiquier. Est-ce que de nouvelles pièces entraient dans le jeu ?

— Maxwell ? répéta Felton.

Viaselli écarta les mains. Felton haussa un sourcil.

Chapitre 27

C'était facile d'être seul dans une pièce avec une étudiante de Briarcliff, beaucoup plus facile que de s'introduire furtivement dans un bordel. Non que Remo se fût jamais introduit furtivement dans un bordel. Mais plus simplement, les tenancières étaient beaucoup plus avisées que les surveillantes générales d'un collège de jeunes filles. Il le fallait bien. Elles étaient responsables de choses bien plus complexes que le développement intellectuel de la nouvelle génération féminine.

Remo se contenta d'expliquer à la surveillante générale qu'il écrivait un article pour un magazine consacré à la métaphysique de l'esprit. Il n'était pas très sûr de ce que cela voulait dire mais la surveillante, une matrone trapue à l'allure bovine, avec un nez fort et un menton poilu, consentit à lui donner champ libre sur le campus jusqu'à onze heures du soir, heure à laquelle, naturellement, un campus de jeunes filles devrait être fermé aux hommes comme l'exigeaient les convenances. À ce moment, dit-elle en caressant doucement un crayon, Remo pourrait venir la voir dans ses appartements et elle l'aiderait à classer ses notes pour son article.

Ainsi Remo se trouva dans la salle Fayerweather, griffonnant des notes dont il n'aurait jamais besoin, sur un bloc bon marché qu'il avait l'intention de jeter au panier, tandis qu'une dizaine de jeunes personnes bruyantes, odieuses et enthousiastes glapissaient leurs opinions sur « Le Rapport de la Femme avec le Cosmos ».

Elles avaient toutes des opinions. Elles se serraient toutes sur le divan où Remo était assis. Les mains, les voix, les sourires l'assaillaient. À chaque fille, posait la même question : « Et votre nom ? ». Et à chaque fois, il n'obtenait pas la réponse qu'il espérait. Finalement, il demanda :

— Il n'y a pas d'autres filles dans ce dortoir ?

Elles secouèrent la tête. Et puis l'une d'elle répondit :

— Non, à moins de compter Cinthy.

Remo se redressa.

— Cinthy ? Cinthy comment ?

— Cinthy Felton. La bûcheuse, le pot de colle.

— C'est pas gentil, protesta une autre étudiante.

— C'est vrai ! s'écria la première.

— Et où est-elle ? demanda Remo.

— Dans sa chambre, où voulez-vous qu'elle soit ?

— Je crois que son opinion mérite aussi d'être connue.

Si vous voulez bien m'excuser, mesdemoiselles. Où est sa chambre ?

— Deuxième étage, première à droite, entonna le chœur. Mais vous ne pouvez pas monter. Le règlement.

Remo sourit poliment.

— J'ai l'autorisation. Je vous remercie.

Il gravit l'escalier poli par un demi-siècle de cire, frotté par les milliers de pieds de femmes de présidents et d'ambassadeurs, baignant dans la pénombre distinguée de vieilles appliques bon marché. On aurait pu mettre en bouteille la tradition entourant la salle Fayerweather, tant elle était forte.

C'était une odeur, une sensation. Les traditions ? Remo sourit. Quelqu'un devait commencer quelque part, devait inaugurer une tradition, et si suffisamment d'années passaient entre la stupidité originelle et son ultime inutilité ça, monsieur, c'était de la tradition. Où avait-il entendu cette définition de la tradition ? L'avait-il inventée ?

La première porte à droite était ouverte. Il vit un bureau, sous la lumière d'une lampe, et une jambe assez ordinaire passant dessous. Un bras, au bout duquel il y avait cinq doigts aux ongles rongés, se déplaça et apparut derrière la partie surélevée du secrétaire qui cachait son utilisatrice.

— Salut, dit Remo. J'écris un article pour un magazine.

C'était une foutue introduction, pour une personne qu'il devait persuader de l'inviter à connaître papa.

— Qu'est-ce que vous faites là ?

Sa voix était un mélange de pépiement d'adolescente et de grincement de femme mûre.

— J'écris un article.

— Ah ?

Elle repoussa sa chaise, pour pouvoir observer Remo. Elle vit un grand et bel homme en silhouette sur le seuil. Il vit un autre spécimen de la génération des croisées de la morale, une fille en jupe bleue et chandail beige, chaussée de tennis blancs. Sa figure était agréable, ou aurait pu l'être, si elle était maquillée. Elle ne l'était pas. Ses cheveux étaient follement frisottés, comme un champ de blé dans le grand vent. Elle mordilla le bout de son crayon. Il y avait un badge sur son chandail « Liberté Tout de Suite »

— Je fais une enquête sur les étudiantes.

— Ah ?

— J'aimerais vous interviewer.

— Oui.

Remo s'agita. Ses pieds, il ne savait pourquoi, avaient besoin de remuer nerveusement. Il tenta de se concentrer sur l'essence de la fille, de projeter sa virilité comme Chiun le lui avait enseigné, mais son esprit affrontait en quelque sorte une chose qui n'était pas tout à fait une femme. Elle avait des seins, des hanches, des yeux, une bouche, un nez, des oreilles, mais l'essence de la femme, la féminité, manquait à l'appel.

— Vous permettez que je vous interroge ?

— Certainement. Asseyez-vous sur le lit.

Venant de toute autre femme, cela aurait suggéré une invitation. De la part de cette fille, c'était le conseil logique de s'asseoir sur le lit parce qu'il n'y avait qu'une chaise dans la chambre et qu'elle était assise dessus.

— Quel est votre nom ? demanda Remo en exhibant son bloc-notes.

— Cynthia Felton.

— Votre âge ?

— Vingt ans.

— Vous habitez... ?

— East Hudson, New Jersey. Une ville dégoûtante mais papa l'aime bien. Asseyez-vous.

— Ah oui, murmura Remo en se posant sur une couverture bleuâtre. Voyons... Que pensez-vous du rapport de la femme avec le cosmos ?

— Métaphysiquement ?

— Naturellement.

— Essentiellement, la femme est celle qui porte l'enfant dans notre société anthropoïde, liée d'un côté par la société en soi, ce qui est empiriquement correct, plutôt que... vous notez tout ça ?

— Bien sûr, bien sûr, dit Remo en griffonnant de plus en plus précipitamment pour ne pas perdre le fil des imbécillités académiques du sujet.

À la fin de l'entrevue, il avoua qu'il n'avait pas entièrement tout compris, et qu'il aimerait de plus amples explications sur certains des points les plus subtils.

Cynthia regrettait, mais elle avait une journée très remplie le lendemain.

Le journaliste plaida qu'elle seule pourrait l'aider à dénouer ce nœud métaphysique.

La réponse fut non, absolument pas.

Peut-être alors, demanda le journaliste, pourrait-elle prendre le petit-déjeuner avec lui ?

Non, encore une fois, elle était très prise.

Dans ce cas, peut-être lui donnerait-elle une photo de ses yeux bleus, bleus.

Mais pourquoi, voulut-on savoir, désirait-il une photo de ses yeux bleus, bleus ?

Parce que, vint la réponse, ils étaient les yeux bleus les plus bleus que le journaliste avait jamais vus.

— Grotesque, rétorqua-t-on.

Chapitre 28

Cynthia aurait dû arriver au restaurant à neuf heures et quart. Avec toute autre femme, le retard n'aurait rien eu d'insolite. Mais ces filles aux idées sociales vivaient presque comme des hommes. Ponctuelles, efficaces.

Si MacCleary n'avait pas pu pénétrer, le duplex devait avoir des pièges. Dans quoi allait-il se fourrer ?

Remo fit tourner son verre d'eau. Le Vietnam, c'était différent. On pouvait toujours retourner à sa propre unité. La nuit, on savait que quelqu'un d'autre était de garde si on ne l'était pas. Il y avait de la protection.

Remo goûta l'eau qui sentait trop les produits chimiques. Il n'y avait aucune protection dans ce business. Pas de retraite. Pas de groupe. Pour le restant de ses jours, il allait toujours devoir attaquer ou reculer. Il reposa le verre et se tourna vers la porte. Il pouvait sortir maintenant, quitter simplement le restaurant et se perdre pour toujours.

Remo se força à arracher ses yeux de la porte. Je vais lire le journal, se dit-il. Je vais lire le journal de la première à la dernière page et quand j'aurai fini je quitterai ce restaurant, j'irai dans le New Jersey, je trouverai Mr Felton et je verrai ce que l'homme de Maxwell peut faire.

Remo lut des mots qui ne signifiaient rien. Il perdait constamment sa ligne, oubliait quel paragraphe il avait lu. Avant qu'il ait fini l'article de tête, quelqu'un lui arracha le journal des mains.

— Combien de temps faut-il pour lire un journal ?

C'était Cynthia, en jupe et chemisier et grand sourire propre, qui froissait le quotidien devant la table. Elle laissa tomber le journal roulé en boule sur un plateau qui passait, faisant sursauter le garçon, qui n'eut même pas l'occasion de lui faire un sale œil, parce qu'elle ne se donna pas la peine de regarder pour voir sa réaction.

Elle s'assit et plaqua deux gros volumes sur la table.

— Je meurs de faim, annonça-t-elle.

— Mangez, dit Remo.

Cynthia pencha la tête en feignant la stupéfaction.

— Je n'ai jamais vu personne qui soit aussi heureux de me voir. Vous avez un sourire sur la figure comme si je venais de vous

promettre cent ans de vie saine.

Remo hocha la tête et se renversa contre son dossier. Il lança un menu à Cynthia.

La délicate petite étudiante de Briarcliff, dont l'esprit avait été créé pour les plaisirs esthétiques, avala un jus d'orange, un steak et des gaufres, une glace au chocolat et à la chantilly, deux verres de lait et une tasse de café avec deux brioches à la cannelle.

Remo commanda du riz frit.

— Comme c'est original, s'exclama Cynthia. Vous êtes dans le Zen ?

— Non. Simplement un petit mangeur.

— C'est fascinant.

Attaquant la dernière brioche à la cannelle elle commença à parler.

— Je pense que votre article devrait traiter du sexe.

— Pourquoi ?

— Parce que le sexe est vital. Le sexe est vrai. C'est honnête.

— Ah, fit Remo.

— C'est toute la vie, dit-elle en se penchant tout en brandissant la brioche à la cannelle comme un cocktail Molotov. C'est pourquoi ils détruisent le sexe. Lui donnent des significations qu'il n'aurait jamais dû avoir.

— Qui ça, « ils » ?

— La structure. La structure du pouvoir. Toutes ces idioties sur l'amour et le sexe. L'amour n'a rien à voir avec le sexe. Le sexe n'a rien à voir avec l'amour. Le mariage est une farce, un mauvais tour joué aux masses par la structure du pouvoir.

— Ils ?

— Parfaitement. Ils.

Elle mordit sauvagement dans la brioche.

— Ils sont même allés jusqu'à dire que le sexe c'est pour la reproduction. Ça, grâce à Dieu, c'est bientôt fini. Le sexe est le sexe, déclara-t-elle en postillonnant des miettes. Pas autre chose. C'est l'expérience la plus fondamentale à laquelle un être humain puisse participer. N'est-ce pas ?

Remo hocha la tête. L'affaire allait être trop facile.

— Et dans le mariage ça devient plus fondamental que tout.

— Connerie.

— Comment ?

— Connerie, parfaitement répéta nonchalamment Cynthia. Le mariage c'est de la connerie.

— Vous ne voulez pas vous marier ?

— Pourquoi faire ?

— L'expérience fondamentale.

— Ça ne fait que brouiller la question.

— Mais votre père. Vous ne voulez pas rendre votre père heureux ?

— Pourquoi n'avez-vous pas parlé de ma mère ? demanda Cynthia d'une voix soudain plus froide.

Quoi qu'on dise, le dire vite. La dérouter. Dire quelque chose de dingue. Remo répliqua :

— Parce que je ne crois pas qu'elle existe. Si elle existait, elle serait une femme. Et il n'y a qu'une seule femme au monde. Vous. Je vous aime.

Et il s'empara de ses mains avant qu'elle puisse leur insuffler de l'énergie nerveuse.

Le coup était risqué mais il marcha. Les joues de Cynthia rosirent, elle baissa les yeux sur la table.

— C'est plutôt inattendu, vous ne trouvez pas ? murmura-t-elle en regardant autour d'elle comme si le monde avait dépêché des agents pour surveiller sa vie amoureuse. Je ne sais pas que dire.

— Dites « Allons faire un tour ».

— Allons faire un tour, souffla-t-elle d'une voix à peine audible.

Remo lui libéra les mains. La promenade se révéla profitable. Cynthia parla. Elle ne pouvait s'arrêter de parler et toujours la conversation revenait sur son père, ses occupations et son appartement.

— Je ne sais pas ce qu'il fait avec les actions mais il gagne certainement beaucoup d'argent, dit-elle quand ils passaient devant une bijouterie de Walnut Street. Vous ne vous souciez pas de l'argent, Remo, c'est ce qui me plaît en vous.

— Mais c'est votre père qui mérite des félicitations. Ce doit être terriblement tentant, quand on a beaucoup d'argent, de jouer au play-boy.

— Papa non. Il reste à la maison. C'est comme s'il avait peur de sortir dans un monde cruel et vicieux.

Remo hocha la tête. L'air sentait vaguement le café torréfié. La fraîcheur de l'automne tardif transperçait sa veste. Le soleil de midi dispensait de la lumière mais pas de chaleur.

Au coin de la rue, un homme contemplait une autre vitrine. Il était grand et lourdement bâti. Il avait dépassé Remo et Cynthia deux fois depuis qu'ils avaient quitté le restaurant.

— Venez, dit Remo en prenant Cynthia par la main. Promenons-nous de ce côté-là.

Au quatrième carrefour, Remo savait que Cynthia habitait rarement chez elle, que les murs de l'appartement étaient très lisses, qu'elle n'avait jamais connu sa mère, et que son cher papa était tout simplement trop tendre et trop gentil avec les domestiques. Remo savait aussi qu'ils étaient suivis.

Ils marchèrent et parlèrent. Ils s'attardèrent sous des arbres, ils

s'assirent sur des rochers et parlèrent de la vie et de l'amour. Quand il commença à faire nuit et que le froid devint intolérable, ils retournèrent dans la chambre de Remo à l'hôtel.

— Que voulez-vous pour dîner ? demanda-t-il.

Cynthia tripota les boutons du téléviseur, puis elle s'installa dans un grand fauteuil.

— Un steak. Bleu. Et de la bière.

— D'accord, dit Remo en décrochant le téléphone blanc.

Tandis qu'il passait la commande, Cynthia examina la chambre, meublée en XX^e Sans Style. Juste assez de couleurs voyantes pour éviter l'atmosphère d'hôpital mais pas assez pour gêner. C'était une chambre décorée par un comité pour abriter l'homme moyen.

Remo marmonna sa commande et regarda Cynthia remonter ses genoux jusqu'au menton. Il se dit qu'elle devrait faire quelque chose pour ces cheveux frisés.

Dès que Remo raccrocha, le téléphone sonna comme si le combiné avait déclenché la sonnerie en se posant sur les broches. Remo haussa les épaules et sourit à Cynthia. Elle lui rendit son sourire.

— Ils n'ont probablement plus de steak, dit-il.

À l'autre bout du fil, une voix lui dit :

— Mr Cabell ?

— Oui.

Il essaya d'imaginer le visage allant avec la voix. Ce devait être l'individu qui les filait. Est-ce que Felton faisait surveiller sa fille ?

— Mr Cabell. C'est très important. pourriez-vous descendre immédiatement à la réception ?

— Non, répondit Remo, histoire de voir jusqu'où irait son interlocuteur.

— C'est au sujet de votre argent.

— Quel argent ?

— Quand vous avez réglé votre addition au bar, hier, vous avez laissé tomber deux cents dollars. Je suis le gérant. J'ai la somme dans mon bureau.

— Nous arrangerons ça demain matin.

— Je préfère régler cette affaire tout de suite. Nous n'aimons pas prendre de responsabilités.

— Le gérant, dites-vous ?

Remo comprit qu'il était tactiquement coincé. Il était dans une chambre avec des ennemis à l'extérieur. Ils savaient où le trouver. MacCleary avait peut-être eu raison, en disant qu'on n'avait pas un endroit où reposer sa tête. Dans ce cas, il n'attaquait plus par surprise. Deux jours en mission et il avait perdu son avantage majeur.

Il remarqua que sa main était humide sur le combiné. Il transpirait. Il respira profondément, attirant l'oxygène tout au fond de son

abdomen. Eh bien voilà. Maintenant ou jamais. Numéro un pour CURE. Il essuya sa paume sur son pantalon. Une soudaine exaltation s'empara de lui.

— D'accord. Je descends.

Il raccrocha, ouvrit sa penderie et prit une valise. La veste qu'il avait portée la veille y était pliée. Il glissa sa main le long de la doublure de la manche gauche jusqu'à ce qu'il sente un objet métallique long et mince. En se cachant soigneusement de Cynthia, il le retira et le glissa dans une petite fente de sa ceinture. Sodium penthotal. Si les points de pression ne réussissaient pas à délier les langues, ce truc-là y arriverait.

— Il faut que je sorte pour quelques minutes, dit-il. C'est un contact pour un article.

— Ah ? fit Cynthia d'un air irrité. Ça doit être un merveilleux contact. Ce doit être le plus grand article de votre vie pour vous faire partir comme ça en courant.

— Ça l'est, mon chou, ça l'est.

Remo l'embrassa mais elle détourna rageusement la tête.

— Je reviens tout de suite, promit-il.

— Je ne serai peut-être pas là à votre retour.

Remo haussa les épaules et ouvrit la porte.

— C'est la vie.

— Allez au diable, cria-t-elle. Si vous n'êtes pas revenu quand j'aurai fini de dîner, je pars.

Remo lui envoya un baiser du bout des doigts et ferma la porte. Au même instant un éclair jaillit dans son cerveau et la moquette verte du corridor monta brusquement à sa rencontre.

Chapitre 29

Remo revint à lui sur la banquette arrière d'une voiture obscure. L'homme qui l'avait filé dans l'après-midi était assis à sa gauche, un revolver à la main droite. Il était coiffé d'un chapeau mou qui aurait très bien convenu à un voyageur de commerce. Le bord abritait une figure qui aurait très bien convenu à un boucher.

À l'avant, un homme maigre en chapeau Éden souriait. Et puis il y avait le cou épais du conducteur. Ils étaient manifestement garés dans la banlieue. Remo remarqua des arbres mais pas de lumières dans les maisons avoisinantes.

Il secoua la tête, moins pour s'éclaircir les idées que pour signaler à ses ravisseurs qu'il était réveillé.

— Aha, fit l'homme au chapeau Éden. Notre invité se réveille. Mr Cabell, vous ne pouvez pas savoir combien nous regrettons l'accident qui vous est arrivé à l'hôtel. Mais vous savez bien que ces parquets d'hôtel sont dangereusement cirés. Ça va mieux ?

Remo feignit l'invalidité presque totale.

— Nous ne vous dirons pas pourquoi nous vous avons amené ici, reprit l'homme au chapeau Éden. Nous allons simplement vous expliquer quelques faits.

Il porta une cigarette à ses lèvres. Il n'y avait pas d'arme dans sa main droite.

— Nous vous avons enlevé, Mr Cabell. Nous pourrions tous aller à la chaise électrique pour ça, exact ? Remo cligna des yeux.

— Et si nous devons vous tuer, nous ne pourrions être plus gravement punis. Mais est-ce que nous voulons vous tuer ?

Remo ne bougea pas.

— Non, dit l'homme, répondant à sa propre question. Nous ne désirons pas vous tuer. Pas nécessairement. Ce que nous voulons, c'est vous donner deux mille dollars.

La braise de la cigarette illuminait le sourire de l'homme.

— Les acceptez-vous ?

— Puisque vous insistez et comme vous vous êtes donné tant de mal, je ne vois pas comment je pourrais refuser.

— Très bien, dit l'homme au chapeau Éden. Nous voulons que vous les dépensiez à Los Angeles, d'où vous venez.

Il leva sa main gauche – pas d'arme non plus – et éteignit sa

cigarette.

— Nous voulons que vous retourniez à Los Angeles immédiatement, déclara-t-il d'une voix soudain plus dure. Si vous ne repartez pas, nous vous tuerons. Si vous parlez de cela à âme qui vive, nous vous tuerons. Si vous revenez, nous vous tuerons. Nous allons vous observer pendant très, très longtemps, pour nous assurer que vous respectez le marché. Et si vous ne le respectez pas, nous vous tuerons. Compris ?

Remo haussa les épaules. Il sentit le revolver s'enfoncer entre ses côtes. Il leva nonchalamment le coude, légèrement au-dessus de l'arme.

— C'est parfaitement clair et juste, dit-il. Sauf pour un détail.

— Lequel ? demanda Éden.

— Je vais tous vous tuer.

Son coude gauche s'abattit sur le poignet du boucher et sa paume gauche empoigna le revolver. Sa main droite jaillit vers une marque sous l'Éden, entre l'oreille et l'œil. Sa main gauche leva brusquement la crosse du revolver sous le nez du boucher et le chauffeur se retourna pour venir à la rencontre d'un coup du tranchant de la main à la base du crâne. Quelques os craquèrent. Remo le sentit. Comme les blocs de bois à Folcroft.

Il entendait les réprimandes de Chiun. Plus vite... précis, précis, précis. La marque. Remo assomma soigneusement le boucher puis il enjamba le dossier du siège avant. Il examina le conducteur affalé contre le volant. Du sang coulait de la bouche. Il ne reprendrait jamais connaissance.

Il se tourna vers Éden. Son coup avait peut-être manqué la marque. Il lui tâta la tête, passa le bout de ses doigts sur la tempe. Il sentit les os séparés, le liquide tiède coulant des yeux. Pas de chance, Bon Dieu, Éden était mort aussi.

Il retourna sur le siège arrière où le boucher levait les bras. Il en empoigna un et attendit quelques instants. Puis il tordit le bras dans le dos du boucher et l'éleva jusqu'au premier cri de douleur.

— Felton, murmura Remo dans l'oreille en chou-fleur ornée d'une touffe de poils. Felton. Tu connais ?

— A-aah ! glapit le boucher. Remo leva le bras plus haut.

— Oui ! Oui ! Oui !

— Qui est-ce ?

— Je l'ai jamais vu. C'est le patron de Scotty.

— Qui est Scotty ?

— Le type qui vous parlait. Scottichio.

— Au chapeau Éden ?

— Ouais. Ouais. Le chapeau.

— Est-ce que Felton lui a dit de venir ici ? demanda Remo en

donnant une torsion au bras.

— Mince. Assez. Aïe. Oooh ! Ouais. C'est ce que Scotty a dit. Que Felton lui avait dit qu'il avait peur que quelqu'un vienne embêter sa fille. C'est la fille avec qui vous étiez. On était censé la garder, la protéger.

Un coup sur le bras.

— Maintenant pour ta vie. Maxwell.

— Quoi ?

Le bras monta plus haut, les muscles et les tendons de l'épaule commencèrent à se déchirer.

— Maxwell.

— Connais pas. Connais pas. Connais pas. Mince.

Clac. Le bras s'éleva au-dessus de la tête du boucher qui s'affaissa en avant. Remo porta la main à sa ceinture. L'aiguille était tordue. Et merde, pensa-t-il. L'homme ne mentait pas.

Remo regarda l'heure. Quarante minutes depuis qu'il avait quitté la chambre d'hôtel. Il ne pouvait être bien loin.

Il escalada le dossier, prit Éden sous les aisselles et, avec un grognement, le fit basculer à l'arrière. Même chose pour le chauffeur. Il eut plus de mal pour les déplacer que pour les tuer. Puis il ôta les clefs du tableau de bord et sauta à terre. Dans le coffre il trouva une bâche. Il la prit, claqua le couvercle, en s'apercevant pour la première fois que la voiture était une Cadillac, et alla ouvrir une portière arrière. Il jeta la bâche sur les deux cadavres en la rabattant pour couvrir un troisième occupant. Ensuite, il fit tomber le boucher sur le tas, le tua et le recouvrit aussi.

Il prit le volant et retrouva bientôt la route qui le ramènerait en ville. Il gara la voiture dans une rue principale. La police eut de la chance ce soir-là. Aucun agent ne l'interpella. Remo ferma la voiture à clef, en empocha le trousseau. Qui pouvait savoir ce que les clefs ouvriraient ?

Chapitre 30

— Salaud ! cria Cynthia quand Remo ouvrit la porte. Espèce de sale dégoûtant !

Sa figure enfantine était rouge de colère. Ses cheveux normalement ébouriffés pendaient autour de sa tête comme du raphia.

Les poings sur les hanches, elle se tenait debout à côté du lit jonché de steak, de salade et de pommes sautées. Son rouge à lèvres barbouillait le miroir au-dessus de la coiffeuse. Elle avait dû écrire plusieurs messages, les avait effacés sans doute en en trouvant de meilleurs et puis avait décidé de lui dire son fait de vive voix.

— Espèce d'ordure ! Vous m'avez abandonnée pour aller boire !

Remo eut du mal à se maîtriser. Il réprima son fou rire, mais pas son large sourire.

L'étudiante de Briarcliff balança sa main droite, visant la figure amusée de Remo. Avant qu'il puisse se retenir sa main gauche jaillit pour parer la gifle tandis que la droite raidie pointait vers le plexus solaire.

— Non ! cria-t-il en essayant de retenir sa main mais il était trop tard.

Cynthia s'affaissa dans ses bras, les yeux révoltés, la bouche ouverte.

Elle remua les lèvres comme pour parler puis elle tomba à genoux. Remo la saisit sous les aisselles, voulut la traîner vers le lit, vit l'affreux gâchis et l'allongea avec précaution sur la moquette grise.

Il avait manqué les côtes et le plexus solaire. Le coup l'avait simplement étourdie. Il s'agenouilla à côté d'elle. Écartant les lèvres avec ses pouces, il appliqua sa bouche sur celle de Cynthia et souffla tout en faisant régulièrement pression sur son estomac. Elle commença à s'agiter. Remo releva la tête et interrompit la respiration artificielle, en maudissant ses mains et ses réflexes.

— Chérie, murmura-t-il. Ça va ?

Elle ouvrit ses yeux, bleus, magnifiques, surpris. Elle remua de nouveau les lèvres et poussa un soupir. Elle leva les bras et les noua au cou de Remo. Elle le tira vers elle en renversant la tête en arrière.

Remo l'embrassa passionnément. Elle lui prit la main droite et la frotta sur son ventre, en remontant vers les seins. Quand Remo lui mordilla l'oreille, elle gémit. Puis elle chuchota :

— Chéri, je veux que tu sois le premier.

Remo fut le premier. Dans un enchevêtrement de bras, de larmes et de soupirs, il fit son entrée et sa sortie sur le tapis.

— Jamais je n'aurais pensé que ça soit comme ça, dit Cynthia.

Son chemisier était sous sa tête, son soutien-gorge pendait du lit et Remo était allongé sur sa jupe, serrant son jeune corps dans ses bras.

— Oui, mon amour, dit-il.

Il embrassa les larmes ruisselant sur les joues roses, d'un côté puis de l'autre.

— C'était terrible, sanglota-t-elle.

— Allons, allons, souffla Remo.

— Je n'aurais jamais cru que ça soit comme ça. Tu as abusé de moi.

Cynthia laissa échapper un soupir frémissant, les lèvres tremblantes au bord d'une nouvelle crise de larmes.

— Pardon, ma chérie. Mais je t'aime tant, dit Remo en s'efforçant de parler d'une voix basse et rassurante.

— Tout ce que tu voulais de moi, c'était ça.

— Non. Je croyais que c'était toi qui le disais, et cosmologique.

— Le sexe. C'est tout ce qui t'intéresse.

— Non. Je veux t'épouser.

— Tu seras bien obligé, déclara fermement Cynthia, le flot de larmes presque tari.

— Je le veux.

— Est-ce que je vais être enceinte ?

— Tu ne le sais pas ? demanda Remo ahuri. Je croyais que tu en savais tant, sur ce genre de choses.

— Non, je ne sais rien.

— Mais la conversation à déjeuner...

— Au collège, tout le monde parle comme ça et maintenant...

Elle frissonna, la lèvre inférieure trembla, les yeux se fermèrent, les larmes coulèrent et Cynthia Felton, experte en sexualité, pure, nette et fondamentale, gémit :

— Je ne suis plus vierge !

Jusqu'au jour, Remo lui répéta qu'il l'aimait. Jusqu'à l'aube, elle demanda à être rassurée. Finalement, comme le soleil se levait et que sur le lit le steak se figeait dans sa sauce, Remo déclara :

— Bon, j'en ai marre. Cynthia cligna des yeux.

— J'en ai marre ! cria Remo. Ce matin, je t'achète une bague de fiançailles. Tu t'habilleras et nous partirons pour le New Jersey où je demanderai ta main à ton père. Ce soir même. Ce soir.

Cynthia secoua la tête. Ses cheveux de paille sautèrent comme les ressorts d'une Volkswagen.

— Non, je ne peux pas.

— Pourquoi ?

— Je n'ai rien à me mettre.

Elle baissa la tête et regarda le tapis.

— Je croyais que tu te fichais de la mode.

— Sur le campus, oui.

— Nous irons dans un magasin, celui que tu voudras.

L'étudiante en philosophie réfléchit un moment comme si elle contemplait les vérités de l'amour vrai, la signification de la vie, puis elle murmura :

— Allons d'abord acheter la bague.

Chapitre 31

— Qu'est-ce que vous voulez dire, trois mille dollars ? s'exclama Smith, furieux.

Remo coinça le téléphone entre son oreille et son épaule, pour frotter ses mains glacées dans le froid de la cabine téléphonique de la gare de Pennsylvanie à New York.

— C'est ça, trois sacs. J'en ai besoin pour une bague. Je suis à New York. Nous avons fait un petit détour pour acheter la bague. Elle tient à Tiffany's.

— Elle tient à Tiffany's ?

— Oui.

— Pourquoi faut-il que ce soit Tiffany's ?

— Parce qu'elle le veut.

— Trois mille...

— Écoutez, dit Remo en essayant de ne pas trop crier. Nous avons dépensé des milliers de dollars et nous n'avons même pas pu entrer dans la place. Rien qu'avec une foutue bague, je vais pouvoir y valser et vous râlez pour trois sacs misérables !

— Trois mille dollars, ce n'est pas misérable. Une seconde, je veux vérifier quelque chose. Tiffany's. Tiffany's. Tiffany's. Hum. Oui, nous pouvons.

— Quoi ?

— Quand vous y arriverez vous aurez un compte ouvert là-bas.

— Pas d'espèces ?

— Vous voulez acheter la bague aujourd'hui ?

— Oui.

— Portez-la à votre compte. Et n'oubliez pas qu'il ne vous reste que deux jours.

— D'accord, dit Remo.

— Autre chose. Quand les fiançailles sont rompues, les filles rendent souvent la bague si elles...

Remo raccrocha et s'adossa à la paroi vitrée. Il se sentait complètement vidé.

Chapitre 32

C'était la première fois que Remo franchissait le pont George Washington en taxi. Quand il était jeune, à l'orphelinat Saint-Mary de Newark, il n'avait jamais eu les moyens. Quand il était flic, il n'en avait jamais eu envie.

Mais moins d'un quart d'heure plus tôt, sur la Cinquième Avenue à New York, il avait hélé un taxi et avait dit :

— East Hudson, New Jersey.

Le chauffeur avait commencé par refuser, jusqu'à ce qu'il voie le billet de cinquante dollars. Alors il se tut, et traversa la ville vers West Side Drive s'engageant directement sur la nouvelle chaussée inférieure du pont que les esprits malins appelaient Martha Washington.

Cynthia ne cessait d'admirer son diamant carré de deux carats et demi, en remuant sa longue main de droite à gauche comme un yo-yo horizontal, offrant à ses regards la preuve à multiples facettes qu'elle avait atteint l'objectif principal de sa vie : elle avait harponné son homme.

Ses cheveux frisottés étaient élégamment coiffés en chignon, dégageant ses traits finement ciselés.

Un soupçon de mascara cachait son manque de sommeil et lui conférait une séduisante maturité. Elle portait du rouge à lèvres d'une teinte assez sombre pour être distinguée tout en restant féminine.

Une blouse à jabot rehaussait la grâce de son long cou de cygne. Elle portait un élégant costume de tweed brun. Ses jambes, ordinaires quand elles étaient nues, étaient embellies par le nylon sombre. Elle était habillée à ravir et elle était ravissante.

Sa main gauche se nicha dans la paume de Remo et elle s'appuya contre lui pour murmurer à son oreille. Un léger parfum chatouilla ses narines. Elle lui confia :

— Je t'aime. J'ai perdu ma virginité mais j'ai gagné un homme.

Puis elle contempla de nouveau sa bague de diamant. Remo continua de regarder entre les câbles du pont suspendu le paysage urbain. Un sombre crépuscule sans aucun soupçon de soleil enveloppait la berge opposée de l'Hudson.

— Si on regarde bien, on peut l'apercevoir s'il fait soleil, parfois.

— Quoi donc ?

— Le Lamonica Tower. Il n'a que douze étages, mais quelquefois on peut le voir du pont.

Elle lui serra la main d'un geste possessif.

— Chéri ?

— Oui ? fit Remo.

— Pourquoi as-tu les mains si dures ? C'est un drôle d'endroit pour avoir des cals, dit-elle en lui retournant la main. Et au bout des doigts aussi.

— Je n'ai pas toujours été écrivain. J'ai dû travailler de mes mains.

Il changea rapidement de conversation mais il avait l'esprit ailleurs. Il pensait aux trois hommes sous une bâche à l'arrière d'une Cadillac garée en Pennsylvanie. C'était des hommes de Felton, et si Felton savait qu'ils étaient morts, il saurait que Remo avait fait le coup. Son seul espoir, c'était que les corps n'aient pas encore été découverts. Cynthia interrompit ses réflexions en s'exclamant :

— C'est pas beau, dis ?

Ils roulaient sur un boulevard sinueux qui suivait le sommet des falaises du Jersey. À huit cents mètres environ devant eux se dressaient les douze étages blancs du Lamonica Tower.

— C'est pas beau ? insista Cynthia.

Remo grogna. Beau ? Il était en mission depuis moins d'une semaine et il avait déjà commis assez d'erreurs pour foutre en l'air toute l'opération. Ce magnifique immeuble serait probablement son tombeau.

Il avait tué trois hommes, impulsivement, sottement. Tué comme un enfant avec des jouets neufs qu'il devait casser. La surprise, son arme capitale, avait été gaspillée. Après MacCleary, Felton devait avoir soupçonné que quelqu'un chercherait à l'atteindre par le biais de sa fille. Il avait envoyé ces trois-là pour se protéger contre cette éventualité. Et Remo les avait tués. Même si les cadavres n'avaient pas encore été trouvés, le simple fait que les trois hommes n'avaient pas fait leur rapport devait avoir déclenché un système d'alarme chez Felton.

Remo se dit qu'il aurait dû prendre l'argent que les types offraient et se rendre directement au Lamonica Tower avec, pour protester de son amour pour Cynthia et demander à Felton s'il avait envoyé les trois hommes. Ainsi, il aurait eu son entrée et Felton n'aurait pas été préparé à une attaque.

Remo se tourna vers la gauche et contempla le sombre brouillard s'étendant sur la rade de New York. Maintenant, Felton devait avoir prévu son système de défense. Dès l'instant où il quitterait la fille de Felton, ne serait-ce que pour aller acheter un paquet de cigarettes, Felton lui tomberait dessus. Un homme qui se donnait tant de mal pour protéger l'hymen de sa fille ne voudrait pas souiller ses souvenirs

avec le sang de son prétendant. Mais s'il la quittait...

— Je t'aime aussi, dit Cynthia.

— Quoi ?

— Tu viens de presser ma main. Et j'ai dit que je t'aime aussi.

— Oui. Bien sûr. Je t'aime.

Remo lui serra de nouveau les doigts. S'il pouvait se servir de Cynthia comme d'un bouclier, jusqu'à ce qu'il se trouve seul avec Felton, qu'il le tienne pour lui soutirer une piste menant à Maxwell, alors il aurait peut-être une chance.

— Chéri, murmura Cynthia.

— Oui ?

— Ma main. Tu me fais mal.

— Oh pardon, mon amour. Excuse-moi.

Remo croisa les bras sur sa poitrine, comme il avait vu Chiun le faire si souvent. Il sentit un léger sourire frémir sur ses lèvres. Chiun avait un axiome pour ce genre de situation. « La mauvaise situation est une situation de l'esprit, disait-il de sa voix chantante d'Oriental. Il y a deux côtés et jusqu'à ce que l'affrontement soit terminé, il n'y a pas de mauvaise situation pour un homme qui peut envisager les deux côtés. »

Cela avait paru stupide quand Chiun, sa figure de parchemin toute plissée, l'avait répété inlassablement. Mais à présent c'était sensé. Si Felton ne pouvait le tuer en présence de Cynthia, c'est lui qui serait réduit à l'impuissance, Remo qui aurait l'avantage. Et s'il était dans l'impossibilité d'avoir Felton seul, sans séides pour le protéger, il pourrait toujours réclamer une conversation d'homme à homme, de père à fils, en présence de Cynthia. Il se dit qu'il pourrait sans doute organiser ça en dehors de l'appartement où les murs bougeaient et où personne ne pouvait être certain d'être seul. Et Cynthia pourrait soutenir son exigence d'une conversation sans domestiques ni tiers.

Remo suggérerait un dîner au restaurant. Cynthia adorait ça. Naturellement, comme témoin elle devrait être éliminée. CURE désapprouvait des témoins.

Remo s'aperçut soudain que Cynthia le regardait fixement, comme si elle sentait quelque chose. Il fit le vide dans son esprit en contrôlant sa respiration de crainte qu'une réponse émotionnelle à la question qui allait sûrement venir ne gâche tout. Chiun avait dit une fois : « Les femmes et les vaches devinent toutes deux la pluie et le danger. »

— Tu as l'air si bizarre, chéri, dit-elle d'une voix assez froide.

Elle penchait la tête, comme si elle examinait la facture d'un tableau.

— Je suis un peu inquiet à l'idée de rencontrer ton père, c'est tout.

Remo se serra contre elle, dominateur, tenant les yeux bleus prisonniers de son regard. Il l'embrassa et lui chuchota :

— Quoi qu'il arrive, je t'aime.

— Ne sois pas bête ! Papa va t'adorer. Il le faudra bien quand il verra mon bonheur. Je suis heureuse, je me sens belle et ravissante et désirée. Jamais je n'aurais pensé que j'éprouverais cela. Jamais.

Cynthia essayait un peu de rouge sur les lèvres de Remo quand le taxi s'arrêta devant le Lamonica Tower.

— Allons, mon amour, allons faire connaissance avec ton père, dit Remo.

— Tu vas l'adorer. Papa est vraiment très compréhensif. Quand je lui ai téléphoné de Philadelphie pour lui dire que je lui amenais son futur gendre, il a été ravi, vraiment. Il m'a dit « Amène-le tout de suite. J'ai hâte de le connaître. Je tiens beaucoup à le rencontrer. »

— Il a dit ça ?

— Mot pour mot, assura-t-elle et elle imita la voix de son père : « Je tiens beaucoup à le connaître. »

Un signal d'alarme résonna dans l'esprit de Remo. Felton avait l'air un peu trop pressé. Il rit tout bas.

— Pourquoi ris-tu ?

— Pour rien. Une petite plaisanterie entre moi et moi.

— J'ai horreur des plaisanteries que je ne comprends pas.

— Celle-ci n'est pas très amusante.

Ils descendirent du taxi et Remo suivit Cynthia sur le trottoir.

Le portier ne la reconnut pas et fut surpris quand elle lui dit :

— Salut, Charlie.

Il cligna des yeux, sursauta et s'exclama :

— Ah, Miss Cynthia ! Je vous croyais encore au collège.

— Non, je n'y suis pas, répondit-elle inutilement, avec un sourire.

L'entrée était spacieuse, élégante, avec un décor moderne et lumineux aux couleurs harmonieuses. Le tapis était épais mais pas mou, et Remo avait l'impression de fouler une pelouse récemment tondue. L'air était pur aussi, filtré par des climatiseurs invisibles.

— Non, pas ces ascenseurs, dit Cynthia. Nous en avons un spécial. Dans le fond.

— Ah, j'aurais dû m'en douter, grogna Remo.

— Tu as l'air fâché.

— Non, pas du tout.

— Si.

— Non.

— Tu ne pensais pas que nous avions tant d'argent et tu es en colère parce que tu t'aperçois brusquement que je suis pourrie de fric.

— Pourquoi est-ce que je serais fâché pour ça ?

— Parce que tu crois que ça te compromet, que tu as l'air d'un coureur de dot.

Remo jugea préférable de faire semblant d'acquiescer.

— Ma foi...

— N'en parlons pas, je t'en prie.

Cynthia chercha ses clefs dans son sac. Comme la plupart des femmes, elle avait discuté pour les deux partis et elle était furieuse parce que l'un d'eux avait été vaincu.

— Écoute, s'écria Remo en élevant la voix. C'est toi qui as commencé...

— Tu vois, je te disais bien que tu étais fâché.

— Je ne suis pas fâché, Bon Dieu, mais je vais l'être !

— Alors pourquoi tu cries ?

Elle n'espérait pas de réponse. Elle continua de fouiller dans son sac et en extirpa enfin une clef spéciale, sur une chaîne d'argent. Au lieu d'être plate, la clef était un tube rond qu'elle inséra dans un trou rond sur le côté d'une porte d'acier poli. Remo avait déjà vu cette clef. Il en avait pris une semblable parmi d'autres, au tableau de bord de la Cadillac dans laquelle les trois hommes avaient été tués.

Cynthia tourna la clef sur la droite et la maintint pendant environ dix secondes, et puis encore dix secondes sur la gauche et la retira. La porte de l'ascenseur s'ouvrit d'une façon que Remo n'avait encore jamais vue. Elle ne glissa pas sur le côté. Elle s'éleva à l'intérieur du mur.

— Tu dois trouver cet ascenseur bizarre, dit-elle.

— Plutôt, avoua-t-il.

— Papa va à ce genre d'étranges extrémités pour interdire l'accès de l'immeuble à des éléments indésirables, et en particulier notre appartement. Si on n'est pas attendu, on doit se servir de la clef. Cet ascenseur ne monte qu'à notre étage. En prenant celui-là, nous n'avons pas à attendre dans la pièce.

— La pièce ?

— Oui. Une entrée spéciale où il faut attendre pendant que Jimmy, le maître d'hôtel, regarde par une glace sans tain pour voir qui on est. Je l'ai vu faire une fois, quand j'étais petite.

Elle plaça sa main endiamantée sur la large poitrine de Remo. Il sentit ses doigts souples, pressants.

— Je t'en prie, ne pense pas que papa est excentrique. Il a passé de si mauvais moments depuis que maman...

— Que s'est-il passé ?

— Allons, il faudra bien que tu le saches tôt ou tard.

La porte de l'ascenseur se ferma et la cabine s'éleva, d'abord lentement puis plus vite, en silence.

— Maman a eu une aventure avec un autre homme. Je devais avoir huit ans. Nous n'avons jamais été très proches, maman et moi. Elle s'occupait plus de son apparence que de son comportement. Bref, un jour papa l'a surprise avec un homme. J'étais dans le salon. Il leur

a dit de partir, à tous les deux, et ils sont partis. Et nous ne les avons jamais revus. Depuis, il n'est plus le même. Je crois que c'est pour ça qu'il est si protecteur, avec moi.

— Tu veux dire qu'il a installé tous ces gadgets de sécurité après cette histoire ?

Cynthia hésita.

— Non... Pas précisément. Ils ont toujours été là, autant que je me souviens. Mais... eh bien, il a toujours été terriblement sensible, et ça l'a rendu encore plus sensible. Ne pense pas de mal de lui. Je l'adore.

— J'ai le plus grand respect pour lui, assura Remo puis il ajouta sur le même ton très posé : Maxwell.

— Quoi ?

— Maxwell.

— Quoi ? répéta Cynthia, perplexe.

— Je croyais que tu disais Maxwell. Tu n'as pas dit ça ?

— Non. Je croyais que c'était toi qui le disais.

— Je disais quoi ?

— Maxwell.

— Je ne connais pas de Maxwell. Et toi ?

Elle sourit, en secouant la tête.

— Rien que du café et une voiture. Je ne sais pas comment ce nom est venu.

— Moi non plus, dit Remo en haussant les épaules.

Le truc avait marché mais n'avait rien donné.

À Folcroft, un instructeur l'avait entraîné à prononcer un nom ou un mot test à la fin d'une phrase. Remo lui avait répliqué que c'était la chose la plus stupide qu'il avait jamais entendue, à part demander à un homme s'il était un espion.

Et l'instructeur lui avait déclaré qu'il devrait justement essayer ça un jour, très nonchalamment, comme s'il demandait du feu, et qu'il verrait bien. « Surveillez les yeux » avait conseillé l'instructeur.

Remo avait surveillé les yeux de Cynthia et n'y avait vu que de l'innocence bleue, ravissante et limpide.

La porte de l'ascenseur s'ouvrit, par le bas cette fois, en plongeant dans le plancher. Cynthia fit un petit geste comme pour dire « Papa est comme ça », et sortit de la cabine dans une vaste bibliothèque magnifiquement meublée, aux boiseries de beau chêne, avec une large baie donnant sur le panorama de New York et une terrasse aux dalles blanches avec un palmier dans un pot recollé dans un coin.

— Et voilà, dit Cynthia. C'est pas beau ?

Remo examina les murs, cherchant des fissures, un changement de ton de la peinture, une bibliothèque décalée, un soupçon, un indice indiquant où les murs bougeaient. Rien.

— Oui, dit-il. Très beau.

— Papa ! cria-t-elle. Je suis là et il est avec moi !

Remo avançait jusqu'au centre de la pièce, gardant son dos à égale distance des trois murs. Il regretta soudain de ne pas avoir apporté de revolver.

La porte de l'ascenseur s'éleva lentement jusqu'au plafond. Elle se fondait presque parfaitement dans le mur blanc, le seul qui ne fût pas tapissé de livres. Si Remo n'avait pas su que l'ascenseur était là, jamais il n'aurait détecté les interstices. C'était ce que MacCleary avait voulu dire, avec ses murs qui bougeaient. Près de la porte invisible de l'ascenseur il y en avait une vraie, donnant probablement sur l'ascenseur principal. Elle était conçue de telle façon qu'un homme se cachant derrière cette porte serait une cible facile pour qui montait par l'ascenseur caché.

Ainsi, les murs bougeaient.

— Dans la bibliothèque, papa ! Nous avons pris l'ascenseur spécial.

— J'arrive, ma chérie.

La voix était pesante.

Felton entra dans la pièce par la porte visible. Remo le jaugea. Taille moyenne mais trapu, un cou massif. Il était vêtu d'un costume gris et portait une arme sous sa veste. C'était sans doute le plus beau travail de dissimulation d'un holster d'aisselle que Remo avait jamais vu. Les épaules du costume étaient fortement rembourrées, de manière que la veste tombe souplement sur la poitrine. Sous le côté gauche de ce drapé, il y avait un revolver.

Remo regardait si intensément l'arme cachée qu'il ne vit pas Felton ouvrir la bouche avec stupéfaction.

— Quoi ! glapit Felton.

Remo sursauta et se déplaça vivement, prenant une position défensive équilibrée. Mais ce n'était pas à lui que Felton s'adressait. Il regardait fixement Cynthia, son cou de taureau cramoisi.

— Qu'est-ce que c'est que cette mascarade ? rugit-il.

— Mais papa, gémit Cynthia en courant vers son père pour se jeter à son cou. Je suis plus belle comme ça.

— Tu as l'air d'une prostituée ! Tu es belle sans rouge à lèvres.

— Je n'ai pas l'air d'une prostituée. Je sais très bien comment elles sont.

— Quoi !

Felton leva le bras. Cynthia se cacha la figure dans les mains. Remo réprima son instinct qui le poussait à intervenir. Il se contenta d'observer la scène, et en particulier Felton. C'était un bon moment pour étudier les mouvements de son adversaire et guetter le « préalable », le geste révélateur qui échappe à tout homme et trahit les intentions.

Et Felton en avait un. Juste avant d'élever la voix pour la deuxième fois, il avait nerveusement levé la main droite à sa nuque pour plaquer une mèche rebelle imaginaire. Ce n'était peut-être que de la nervosité, mais tout portait à croire que c'était bien un préalable. Remo se promit de le surveiller.

Felton attendit, sa large main levée au-dessus de sa tête. Cynthia tremblait. Beaucoup plus qu'elle ne l'aurait dû, pensa Remo. Felton laissa retomber sa main.

— Je ne voulais pas te frapper, ma chérie, dit-il d'une voix suppliante.

Cynthia trembla de plus belle et Remo comprit qu'elle exploitait la situation ; elle avait son père à sa main et elle n'allait pas le lâcher avant d'avoir obtenu ce qu'elle voulait.

— Je n'allais pas te frapper, reprit Felton. Je ne t'ai pas battue depuis que tu avais huit ans et que tu avais fait une fugue.

— Vas-y, frappe-moi. Frappe-moi si ça doit te faire du bien. Tape sur ta fille unique !

— Mais non, ma chérie, je n'allais pas faire ça.

Elle se redressa et abaissa ses bras.

— Et faire une scène devant mon fiancé, la première fois que tu le vois ! Oh, il doit nous trouver très bien !

— Je suis navré.

Felton se tourna vers Remo avec un regard qui escaladait les sommets de la haine pure, la haine d'un homme qui non seulement craignait un ennemi mais avait été embarrassé devant lui, en plus.

Remo n'eut besoin que d'un coup d'œil à ces yeux pour deviner que les cadavres de la Cadillac avaient été trouvés. Felton savait.

— Heureux de vous recevoir, dit Felton en maîtrisant sa voix. Ma fille me dit que vous vous appelez Remo Cabell.

— Oui, monsieur. Je suis enchanté de faire votre connaissance. J'ai beaucoup entendu parler de vous. Remo ne s'avança pas, ne tendit pas la main.

— Oui, je m'en doute, dit Felton. Vous devez me pardonner cette petite scène mais j'ai une aversion pour le rouge à lèvres. J'ai connu trop de femmes qui emploient ce genre de peinture.

— Ah, papa, que tu es prude !

— Je t'en prie, ma chérie, ôte ce rouge, tu me feras plaisir.

Le ton de Felton indiquait la modération difficile d'un grand désir de hurler.

— Remo m'aime comme ça, papa.

— Je suis sûr que cela ne changera rien aux sentiments de Mr Cabell, ni à sa présence ici, que tu portes de la peinture ou non sur ta figure. Je suis sûr qu'il te préfère sans rouge, n'est-ce pas, Mr Cabell ?

Remo avait grande envie d'irriter, de réclamer encore plus de rouge, plus de mascara, des grains de beauté autour des deux yeux. Mais il se maîtrisa.

— Je trouve Cynthia belle avec ou sans rouge.

Cynthia rougit. Elle sourit, elle s'illumina comme une femme qu'un compliment électrise.

— Je serai ravie d'enlever le rouge, papa, si tu ôtes ça.

Felton baissa les yeux. Il recula et demanda comme un agneau innocent :

— Quoi donc ?

— Tu le portes encore !

— Je t'en prie, ma chérie.

— Tu n'as pas besoin de porter ça dans la maison.

Elle regarda Remo, tournant vers lui son cou gracieux, blanc et lisse, qui semblait capter la lumière du plafond.

— Papa transporte parfois beaucoup d'argent et ça l'autorise à avoir un permis de port d'armes. Mais ce n'est pas vraiment pour ça qu'il a un revolver.

— Non ? fit Remo.

— Non. Il en a un parce que... je n'aime pas dire ça... parce qu'il lit trop de ces romans policiers idiots. Je t'assure, papa.

— Il y a dix ans que je ne l'ai pas porté, ma chérie.

— Et maintenant tu as dû lire encore un de ces livres qui te plaisaient tant. Et moi qui croyais que tu avais changé de lectures !

Elle s'exprimait avec une fausse colère et une grande tendresse. D'un geste prompt, elle glissa une main sous la veste de son père et retira un revolver de métal bleui qu'elle tint à bout de bras comme si c'était une souris morte qui empestait.

— Je vais donner ça à Jimmy et le prier de le ranger dans un coin où ça ne pourra faire de mal à personne, déclara-t-elle avec autorité.

Elle contourna son père et sortit tandis que Remo lui criait :

— Ne pars pas !

Mais elle était partie et il était maintenant seul avec Felton, un Felton désarmé, certes, mais qui pouvait compter sur le renfort du mur qui bougeait.

Remo sentit l'air du soir, froid et humide, soufflant de la terrasse dans son dos. Il sourit poliment à Felton qui l'avait maintenant à sa merci, qui pouvait le tuer maintenant que Cynthia n'était plus là.

Felton hocha la tête d'un air maussade. Il allait parler quand, dans le fond de l'appartement, la voix de Cynthia s'exclama :

— Oncle Marvin ! Qu'est-ce que vous faites ici, oncle Marvin ?

— J'avais quelque chose à dire à ton père, c'est tout. Faut que je lui dise quelque chose et que je me sauve.

Felton, ses puissantes épaules remontées jusqu'à ses oreilles, ses

grandes mains appuyées derrière lui sur le bord du bureau de chêne, considéra Remo.

— C'est Marvin Moesher, pas vraiment un oncle, mais il travaille pour moi. Cynthia l'aime beaucoup. Le ton était presque complice.

— Qu'est-ce que vous faites, au juste ? demanda Remo.

— J'ai de nombreux intérêts. Vous aussi, j'imagine.

Felton ne quitta pas Remo des yeux quand un gros homme aux traits lourds et aux cheveux clairsemés entra dans la pièce, d'une démarche de canard.

— Un nouvel employé ? demanda Moesher. Felton secoua la tête mais il continua de regarder fixement Remo.

— J'ai deux mots à te dire en particulier.

— Je crois que nous pouvons parler librement devant ce jeune homme. Il est très intéressé par nos affaires. Il aimerait peut-être voir notre opération de Jersey City.

Felton rabattit une mèche rebelle imaginaire. L'indication, pensa Remo.

— Aimeriez-vous la visiter ? demanda Felton.

— Pas maintenant. Nous devons tous aller dîner bientôt. C'est ce que Cynthia projetait.

— Vous pourriez être de retour dans une demi-heure.

— C'est ça, une demi-heure, qu'est-ce que c'est qu'une demi-heure ? dit Moesher avec un haussement d'épaules et sur un ton indiquant qu'une demi-heure était l'unité de temps la moins précieuse du monde. Une demi-heure, répéta-t-il.

— J'aimerais mieux dîner avant, insista Remo.

Le regard d'acier se fixa de nouveau sur lui.

— Mr Moesher était en vacances. Il vient de rentrer de la maison de santé Folcroft, à Rye, dans l'État de New York.

Ne pas bouger. Contrôler la respiration. Faire le vide dans l'esprit. Ne pas manifester d'émotion. Remo s'appliqua ostensiblement à chercher un siège. Il s'assit dans un fauteuil près de l'endroit où Felton s'appuyait au bureau.

— Il l'a trouvée très intéressante, n'est-ce pas, Marvin ?

— Ah ? fit Remo. C'est une maison de repos, quelque chose comme ça ?

— Non, dit Moesher.

— Qu'est-ce que c'est ?

— J'ai l'impression que c'est ce que j'avais pensé, répondit Moesher et Felton hocha la tête.

— Que pensiez-vous que c'était ? demanda Remo.

— Un asile psychiatrique. Et j'ai des choses très intéressantes à en dire.

Remo se leva.

— Bien, dit-il. Nous pourrions peut-être aller visiter votre opération de Jersey City, Mr Felton ? Cynthia en a probablement pour toute la soirée, d'ailleurs. Et nous pourrions parler de cet asile.

— Je ne peux pas sortir maintenant, dit Felton à Moesher. Emmène-le, Marvin. Tu me raconteras plus tard ton merveilleux repos à Folcroft.

La main droite de Felton glissa sous le rebord du bureau et pressa un bouton dissimulé.

La porte de l'ascenseur secret s'abaissa silencieusement. Felton cria vivement :

— Ravi de vous revoir, James. Nous nous demandions quand vous reviendriez du magasin.

C'était manifestement un signal adressé à l'homme en uniforme de maître d'hôtel qui émergeait de la cabine secrète. Il avait écouté Felton, Remo et Moesher, attendant d'être appelé.

— Très bien, monsieur, dit-il et il alla dans le fond de la pièce où il feignit de s'activer.

— Marv, prends donc cet ascenseur avec Mr Cabet ! Il descend jusqu'au garage du sous-sol.

Tout en suivant Moesher vers l'ascenseur, Remo jaugea le maître d'hôtel osseux qui était passé devant lui. Il était grand, musclé, et portait aussi un pistolet caché sous l'aisselle.

Remo fut heureux d'entrer le premier dans la cabine. Il avait le dos à la paroi du fond, une paroi qui ne devait pas bouger, espérait-il.

Il n'y avait que trois boutons sur le panneau. D, pour duplex, les deux autres devant indiquer le rez-de-chaussée et le sous-sol. À moins qu'il y ait un sous-sol spécial pour les hommes comme lui ?

Moesher fit un signe de tête à Felton et la porte de l'ascenseur s'éleva. L'homme avait presque une tête de moins que Remo et son cou débordait en bourrelets sur le col de son costume brun.

Il pressa un de ses gros doigts sur le bouton du bas et se retourna.

— La voiture est dans le garage spécial au sous-sol.

— Qu'est-ce que c'est comme voiture ? Une Maxwell ? demanda Remo.

Le gros homme glissa une main vers sa veste voyante, du mouvement le plus stupidement révélateur que Remo avait jamais vu. Il devina la tension sous le crâne épais, à la seule mention de Maxwell.

Moesher se retourna lentement, en retirant la main de sa veste. Elle était vide. Il sourit de ses lèvres charnues.

— Non. C'est une Cadillac.

— Bonne bagnole. J'ai fait un tour en Cadillac hier soir.

L'homme trapu hocha la tête mais ne dit rien. Il présentait toutes les caractéristiques d'un individu sur le point de tuer, on le lisait comme un livre.

Il aurait pu servir de modèle pour une démonstration. Il évitait les yeux de sa victime, remuait nerveusement les pieds, avait du mal à poursuivre une conversation. Remo savait ce qui se passerait. Un pistolet tiré d'une poche, braqué, un coup de feu. C'était pour bientôt. Des gouttes de sueur tenaient un congrès dans les rides de son front.

Et Remo devait aller avec lui, au moins jusqu'à ce qu'ils sortent de ce foutu ascenseur qui était peut-être équipé pour le son ou la télévision ou le gaz toxique. Il devait suivre Moesher jusqu'à ce qu'ils soient seuls et qu'il puisse essayer de lui soutirer une piste vers Maxwell.

Remo toisa son vis-à-vis. Cette barrique de gras de poulet, pensa-t-il, serait facile. Il ne pouvait imaginer que ce tas de lard aux yeux baissés soit capable de faire quoi que ce soit avec compétence.

Il ne put l'imaginer avant que la porte de l'ascenseur s'ouvre et qu'ils sortent tous deux dans un garage souterrain. Il n'y avait pas de soupirail et Remo ne vit aucune porte. L'unique ampoule avait du mal à éclairer une Rolls gris perle et une Cadillac noire.

Lorsque Remo put enfin imaginer que Moesher était capable d'agir avec compétence, il était trop tard et il comprit qu'il avait commis une faute magistrale. Il avait violé la première règle qu'on lui avait inculquée de force à Folcroft. L'orgueil. Ne jamais se croire si fort qu'on ne peut pas être battu.

Les axiomes n'avaient plus grande utilité pour lui maintenant qu'il avait devant lui le canon équipé d'un silencieux d'un Luger tenu à bout de bras dans la main grasse de Moesher. Et maintenant les yeux bruns le regardaient en face et les pieds ne remuaient plus.

La main ne tremblait pas non plus. Et Moesher avait bien calculé la distance. Quatre mètres, assez près pour une parfaite précision, assez loin pour éviter d'être désarmé.

Le petit tas de lard avait manœuvré sans bruit, avec une telle souplesse et Remo avait été si confiant que maintenant il n'était plus qu'à une crispation d'index de l'éclair jaillissant d'un canon, et de la mort.

La seule image qui se présenta à l'esprit de Remo fut celle de Chiun, se déplaçant sur le côté, en crabe, dansant pour éviter la grêle de balles mortelles de Remo ce premier jour, dans le gymnase. Ils avaient discuté de la technique, mais l'entraînement de Remo avait été trop court pour qu'il la maîtrise.

— Ça va, ducon, dit Moesher. D'où tu viens ? Qui t'envoie ?

Remo aurait pu rétorquer, lancer une remarque acidulée. Il aurait pu faire ça et tomber mort. Mais tandis que l'air humide du sous-sol semblait glacer ses poumons et que ses mains devenaient moites et que ses yeux se voilaient comme seule la terreur peut le faire, il décida de suivre le manuel. De faire ce qu'on lui avait appris.

— Pourquoi le flingue ? demanda-t-il d'un air surpris.

Il avança lentement, un simple pas masqué par le geste de ses mains levées au-dessus de sa tête.

— Je vais me plaindre à Mr Felton, ajouta-t-il en exprimant la peur.

Il agita les mains en l'air et cette fois fit un grand pas.

— T'avances encore et t'es mort, dit Moesher.

Le Luger ne vacilla pas.

— C'est Maxwell qui m'envoie, dit Remo.

— Qui est Maxwell ? demanda Moesher en souriant.

— Tuez-moi et vous ne le saurez jamais. Pas avant qu'il vienne lui-même.

C'était un bluff et Moesher ne marchait pas. Remo vit les yeux bruns se plisser et comprit qu'une balle, une balle silencieuse, allait jaillir du canon. Maintenant. L'affaissement total de tous les muscles, c'était le meilleur moyen.

Zap fit le pistolet et la solide charpente de Remo s'affaissa sur le ciment du garage. Le corps gisait, inerte, et Moesher, ne sachant trop si Remo avait commencé de tomber avant d'être touché, se rapprocha pour coller une balle dans la tête. Il fit deux pas en se dandinant, leva lentement son arme et visa l'oreille gauche du jeune homme. Il fit un pas de trop.

Il pressa la détente mais l'oreille n'était plus là. Le corps avait été inerte, l'instant suivant il était en l'air. Le pied de Remo fit sauter la main armée de Moesher. Il tira deux fois mais les balles s'écrasèrent contre le plafond, faisant tomber des éclats de ciment comme une projection de gravier.

Remo était sur le dos de Moesher, le bras gauche accroché sous l'aisselle du gros homme pour faire levier contre le cou gras. Son bras droit souleva le bras droit de son adversaire jusqu'à ce que le Luger tombe.

Remo accrut la pression, puis il se pencha sur l'oreille.

— Maxwell. Qui est Maxwell ?

Le tas de lard grogna un juron. Il se débattit pour dégager son cou. Remo fut surpris par la facilité de la chose. Quand il était dans la police, il n'avait jamais été capable de se servir totalement de cette clef. Mais aussi, la police n'enseignait pas la pression soutenue dans son stage d'entraînement de six semaines.

— Maxwell. Qui est-ce ? Où est-il ?

— Aaaaah !

Le tas de lard gigotait. Remo accrut la pression de sa main gauche, plus bas, plus bas, encore plus bas.

Crac ! L'épine dorsale céda. Moesher mollit. Remo donna une dernière poussée. Mais la tête se laissa simplement aller mollement.

Ainsi, Moesher ne parlerait pas non plus. Remo se releva et laissa retomber le corps. Il s'en était vraiment fallu de peu. Une trop grande assurance peut tuer.

Un filet de sang glissa entre les lèvres épaisses de Moesher et coula sur la joue gauche. Ses yeux bruns étaient voilés, vitreux et ne voyaient plus rien.

On ne pouvait pas le laisser là.

Remo regarda autour de lui et ne vit que les voitures pour y cacher un corps. Ce n'était pas possible. Ça pourrait être gênant, plus tard, d'avoir à expliquer ce qui était arrivé au cher vieil oncle Marvin, si Cynthia et lui montaient dans cette bagnole.

Il aperçut une porte dans le fond du garage. Il s'y dirigea. Dans une pièce carrée, il trouva une machine à laver et une essoreuse du commerce, à la disposition sans doute des locataires du Lamonica Tower. Remo examina l'essoreuse, blanche et immaculée dans son coin. Un sourire cruel se forma sur ses lèvres.

Il traîna le lourd cadavre de Moesher sur le sol du garage, jusqu'à l'essoreuse, et d'une main il ouvrit le hublot. Le corps était gros mais l'ouverture pour les vêtements avait plus de cinquante centimètres de diamètre, assez grande même pour un gros. Remo fourra la tête et les épaules de Moesher dans l'essoreuse, les tordit jusqu'à ce qu'elles entrent en biais pour faire place au reste. Il poussa à l'intérieur les jambes du mort. Il remarqua qu'il portait des chaussettes de laine écossaises. D'un coup d'ongle, il sectionna une artère au cou de Moesher. Puis il s'essuya les mains sur le pantalon de Moesher.

Il referma le hublot et chercha le bouton de mise en marche.

— Foutu pingre de Felton, marmonna-t-il. Une machine à sous. Pour des gens qui vivent dans son immeuble.

Il se fouilla, et retira rageusement les mains de ses poches. Pas question de mettre son propre argent dans la foutue blanchisserie de Felton.

Remo rouvrit la porte ronde, et glissa le bras à l'intérieur en tâtonnant jusqu'à ce qu'il trouve des poches. Il en retira une poignée de monnaie. Bien. Il avait tout un tas de pièces de dix *cents*.

Remo claqua le hublot, puis il glissa six pièces dans la fente. La machine gémit, gronda et le cylindre se mit à tourner tandis que la chaleur augmentait. Remo empocha le reste de la monnaie, puis il recula pour contempler le tourbillon accéléré de vêtements et de chair.

Une pellicule rose voilait le hublot. C'était le sang. La force centrifuge du cylindre allait drainer tout le sang de Moesher par l'artère ouverte. La chaleur sécherait et pour soixante *cents*, Moesher allait bientôt se transformer en momie.

— Ah Remo, tu es vraiment dégueulasse, se murmura tout bas

Remo.

Il retourna vers l'ascenseur en sifflotant. Maintenant, il s'agissait de remonter au douzième.

Chapitre 33

La porte de l'ascenseur privé avait le mime type de serrure qu'au rez-de-chaussée. Remo tira de sa poche les clefs qu'il avait prises au chauffeur de la Cadillac la veille. Il se retourna vers le garage et aperçut le Luger.

Remo revint sur ses pas et le ramassa. En avait-il besoin ? Felton ne douterait pas de ce qui était arrivé à Moesher. Il n'y avait plus de raison de ne pas être armé.

Remo serra les doigts autour de la crosse noire quadrillée. MacCleary avait toujours dit : « N'écoutez pas tout ce que vous dit Chiun au sujet des pistolets. Ils sont quand même utiles. Portez-en un et n'hésitez pas à vous en servir. »

Et Chiun, quand Remo lui en avait parlé plus tard, avait de nouveau affirmé que les armes gâtent l'art.

Remo examina le canon terne, en acier bleui. Chiun avait plus de soixante-dix ans, MacCleary se décomposait. Remo jeta le pistolet dans un recoin obscur. Avec les armes, ce n'était vraiment plus amusant du tout.

La clef tubulaire, d'abord à droite, puis à gauche, ouvrit la porte de l'ascenseur.

Remo appuya sur le bouton D. En montant, il tira sur sa veste, fripée par la bagarre. Il rectifia son nœud de cravate et dans le panneau poli aux trois boutons, il put voir assez de son reflet pour se recoiffer un peu.

L'ascenseur s'arrêta mais la porte ne s'ouvrit pas. Naturellement, pensa Remo, il devait y avoir un système quelconque pour l'ouvrir. Il ne savait pas ce que Cynthia avait fait, la première fois.

Il examina de nouveau le panneau. Trois boutons. Rien d'autre. Son regard glissa sur la porte, la porte de métal. Rien. De nouveau le panneau. Il allait plaquer sa main contre le battant de la porte pour voir s'il s'ouvrait sous une simple pression quand il perçut une voix.

L'ascenseur avait été conçu de manière qu'une personne se trouvant à l'intérieur quand la cabine était à l'étage du duplex entende des signaux, des ordres venant de la bibliothèque. Il hésita. C'était la voix de Cynthia. Elle protestait :

— Il n'est pas du tout comme ça ! Il m'aime.

La voix de Felton :

— Alors pourquoi a-t-il pris les mille dollars que je lui offrais ?

— Je ne sais pas. Je ne sais pas ce que tu lui as dit, ni même si tu l'as menacé.

— Ne sois pas stupide, ma chérie. Il a pris l'argent parce que je lui ai dit qu'il n'aurait pas un sou s'il t'épousait. Il n'en voulait qu'à ton argent, ma chérie. Je voulais te protéger. Peux-tu imaginer ce qui se serait passé si tu l'avais épousé et t'étais aperçu ensuite de ce qu'il était ? Quand il a pris l'argent, j'ai dit à l'oncle Marvin de le raccompagner et de le mettre dans un car.

— Je m'en fiche. Je l'aime !

Cynthia sanglotait.

Remo n'avait pas envie de traiter Felton de menteur pour le moment, pas devant Cynthia. Il aurait bien le temps plus tard. Il prit son portefeuille et compta rapidement les billets. Il avait environ mille deux cents dollars. Smith aurait une crise cardiaque.

Il fit une liasse de mille dollars, la roula et rangea son portefeuille. Il appuya sur la porte et, comme il l'avait deviné, elle glissa dans le plancher. Il avança dans la bibliothèque.

Felton eut l'air d'avoir reçu une ruade de mule dans le ventre ; Cynthia, un sursis de la chaise électrique.

Remo lança les mille dollars sur le tapis et, s'efforçant de ne pas rire, annonça sur un ton grandiloquent :

— J'aime Cynthia. Pas votre lucre répugnant !

— Remo, mon amour ! cria Cynthia en se jetant à son cou.

Elle lui embrassa violemment les joues, la bouche, et Remo considéra Felton, au travers de ce barrage d'affection.

Manifestement, Felton était secoué. Il ouvrit des yeux ronds et finit par bredouiller :

— Moesher. Où est Moesher ?

— Il allait me mettre dans le car. Puis il a décidé d'aller faire un tour tout seul.

Remo sourit, un sourire immédiatement étouffé par des lèvres brûlantes.

Au dîner, Felton s'était ressaisi. Ils soupèrent aux chandelles, servis par James, le maître d'hôtel. Felton dit que c'était le soir de congé de la bonne et qu'il avait lui-même préparé le repas. Remo répondit qu'il souffrait de l'estomac et ne pourrait rien avaler.

Les préliminaires étaient passés, les deux hommes le savaient. Et chacun savait que la seule chose qui restait, c'était l'affrontement entre eux, un affrontement personnel. Ils le sauraient tous deux le moment venu. Et il n'était pas encore venu. Ce dîner était comme la trêve de Noël sur le champ de bataille et Felton jouait les pères nobles.

— Cynthia vous a probablement dit que nous avons une grosse fortune, dit-il. Vous a-t-elle expliqué comment je gagne mon argent ?

— Non. Mais cela m'intéresserait de le savoir.

— Je suis ferrailleur.

Remo sourit poliment. Cynthia s'écria :

— Oh, papa !

— C'est vrai, ma chérie. Chaque centime que nous possédons aujourd'hui nous vient de la ferraille.

Il semblait résolu à raconter son histoire et s'y lança sans que l'on ait besoin de l'en prier.

— Les Américains, Mr Cabell, sont les producteurs de déchets les plus prolifiques du monde. Ils jettent annuellement des millions de dollars de marchandise tout à fait bonne et utilisable parce qu'acheter du neuf est chez eux une obligation presque psychologique.

— Comme le fou homicide ou le menteur pathologique, hasarda aimablement Remo.

Felton ignore l'interruption.

— J'ai remarqué cela pendant la guerre. Les Américains, même en risquant la pénurie, jetaient de nombreux produits qui avaient encore une longue espérance de vie. J'en ai tiré profit dans la mesure de mes moyens. J'ai rassemblé jusqu'à mes derniers dollars, et j'ai acheté une entreprise de ferrailleur. Êtes-vous jamais allé dans un chantier de ferraille pour acheter quelque chose, Mr Cabell ? C'est décourageant. Il peut y avoir des centaines de choses dont vous auriez besoin, mais personne ne sait où les trouver.

« J'ai décidé d'apporter quelque organisation à la profession. J'ai embauché des spécialistes pour surveiller les opérations. Une équipe était uniquement chargée d'acheter et de reconditionner des machines à laver et des essoreuses. Une excellente machine à laver pouvait s'acheter à la ferraille pour cinq dollars. Nous la réparions, et elle était comme neuve. Mais au lieu de la revendre à un particulier, nous la faisons marcher à notre profit. Dans les années quarante, j'ai ouvert plus de soixante-quinze laveries automatiques dans la zone métropolitaine, toutes équipées de machines à laver et d'essoreuses achetées à la ferraille. Comme je n'avais pas consacré de gros investissements à l'achat du matériel, je pouvais proposer des prix compétitifs. Chaque fois que j'apprenais qu'une laverie automatique nouvelle s'installait quelque part, j'arrivais avec ma ferraille et j'en ouvrais une aussi près que possible. En réduisant les prix, j'arrivais à la mettre en faillite. Alors, à la liquidation, je pouvais racheter son matériel flambant neuf pour une bouchée de pain. Cela se révéla très lucratif. »

Felton sourit.

— Cela peut vous paraître particulièrement cruel, Mr Cabell. Mais nous vivons dans un monde vicieux et cruel.

— Je l'ai remarqué.

— Avec les automobiles abandonnées à la ferraille, je pense aussi avoir apporté ma contribution à notre économie. C'est peut-être une attitude ridicule, mais chaque homme aime à penser que ce qu'il fait est important. J'ai un cimetière de voitures à Jersey City. C'est le plus grand du monde. C'est aussi, à ma connaissance, le seul qui soit aussi bien organisé qu'un grand magasin.

« Nous amenons une voiture que nous avons achetée pour quelques dollars seulement. La voiture peut avoir été presque complètement démolie dans un accident mais c'est surprenant de voir tout ce qui reste même après une destruction totale. La voiture passe d'une section à l'autre du chantier. Les ailes encore utilisables sont démontées ; les vitres intactes sont enlevées ; les sièges sont transportés dans une autre section, ainsi que d'autres pièces comme le volant, les phares ou les portières. Chacun de ces éléments est soigneusement répertorié, et j'ose dire que si vous veniez dans ce chantier pour demander une porte arrière ou une poignée de coffre d'une Plymouth 1939, mes ouvriers vous la fourniraient en moins de cinq minutes. Naturellement, pour ce genre de service nous prenons le tarif maximum. »

Remo hocha la tête en souriant.

— Pensez-vous que vous pourriez avoir quelque chose en stock pour ma Maxwell 1934 ?

Avant que Felton puisse répondre. Cynthia s'exclama :

— Voilà que tu recommences avec cette idiotie de Maxwell !

Felton regarda froidement sa fille, puis il répondit à Remo :

— Je ne sais pas si nous avons des pièces pour votre Maxwell. Peut-être aimeriez-vous aller là-bas avec moi, pour voir ?

Remo accepta avec alacrité, malgré les protestations de Cynthia qui tenait à ce qu'ils passent toute la soirée ensemble tous les trois, pour mieux faire connaissance.

— Non, ma chérie, dit Felton. Ce sera une occasion pour Mr Cabell et moi d'avoir une conversation de père et de fils.

Felton laissa tomber sa fourchette quand Remo déclara :

— Il a raison, mon cœur, nous devrions causer seul à seul. Et comme nous allons être de si bons amis, je pourrai peut-être le persuader de m'appeler Remo.

Remo sourit, un bon sourire de bon fils, et Felton dont l'appétit avait égalé les prodigieuses capacités de Cynthia tout au long du repas, décida brusquement qu'il serait incapable de manger un dessert. Jimmy le maître d'hôtel grommela :

— J'enlève les assiettes ?

Durant tout le dîner, il avait dévisagé Remo, en le haïssant d'avoir tué Scottichio et Moesher et, à un moment donné, Remo avait bien cru voir une larme au coin de l'œil de Jimmy.

— La vie est dure, souffla-t-il au maître d'hôtel, qui ne répondit pas.

— Je n'ai pas envie de dessert, répéta Felton.

Cynthia frappa la table avec une cuillère, son ravissant visage déformé par une colère d'enfant.

— Moi si !

— Mais, mon amour, dit Remo.

— Merde, dit l'étudiante en philosophie de Briarcliff.

Felton cligna des yeux.

— Quel langage !

— Quoi, quel langage ? Merde. Vous n'allez pas me laisser ici !

Jimmy essaya de la calmer, comme un vieil ami. Il ne put pas placer un mot. Ses lèvres s'entrouvrirent et Cynthia glapit :

— Vous aussi, bouclez-la !

— Chérie, murmura Remo.

— Si on y va, on y va tous. C'est comme ça !

Remo recula contre son dossier, en faisant distraitement tourner son assiette pleine. Cynthia devenait garce. Très bien. Parfait. Il avait besoin d'un bouclier. Tant qu'elle serait avec lui, Felton ne ferait rien.

Il jeta un coup d'œil à l'homme massif au bout de la table. Était-ce bien sûr ?

Cynthia imposa sa volonté. Tous quatre descendirent en silence par l'ascenseur privé jusque dans le garage où ils montèrent dans la Rolls. Remo tendit l'oreille mais n'entendit pas l'essoreuse. De nos jours, pensa-t-il, on ne va pas loin avec soixante *cents*.

Jimmy conduisait, Felton à côté de lui, et Cynthia s'appuyait contre Remo à l'arrière. Avant de monter dans la voiture, Felton avait jeté un coup d'œil par la vitre de la Cadillac noire, cherchant Moesher.

Cynthia ne cessait d'embrasser Remo. Il sentait que Felton les observait dans le rétroviseur, fronçant les sourcils à chaque fois que les lèvres de Cynthia effleuraient les joues de Remo.

— Tu sais, chuchota-t-elle, je n'ai jamais vu le chantier de Jersey City. Moi aussi je suis intéressée. Je t'aime.

— Je t'aime aussi, répondit Remo sans quitter des yeux la nuque du père.

Il pouvait les tuer tous les deux maintenant. Facile. Mais Maxwell. Ils pouvaient seuls le conduire à Maxwell.

La voiture suivit Kennedy Boulevard en cahotant. La chaussée défoncée de l'artère principale du canton était une honte. Ils traversèrent des bidonvilles, des îlots de maisons propres à deux étages, des commerces de voitures d'occasion brillamment illuminés, et arrivèrent à Journal Square, le cœur de Jersey City.

À Communipaw Avenue, la voiture tourna à droite. Encore des hangars, des bâtiments décrépits, des parkings pleins de voitures

d'occasion, et enfin la Rolls s'engagea à gauche sur la route 440.

— Nous y sommes presque, annonça Felton.

Chapitre 34

La voiture fonçait sur la route 440, soudain dépourvue de constructions. Puis, un virage à droite et ils se trouvèrent sur un chemin de gravier, cahotant dans l'obscurité.

La Rolls s'arrêta devant un portail en tôle ondulée. Les phares éclairèrent un écriteau jaune triangulaire sur lequel on lisait : « Protégé par la Romb Detective Agency. »

Les phares s'éteignirent. Remo entendit des criquets dans le lointain.

— Nous y sommes, dit Felton.

Remo adressa silencieusement une prière à l'un des nombreux dieux de Chiun : « Vichnou, protège-nous. »

Il ouvrit la portière et descendit sur le gravier, qui crissa sous son poids. La brise soufflant du fleuve proche le glaça. Des nuages voilaient les étoiles. Il huma une vague odeur de café torréfié. Il se frotta les mains.

Derrière lui, Felton avertissait sa fille qu'il y avait beaucoup de rats dans le secteur. Voulait-elle venir ? Non, décida-t-elle, elle resterait dans la voiture.

— Garde les vitres levées, conseilla-t-il.

— Allons, dit Felton en s'approchant du portail.

Le maître d'hôtel grogna un assentiment. Remo savait qu'ils étaient tous deux armés.

— Ouais, dit-il. Allons-y.

Felton prit une clef et ouvrit le portail qui grinça, comme du métal malmené par le temps. Remo essaya de s'attarder, de passer le dernier. Mais les autres attendirent.

— Après vous, murmura Felton.

— Merci, répondit Remo.

Ils marchèrent le long de l'allée de gravier, Felton devant, Jimmy derrière, Remo au milieu. Felton expliquait les opérations du chantier, indiquait les emplacements des diverses pièces détachées, selon les années et les marques.

Le crissement de leurs pas évoquait une armée en marche. Remo ne voyait pas Jimmy mais il pouvait aisément distinguer la nuque devant lui. Felton n'avait pas de chapeau.

Ils continuèrent de marcher dans la nuit, le long du chemin. Remo

entendit de l'eau clapoter tout près, distingua des lumières clignotant au bord du fleuve.

Dès que la main de Felton esquisserait son geste révélateur et remonterait vers sa tête, Remo agirait. C'était tout le délai qu'il pourrait s'accorder.

La sombre masse d'une construction en béton se dressa devant eux, comme un bunker géant au bord de la mer.

— C'est le cœur de notre opération, annonça Felton.

Remo s'approcha. Une rampe de béton, un ruban de ciment descendait vers le bunker. Une voiture à l'état d'épave y était garée, avec des cales sous les roues.

— Quand nous avons fini de démonter une voiture, ce qui reste passe dans ce compresseur et en ressort sous forme de brique de ferraille que nous vendons aux aciéries. Nous avons gagné beaucoup d'argent pendant la guerre, n'est-ce pas, Jimmy ?

— Ouais, fit Jimmy.

Il était derrière Remo, tout près.

— C'est là... (La main de Felton remonta vers sa nuque)... que nous avons nos Maxwell ! Maintenant ! Remo se courba en deux quand le maître d'hôtel frappa sans se presser. Il roula avec le coup et s'affala sur le sol ; un jeu d'enfant.

Ne pas être trop sûr de soi. Voir ce qu'ils feront. Maxwell est peut-être là.

— Joli coup, Jimmy. Je crois que nous avons eu le salaud. Nous le tenons enfin.

Remo vit les souliers noirs admirablement cirés de Felton avancer tout près de sa bouche. Puis il sentit un craquement douloureux à son menton. Felton lui avait décoché un coup de pied.

Il ne bougea pas.

— Je crois que tu l'as tué, dit Felton. Avec quoi tu l'as frappé ?

— Ma main, patron. Et pourtant j'étais en porte à faux.

— C'est lui, marmonna Felton avec résignation. Il a eu Scottichio et Moesher.

— J'aurais aimé qu'il vive pour aller dans la machine.

Felton haussa les épaules.

— Je me sens fatigué, Jimmy. Je m'en fous. Prépare-le.

Remo sentit les grandes mains osseuses de Jimmy le saisir à bras-corps et le soulever. Il fut traîné, ses pieds raclant le ciment, vers la rampe du cube de béton. Entre ses cils, il vit Felton contourner le bâtiment.

Les portières de l'épave étaient démontées et Jimmy reposa Remo sur son genou pointu pendant quelques instants, puis il le jeta la tête la première sur le plancher, à la place du siège arrière enlevé. Remo entendit un bruit de moteurs, pas des moteurs de voiture. Jimmy ôta

une cale devant la roue avant droite de la voiture. En la contournant pour aller vers l'arrière, il se pencha pour assener un dernier coup. Remo Williams avait suffisamment attendu.

De sa main gauche il saisit le gros poignet osseux et le cassa, silencieusement, rapidement. Jimmy aurait hurlé si la main droite de Remo ne s'était enfoncée dans son plexus solaire une fraction de seconde plus tôt, lui coupant le souffle et la parole. Remo fractura le nez du tranchant de la main gauche et Jimmy perdit connaissance.

Remo s'extirpa de dessous le corps inerte du maître d'hôtel puis il le poussa dans la voiture, à la place prévue pour lui-même. Sans bruit, il trotta vers l'arrière de l'épave et ôta une autre cale sous la roue arrière.

Les moteurs que Remo avait entendu grondèrent plus fort et au pied de la rampe de béton une porte d'acier s'éleva sur des pistons hydrauliques. Elle révéla un compartiment d'acier obscur, assez grand pour contenir plusieurs voitures.

Remo relâcha le frein à main, donna une poussée et puis il s'assit sur la tête de Jimmy et laissa lentement descendre la voiture dans le cube géant.

Dès qu'elle s'arrêta contre le mur du fond, il sauta à terre et s'élança vers la liberté. Il faillit trébucher alors qu'il entendait la porte d'acier gigantesque redescendre lentement avec un sifflement hideux.

Remo entendit du bruit à l'autre extrémité du bunker énorme. Il avança sur la pointe des pieds, glissant comme un fantôme dans un cimetière.

En risquant un coup d'œil au coin du mur, il vit Felton, en manches de chemise blanche, son pardessus et sa veste par terre, qui transpirait devant un tableau d'instruments.

— Ça va, Jimmy ? cria-t-il. Tu l'as installé ?

Remo contourna le bâtiment.

— Ça va très bien, Felton. Je suis paré.

Felton porta la main à son arme. D'un mouvement souple et rapide, Remo fit sauter le revolver de sa main. Il passa derrière Felton et le fit pivoter avec brutalité, le déplaçant comme un tonneau qu'on roule le long du passage de ciment à côté du compresseur d'acier et de béton.

Il avait l'impression de dribbler un ballon de basket. Les coups de Felton étaient sauvages et inefficaces. Il était trop vieux pour ce genre de choses, trop vieux.

Quand Remo eut amené Felton à l'autre extrémité, la porte d'acier s'était refermée. Felton tourna sur lui-même et frappa. Remo prit le coup sur son bras gauche et abattit son adversaire d'un léger coup du tranchant de la main à la tempe.

Felton s'affala sur le béton. Et Remo vit quelque chose qui

dépassait sous la porte d'acier. Une jambe. Jimmy avait essayé de glisser hors de la voiture. Il n'avait pas réussi. La porte avait tranché la jambe comme un fil à couper le beurre. La pointe du soulier semblait tressauter, non pas sous l'emprise de nerfs qui avaient été sectionnés mais comme un organisme primitif sans intellect.

Remo donna à Felton une nouvelle tape sur la tempe, puis il retourna vers le tableau de commandes. C'était un panneau très simple, mais il n'y comprenait rien.

Il y avait un levier gradué sur la droite, un levier avant, un levier en haut, un levier d'entrée et un contrôle automatique.

Remo saisit le levier d'entrée. Et soudain quelque chose le frappa comme une décharge électrique. Il se mit à rire. Il riait encore quand il entendit la lourde porte d'acier s'ouvrir en sifflant.

Il ramassa le pistolet de Felton et marcha jusqu'à la rampe à l'autre extrémité du bloc de béton. « Maxwell, se répétait-il. Maxwell. » Felton était là où il l'avait laissé, les bras en croix dans une position grotesque sur la chaussée.

Jimmy avait roulé au bas de la rampe après que la porte eut sectionné sa jambe. Mais le sifflement de la porte qui s'ouvrait lui donnait des forces. Avec une jambe, un moignon et deux mains, Jimmy sautillait et rampait comme un horrible crabe infirme pour remonter la pente, pour tenter de fuir. Dans le faible clair de lune, Remo voyait la terreur marquer profondément ses traits.

Remo leva le pistolet de Felton et tira calmement une balle dans la jambe valide de Jimmy. La balle le fit pivoter et Remo repoussa le grand Texan d'un coup de pied l'envoyant dans la boîte d'acier, par-dessus la jambe qui n'était plus à lui.

Ensuite, Remo souleva Felton et le lança sur la rampe. Après il courut aux commandes et actionna le levier d'entrée. De nouveau, la lourde porte se ferma en sifflant et une lumière s'alluma à l'intérieur du bunker. Par une espèce de hublot en plastique épais, Remo pouvait voir ce qui s'y passait. Felton ne bougeait pas. Jimmy non plus.

Remo savait que Felton ne tarderait pas à reprendre ses esprits. Il alluma une cigarette. Encore une fois, il jeta un coup d'œil au tableau de commandes et marmonna « Maxwell » en souriant. C'était donc ça.

À la quatrième bouffée de sa cigarette, il entendit gratter sur l'écran de plastique. Il prit son temps, exprès, pour se retourner. Felton pressait sa figure contre le hublot.

Les cheveux du vieil homme étaient ébouriffés. Il hurlait. Remo ne pouvait distinguer les mots.

Soigneusement, il forma le mot avec ses lèvres, en articulant :

— Maxwell.

Felton secoua la tête.

— Je sais que vous ne savez pas ! cria Remo.

Felton avait l'air désespérément perplexe.

— En voilà un autre, hurla Remo. MacCleary ?

Felton secoua la tête.

— Tu ne le connais pas non plus, hein ? glapit Remo. Ça ne m'étonne pas. Ce n'était qu'un type avec un crochet. Pense à lui quand tu seras écrasé. Pense à lui quand tu seras un ornement de capot sur une voiture. Pense à lui parce qu'il était mon ami.

Remo se détourna de Felton qui grattait frénétiquement la fenêtre de plastique et examina le panneau idiot. Il haussa les épaules. Il perçut un appel au secours étouffé. Mais il n'y avait pas eu de secours ni de pitié pour MacCleary, ni pour les autres agents de CURE.

Il avait été créé pour être un destructeur implacable ; il avait été fait pour détruire. Il poussa le levier marqué « automatique » et la machine se mit en marche en grondant, ses presses hydrauliques géantes forçant des centaines de milliers de tonnes de pression dans un mur mobile. Et Remo comprit qu'il n'exécutait pas un boulot mais qu'il vivait un rôle dans la vie, qu'il accomplissait son destin.

Cela ne dura pas plus de cinq minutes. D'abord le mur de devant avança pour comprimer le contenu du bloc, puis un mur de côté se déplaça pour l'écraser d'une autre façon, ensuite le plafond s'abaissa lentement et ce fut terminé. Quand tous les murs hydrauliques eurent repris leur position normale, Remo jeta un coup d'œil par le hublot de plastique. Il ne vit qu'un cube de métal d'un peu plus d'un mètre de côté. Une automobile et deux êtres humains, à présent une simple brique de ferraille.

Remo chercha un instrument, un outil. Il vit un démonte-pneu rouillé contre un des murs extérieurs du bunker.

Lentement, il alla le ramasser et revint vers le panneau. Il ne savait pas comment éteindre les lumières, moins encore comment arrêter la machine. Quelqu'un trouverait le cube dans la matinée. Il serait probablement expédié avec le reste de la ferraille.

Remo arracha une petite plaque de métal du sommet du tableau de commande. C'était une marque de fabrique. Voilà jusqu'où avait pu pénétrer l'agent de CURE.

On pouvait y lire : « Compresseurs Maxwell. Maxwell Industries, Lima, Ohio. »

Cynthia ne fut pas trop fâchée que papa ait décidé de rester sur le chantier. Elle préférait être seule avec Remo et elle était heureuse qu'ils aient fini par se comprendre tous les deux.

Elle ne s'inquiéta même pas lorsque papa ne rentra pas pour le petit-déjeuner. Remo avait donné un coup de téléphone personnel du Laminica Tower au Dr Smith à Folcroft. Il avait téléphoné du lit de Felton tandis que Cynthia dormait à côté de lui.

— Un quoi ? s'exclama Smith.

— Voilà ce qu'était Maxwell, répéta Remo. Le patron c'était Felton.

— Impossible.

— Bon, c'est impossible.

Il y eut un long silence.

— Combien peut coûter une de ces machines ?

— Comment voulez-vous que je le sache, bon Dieu ?

— Je me posais simplement la question, marmonna Smith.

— Écoutez, je sais où nous pourrions nous en procurer une pour trois fois rien.

— Ah vraiment ?

— Une de mes amies en possède une, maintenant. Elle me la vendra pour pas cher. Cent milliards de dollars, cria Remo puis il raccrocha.

Il caressait les fesses de sa compagne de lit quand le téléphone sonna.

— Ici Viaselli, dit un homme à l'autre bout du fil. Je voulais simplement remercier Norm d'avoir relâché mon beau-frère Tony.

— C'est Carmine Viaselli, oui ? demanda Remo.

— C'est ça. Qui est à l'appareil ?

— Je suis un employé de Mr Felton et je suis heureux que vous ayez appelé. Mr Felton m'a téléphoné ce matin de bonne heure et m'a dit que je devais essayer de vous joindre. Il veut vous voir ce soir. C'est au sujet d'un Maxwell.

— Où dois-je le retrouver ?

— Il a un chantier de récupération de ferraille sur la route 440. La première à droite dans Communipaw Avenue. Il sera là.

— Quelle heure ?

— Vers neuf heures du soir, dit Remo et il sentit Cynthia se retourner contre lui, la figure enfouie contre sa poitrine ; elle dormait toute nue. Non, mieux que ça, disons dix heures, Mr Viaselli.

— D'accord, dit la voix au téléphone.

Remo raccrocha.

— Qui c'était, chéri ? murmura Cynthia, toute ensommeillée.

— Un type pour une affaire.

— Quelle affaire, mon amour ?

— Mes affaires.

Warren Murphy a collaboré au scénario de plusieurs films à succès, dont *La Sanction* de Clint Eastwood et *L'Arme fatale 2* de Richard Donner. Avec **Richard Sapir**, puis d'autres auteurs, il a écrit près de cent cinquante tomes de sa célèbre série *L'Implacable*, qui mêle habilement action, humour et espionnage.

Des mêmes auteurs :

L'Implacable :

1. *Implacablement vôtre*
2. *Savoir, c'est mourir*
3. *Puzzle chinois*

www.milady.fr

Milady est un label des éditions Bragelonne

Titre original : *The Destroyer #1 : Created the Destroyer*
Copyright © 1971 by Richard Sapir and Warren Murphy
Tous droits réservés

© Bragelonne 2014

Photographie de couverture : © Shutterstock

L'œuvre présente sur le fichier que vous venez d'acquérir est protégée par le droit d'auteur. Toute copie ou utilisation autre que personnelle constituera une contrefaçon et sera susceptible d'entraîner des poursuites civiles et pénales.

ISBN : 978-2-8205-2017-3

Bragelonne – Milady
60-62, rue d'Hauteville – 75010 Paris

E-mail : info@milady.fr
Site Internet : www.milady.fr

**BRAGELONNE – MILADY,
C'EST AUSSI LE CLUB :**

Pour recevoir le magazine *Neverland* annonçant les parutions de Bragelonne & Milady et participer à des concours et des rencontres exclusives avec les auteurs et les illustrateurs, rien de plus facile !

Faites-nous parvenir votre nom et vos coordonnées complètes (adresse postale indispensable), ainsi que votre date de naissance, à l'adresse suivante :

**Bragelonne
60-62, rue d'Hauteville
75010 Paris**

club@bragelonne.fr

Venez aussi visiter nos sites Internet :

www.bragelonne.fr
www.milady.fr
graphics.milady.fr

Vous y trouverez toutes les nouveautés, les couvertures, les biographies des auteurs et des illustrateurs, et même des textes inédits, des interviews, un forum, des blogs et bien d'autres surprises !